LES
TROIS GÉNÉRATIONS.
TOME II.

VA1 152 3888

(2

LES TROIS GÉNÉRATIONS, OU DRUSSILLA, WILHELMINA ET GEORGIA.

PAR CHARLOTTE BOURNON-MALARME,
de l'Académie des Arcades de Rome.

TOME II.

A PARIS,
Chez GÉRARD, Libraire, rue S. André-des-Arcs, n° 44.
AN XII — 1804.

LES
TROIS GÉNÉRATIONS,
OU
DRUSSILLA, WILHELMINA ET GEORGIA.

CHAPITRE XX.

On a vu Wilhelmina s'éloigner de Blazing-Castle, au galop de quatre vigoureux chevaux. Barbara, qui avoit pris place à côté d'elle, bien convaincue que ses cris seroient perdus dans le bruit que faisoit la voiture en brûlant le chemin, lui avoit ôté le mouchoir qui lui couvroit la bouche. Cette misérable s'attendoit aux reproches et aux injures dont sa

jeune maîtresse alloit sans doute l'accabler. Elle ne fut donc ni étonnée, ni émue, quand mistress Primrose, je dois la nommer ainsi, puisqu'elle est la femme d'Otho Primrose, lui ordonna, sous peine d'encourir sa haine et son indignation, de la reconduire sur-le-champ chez son père. Barbara, dans l'espoir d'une forte récompense dont elle avoit déjà reçu des à comptes, se rit de la colère de Wilhelmina. — Au lieu de me gronder, lui dit l'impudente créature, remerciez-moi de vous avoir arrachée des bras d'un homme dont vous vous souciez fort peu, pour vous remettre dans ceux de celui que vous aimez. — Auriez-vous conçu l'affreux projet de me conduire à ce vil Osric? — Ce n'étoit pas, cependant, cette qualification que vous lui donniez encore hier. Rappelez-vous, miss, que vous me disiez en vous habillant: Conviens, Barbara, que Roomy est plus bel homme que mon prétendu? Wil-

helmina, qui se souvint qu'elle avoit tenu en effet l'indécent propos qu'on lui rappeloit, ne put le nier. — Et quand il seroit vrai que j'eusse été assez inconséquente pour proférer les indiscrètes paroles que vous répétez, s'ensuit-il que j'aie pu concevoir l'intention d'unir mon sort à celui d'un misérable valet? — N'alliez vous pas l'épouser en Ecosse, quand sir Adolphe Lymington vous ramena à vos parens? — J'ignorois l'état abject de cet homme. — Et qu'importe l'état quand on s'aime? — N'espérez pas que je consente jamais à souffrir que Roomy se présente à ma vue. — Il faudra pourtant bien, miss, que vous ayiez des rapports avec lui; car il escorte notre voiture. — Quoi! le scélérat étoit un de mes ravisseurs? — Il étoit dans l'ordre qu'il contribuât au succès de sa conquête. — Barbara, aidez-moi à me tirer des mains d'Osric; retournez avec moi à Blazing-Castle, et je

vous promets que, non-seulement, on ignorera la part que vous avez eue à mon enlèvement, mais, qu'en outre, je vous donne sur-le-champ vingt-cinq guinées. — Je ne puis accepter vos offres, miss. D'abord, parce que j'ai donné ma parole, et que j'en suis esclave ; d'ailleurs, les apparences contrediroient tout ce que vous pourriez avancer en ma faveur. Je serois emprisonnée, ou, tout au moins, honteusement chassée du château. Permettez donc que je remplisse scrupuleusement les ordres que j'ai reçus. — Quelle bassesse d'obéir à un valet ! — Ce valet vous a paru longtemps un homme aimable et de bonne compagnie : au reste, miss, ce n'est que d'après la parole de sir Adolphe que vous croyez que M. Roomy a porté les couleurs d'un maître; quelle preuve avez-vous de la vérité de ce propos ? — Puisque vous êtes décidée à compléter l'horreur de votre conduite, je vous défends de me par-

ler quand je ne vous interrogerai pas; et dans ce cas, je vous ordonne de ne me nommer jamais que mistress Primrose. — Vous ne l'étiez pas encore, miss, lorsque.... — Taisez-vous, dit Wilhelmina d'un ton imposant en interrompant Barbara. Celle-ci, par un reste d'habitude, prit le parti de l'obéissance.

Au point du jour, la voiture s'arrêta au milieu d'une plaine, où quatre chevaux frais étoient préparés. Ils furent attelés en un clin d'œil, et le même postillon continua à conduire la chaise.

Barbara, étonnée de ne point voir les deux hommes à cheval qui devoient les escorter, avoit sans cesse la tête à la portière; mais elle dissimuloit si bien son inquiétude, que Wilhelmina n'en conçut aucun soupçon.

L'on voyagea toute la journée, et les chevaux ne se renouvelèrent qu'une fois. A la nuit tombante, la

voiture s'arrêta à la porte d'une maison que Wilhelmina reconnut dans l'instant. C'étoit Boccage-Lodge. Mistress Speckled se présenta pour la recevoir. Wilhelmina descendit de carrosse, et entra sans regarder son ancienne amie. Barbara suivit sa maîtresse, et dit bas à mistress Speckled en passant devant elle : Je ne sais ce qu'il est devenu. — C'est donc ici, dit Wilhelmina à la veuve d'un air de mépris, le but du voyage forcé qu'on m'a fait entreprendre?—Croyez, ma chère amie, que nous n'avons tous eu en vue que votre bonheur. — Ou plutôt ma fortune. — Devez-vous le penser ? mon frère et moi sommes assez riches pour qu'Osric puisse se passer de votre dot ; il ne desire que votre main. — Votre frère et vous êtes deux vils intrigans ; mais finissons, puis-je me flatter que je pourrai me débarrasser d'une vue qui m'est odieuse? Si l'on m'a préparé une chambre, qu'on m'y con-

duise, et sur-tout qu'on m'y laisse seule. — Vous prenez un ton bien haut envers ceux dont vous dépendez, miss Northward. — Je ne dépends de personne, et comme j'ai changé d'état, je vous enjoins de m'appeler mistress Primrose, et non pas miss Northward. — Vous voulez dire sûrement mistress Roomy. — Je ne porterai jamais le nom d'un valet; encore une fois, en voilà assez. J'ai besoin de repos; où est mon appartement? Mistress Speckled ordonna à Nancy, sa servante et la sœur de Barbara, d'accompagner Wilhelmina jusqu'à la chambre qui lui étoit destinée. On lui monta aussi du thé et des toasts, dont elle mangea, car n'ayant rien pris que deux verres d'eau depuis vingt-quatre heures, elle se sentoit besoin. Quand elle eut pris le thé, elle enjoignit à Barbara, qui l'avoit servie, de se retirer. Cette fille, en sortant, ferma la porte à double tour; ainsi me voilà prisonnière, pensa

Wilhelmina; mais j'ai la ressource des fenêtres, et, dussé-je me casser bras et jambes, j'essayerai de me sauver de ce lieu infâme. Vain espoir, les croisées étoient garnies de barreaux de fer.

Wilhelmina étoit depuis trois mois à Boccage-Lodge, dont elle avoit vainement cherché à s'échapper; la perpétuelle vigilance de Barbara, plus encore que celle de la veuve, y mettoit sans cesse un empêchement. La vie solitaire que menoit mistress Primrose lui devenoit chaque jour plus insupportable. Entourée de gens qu'elle haïssoit, privée d'air et d'exercice, c'étoit beaucoup trop de désagrémens à endurer. Une femme douce et patiente s'en seroit lassée, que devoit donc éprouver l'impétueuse et volontaire Wilhelmina? La seule jouissance qu'elle eut, et elle la savouroit délicieusement, c'étoit de traiter mistress Speckled et les deux servantes avec un profond mépris.

Pour s'en venger, ces viles créatures lui imposoient des punitions. Un jour elles la privoient de thé, un autre elles lui refusoient du linge, souvent aussi elles lui laissoient prendre la peine de faire son lit et sa chambre. La jeune personne, habile à dissimuler, paroissoit indifférente à tout; et, cependant, le désespoir et la rage étoient dans son cœur. L'idée d'être sous la dépendance d'êtres aussi méprisables lui causoit des crispations qui finirent par des attaques de nerfs assez graves.

Il paroissoit fort extraordinaire à mistress Primrose que ce Roomy, moteur principal de sa captivité, ne parût pas : elle auroit fort desiré en savoir la raison ; mais elle seroit plutôt morte que de la demander.

Comme depuis plusieurs jours Wilhelmina n'avoit pas vu la veuve, qui se dispensoit rarement de venir chaque soirée lui témoigner une pitié insultante, elle pensa qu'elle étoit

absente de Boccage-Lodge. Nancy avoit quelque chose de plus doux dans le ton et les manières que Barbara. Cette observation, que Wilhelmina avoit faite, lui donna l'espoir qu'elle pourroit réussir à la gagner, si une heureuse circonstance lui offroit la possibilité de lui parler sans témoins.

La disparition incompréhensible d'Osric étoit pour mistress Speckled et ses complices une énigme impossible à deviner. Ne pouvant, ne devant se confier à personne, elles n'avoient aucun moyen de prendre des informations dans les environs de Blazing-Castle. La veuve ne regrettoit dans la perte de son associé que sa part de la dot de Wilhelmina, car on sent fort bien que l'amitié entre scélérats ne peut aller au-delà de l'intérêt. Cependant il étoit important de savoir à quoi s'en tenir : sa prisonnière étoit pour elle un sujet de dépense, puisqu'elle se

trouvoit forcée de garder Boccage-Lodge, dont le loyer étoit fort cher. En outre, Barbara la pressoit de compléter la somme qui lui avoit été promise. Mistress Speckled, bien décidée à ne lui en donner jamais un shelling, éludoit sous différens prétextes. La patience de Barbara sembloit être à bout; elle commençoit à murmurer. La veuve, jugeant les autres d'après elle, croyoit devoir se défier des méchans. En conséquence, elle dit un jour aux deux sœurs: « Je ne puis vivre plus long-temps dans l'état d'anxiété où je suis sur le compte de mon frère; il faut absolument que je sache ce qui lui est arrivé. Me voilà décidée à aller moi-même prendre des renseignemens. Je vais endosser un habit de Roomy, et ainsi déguisée, je pourrai me présenter, soit à Blazing-Castle, soit à Green-House. Personne dans ces deux endroits ne me connoît; et je ne m'exposerai, d'ailleurs, à commettre au-

cune imprudence. Je vous laisserai toutes deux ici pour garder Wilhelmina. Barbara, voilà la clef de mon secrétaire ; vous y prendrez l'argent dont vous aurez besoin. Si mon frère vient pendant mon absence, vous l'enverrez sur mes traces, afin que je ne prenne pas des peines inutiles ; surtout empêchez le jardinier d'approcher des fenêtres de notre prisonnière ».

Cet arrangement eut l'approbation du coupable comité. Mistress Speckled s'habilla en homme, et prit le chemin du bourg de Kaw.... situé à deux milles et demi de Boccage-Lodge, dans l'intention, dit-elle, d'y louer une chaise de poste, et de diriger sa route vers la province de Warwick. Ce projet n'étoit pas celui qu'elle vouloit exécuter. Au lieu de se rendre à Kaw.... elle fit à pied quatre milles, et ayant rencontré une voiture publique presque vide qui alloit à Londres, elle s'y plaça.

Le long temps qui s'étoit écoulé depuis l'enlèvement de Wilhelmina, ne lui laissoit pas le moindre espoir de revoir Roomy. Ou il avoit été arrêté, ou il étoit mort. Dans ces deux cas, elle ne pouvoit continuer à être la geolière de mistress Primrose; il lui sembloit impraticable de lui donner sa liberté. Outre que ce seroit s'exposer aux plus grands dangers, c'est que Barbara et sa sœur ne le souffriroient pas, sans avoir au préalable rempli les conditions du traité passé entr'elles, et ce dernier article eût presque mis sa bourse à sec. Osric, lors de son expédition, avoit emporté plus de la moitié des fonds appartenans à sa sœur. Il ne restoit donc à celle-ci que le parti d'abandonner Boccage-Lodge et ses habitans. Munie de sa petite fortune, car elle n'avoit laissé dans le secrétaire que fort peu de chose, elle dirigea ses pas vers la capitale, où elle espéroit n'être pas découverte par ceux qui pou-

voient avoir intérêt de la trouver.

Dès le lendemain de son arrivée à Londres, elle se rendit dans la rue où demeuroit Lymington, et prit sur lui des informations sans avoir aucun projet fixe. Le désœuvrement, et peut-être un peu la curiosité, lui firent faire cette démarche. En apprenant le mariage de sir Adolphe, elle sentit dans son cœur un mouvement qui n'avoit aucun rapport à l'amour; c'étoit celui du dépit et de la haine. On lui dit aussi que milady Lymington étoit sur le point d'accoucher.

L'espoir de troubler un ménage qu'on lui assuroit être parfaitement heureux, lui suggéra l'infernale idée de se présenter à l'épouse de son ancien amant. Elle lui écrivit une lettre, dans laquelle elle sollicitoit une entrevue, ayant, ajoutoit-elle, des choses fort importantes à lui communiquer.

Son déguisement la mettant à por-

tée de n'employer aucun message étranger, elle fut elle-même le porteur de sa missive ; bien certaine, d'après les renseignemens qu'elle avoit pris, que sir Adolphe étoit absent jusqu'au lendemain soir, elle se rendit hardiment à son hôtel. Le portier reçut la lettre, la monta à sa maîtresse, et revint dire que milady avoit répondu que la personne qui lui avoit écrit pouvoit venir quand elle voudroit, qu'elle la recevroit. — En ce cas, mon ami, dit la veuve, annoncez-moi, je suis la personne attendue.

Le portier conduisit l'étranger (il la croyoit un homme) au valet-de-chambre, qui l'annonça à sa maîtresse sous la dénomination du porteur de la lettre.

Milady Lymington étoit dans son cabinet de toilette; une de ses femmes travailloit à ses côtés. Sa situation, car elle attendoit presque l'instant d'accoucher, la rendoit lourde

et paresseuse ; elle ne se leva pas pour recevoir l'inconnu, seulement elle lui fit un salut gracieux de la tête, et lui montra de la main un siége.

Malgré sa grande fermeté, l'air imposant, quoique poli, de l'épouse de sir Adolphe, intimida mistress Speckled ; mais elle se remit assez vîte pour qu'on ne s'apperçût pas du trouble passager qu'elle avoit éprouvé. — Puis-je espérer, dit-elle, que milady voudra bien me permettre de l'entretenir en particulier ? En prononçant ces mots, elle adoucit beaucoup le son de sa voix, qu'elle avoit naturellement très-agréable. Milady Lymington devina à l'instant que c'étoit une femme qui devoit avoir de fortes raisons pour ne pas être reconnue, puisqu'elle avoit recours à un déguisement que la modestie et la délicatesse des dames anglaises ne leur permettent de prendre que dans des circonstances extraordinaires. Elle fit signe à sa femme-de-chambre

de s'éloigner. Dès qu'elles furent seules, mistress Speckled se jeta aux genoux de milady Lymington, et prenant l'air le plus convenable à la douleur, elle la pria d'avoir pitié d'elle. — Relevez-vous, madame, dit l'épouse de sir Adolphe en tendant sa main à l'affligée, et expliquez-moi en quoi je puis vous servir? croyez bien que si la chose est possible je ne m'y refuserai pas. — J'ai besoin, milady, de toute votre indulgence dans les aveux humilians autant que pénibles que je vais vous faire; et de suite Christina fit à milady Lymington une histoire peu véridique de son intrigue avec sir Adolphe. On se doute bien qu'elle le peignit sous les traits d'un séducteur, et pour donner à son récit plus de probabilité, elle s'ôta quelques années; par conséquent, lorsqu'elle avoit connu Lymington, elle sortoit à peine de l'enfance. Une jeune fille de quinze ans se laisse plus facile-

ment abuser qu'une de dix neuf ou vingt. La conclusion fut que l'ayant abandonnée après avoir complété son déshonneur, sir Adolphe étoit cause que ses parens, car elle se disoit nièce de M. Nutmeg, l'avoient inhumainement chassée de leur maison.

Milady Lymington avoit écouté l'histoire de l'Italienne avec la plus grande attention ; et comme elle avoit autant de perspicacité que d'esprit, elle démêla facilement que l'étrangère étoit une fille sans mœurs, fausse et méchante. Dès qu'elle eut cessé de parler, sa lady Ship jeta sur elle un regard où dût se peindre l'opinion peu favorable qu'elle en avoit conçue. — Vous avez oublié, mademoiselle, lui dit-elle, de me faire part de ce qui a eu lieu depuis trois ou quatre ans ; car, si j'ai bien compris, vos parens vous ont renvoyée en apprenant ce qui s'étoit passé d'irrégulier entre vous et sir Adolphe, et ce der-

nier est de retour en Angleterre depuis le temps que je viens de désigner. Qu'êtes-vous devenue durant cet intervalle? Christina embarrassée cherchoit en balbutiant à répondre. — Peut-être, ajouta milady Lymington, avez-vous quelques raisons pour n'être pas sincère? Passons à une autre question. Je desirerois savoir quel motif a pu vous décider à faire la démarche qui me procure votre visite? Ce n'est pas l'espoir de reprendre les droits que vous dites avoir eus sur le cœur de sir Adolphe; à coup sûr, vous n'avez pas dû compter que je ferois en cette circonstance le rôle de médiatrice; votre seul desir étoit donc de jeter dans mon esprit des soupçons sur l'attachement de mon époux? et, certes, ce projet ne fait nullement l'éloge des qualités de votre ame. — Je vous assure, milady..... que je n'avois pas..... l'intention. — Terminons, mademoiselle; vous êtes dans un pays étranger, peut-être vous

trouvez-vous dénuée de secours et d'amis, voilà des bank-notes pour 100 livres sterlings. Je vous conseille de retourner dans votre famille; votre faute, d'après les détails que vous m'en avez fait, n'est pas d'un genre irrémissible, votre très-grande jeunesse est une excuse que vous pouvez faire valoir; je ne parlerai pas à sir Adolphe de notre entrevue, pour vous éviter l'humiliation d'apprendre de lui qu'il ne conserve aucun souvenir des aventures galantes qui, avant notre hymen, ont pu égarer sa tête. Milady Lymington avoit sonné; la même femme parut, et eut ordre de reconduire Christina, qui sortit aussi confuse du rôle vil et abject qu'elle avoit joué, que peu reconnoissante de la générosité de l'épouse de sir Adolphe.

Deux heures suffirent pour dissiper la honte d'un moment. Les 100 livres sterlings contribuèrent beaucoup à la consoler. La vengeance qu'elle s'étoit promise de tirer de Lyming-

ton en le brouillant avec sa femme, lui étoit, il est vrai, échappée; mais elle ne perdoit pas l'espoir de faire un jour sentir à sir Adolphe qu'on n'a pas des torts impunément avec une Italienne.

CHAPITRE XXI.

Pendant quelques jours qui suivirent celui du départ de mistress Speckled de Boccage-Lodge, Wilhelmina chercha vainement l'occasion de parler à Nancy en particulier. Barbara se défiant peut-être du caractère facile de sa sœur, craignoit avec raison les séductions de mistress Primrose.

Un mois s'étoit écoulé, et l'on n'avoit reçu aucune nouvelle de mistress Speckled. Les soupçons commencèrent d'autant plus à gagner Barbara, qu'ayant fouillé dans tous les tiroirs du secrétaire, elle n'avoit trouvé ni les petits bijoux qu'elle lui

connoissoit, ni l'argent qu'elle lui supposoit. Ce qui avoit été laissé pour les besoins journaliers tiroit à sa fin.

Pendant que Barbara faisoit ces tristes réflexions, Nancy, moins surveillée par sa sœur, étoit dans une grande conversation avec la prisonnière. Celle-ci faisoit luire à ses yeux une bourse de 25 guinées, et promettoit que, non-seulement, elle ne seroit nullement compromise, mais qu'elle lui juroit que ses parens la récompenseroient au-delà de ses espérances. — Je leur certifierai, ajouta Wilhelmina, que c'est à vous que je dois ma liberté, et ce sera une vérité, si vous voulez m'aider à m'échapper de cette maudite maison. — J'y penserai, répondit Nancy. — Surtout, n'en parlez pas à votre sœur. Elle lui promit le secret avec l'intention de tenir parole; mais les dispositions où elle trouva Barbara la déterminèrent à ne lui rien cacher.

Barbara voyant descendre Nancy de chez la prisonnière, lui dit d'un air chagrin : — Je voudrois bien que nous fussions débarrassées de Wilhelmina, et s'il n'y avoit pas d'aussi grands dangers pour nous, il y a plus de huit jours que je lui aurois ouvert les portes. Nancy ne répondit rien. — Que pensez-vous, reprit l'autre, de la longue absence de votre maîtresse ? — Pas grand'chose de bon. — Je crois, moi, qu'elle nous a quittées pour ne plus revenir. — Ce seroit une infamie. — Et dont elle est fort capable. Entre nous, ma sœur, cette femme et ce frère qui ont disparu comme l'ombre, que sont-ils, des intrigans, des aventuriers? Wilhelmina a bien raison, ils n'en vouloient qu'à sa fortune ; tant que nous avons pu espérer que nous ferions aussi la nôtre à les servir, nous n'avions pas le droit de les blâmer, mais aujourd'hui qu'ils nous frustrent de ce que nous avons

d'autant mieux gagné, que nous avons vous et moi agi contre ce que les gens de bien appellent l'honneur, nous ne pouvons plus les considérer que comme des misérables. — Que faut-il donc faire, demanda Nancy? — Ma foi, emporter d'ici tout ce qui a quelque valeur, et laisser à mistress Primrose la liberté de faire tout ce qui lui conviendra. — Je connois un moyen, dit Nancy, qui nous expose moins, et nous procurera plus d'avantage. Alors elle raconta à sa sœur sa conversation avec Wilhelmina. — Je renais, dit Barbara, ceci nous sauve; mais écoutez, Nancy, il faut bien nous entendre. Songez qu'il est important que la fille de M. Northward croye que vous agissez à mon insu, sa reconnoissance en sera bien plus forte. Soyez deux jours avant de lui rendre réponse, et quand vous la ferez, vous témoignerez une grande répugnance à tromper votre maîtresse et moi; car il est essentiel

qu'elle ignore l'abandon où la veuve nous laisse. Enfin vous céderez, après avoir reçu les vingt-cinq guinées; il faudra partir la nuit; la veille, qui sera demain, vous irez à Kaw..... louer une chaise de poste, que vous ferez tenir à dix pas de la porte. A l'heure convenue, vous irez prendre Wilhelmina dans sa chambre, et vous partirez ensemble. Le matin, moi, je quitterai la maison pour prendre la même route que vous. Quand vous aurez remis mistress Primrose dans sa famille, et reçu les récompenses dues au service important que vous serez censée lui avoir rendu, vous viendrez me joindre à Bambury, à l'auberge du Monkey (1). J'y descendrai sous le nom de mistress Hunson.

Tout s'exécuta comme Barbara l'avoit espéré. L'arrivée de Wilhelmina à Blazing-Castle causa une très-grande surprise. M. Northward,

(1) Du Singe.

malgré le rapport du garde-chasse, n'étoit pas extrêmement certain que la fuite de sa fille fût absolument involontaire. Sa première aventure jetoit du louche sur celle-ci. D'après cette incertitude de son esprit, il étoit naturel qu'il ne reçût pas Wilhelmina aussi bien qu'il l'auroit fait s'il eût su la vérité. Mistress Primrose, choquée de la froideur de son père, lui demanda si tout le monde devoit lui faire un accueil semblable. — *Je pourrai vous répondre plus positivement quand vous m'aurez mis à même de vous juger.* Venez chez votre mère, c'est en sa présence que doit avoir lieu l'explication sincère que j'attends de vous. Cette femme, continua-t-il en parlant de Nancy, a-t-elle quelques rapports directs avec les événemens qui vous concernent?—C'est à elle, monsieur, que je dois l'avantage de vous voir en ce moment. — En ce cas qu'elle nous suive.

Mistress Northward revit sa fille sans peine ni plaisir. Celle-ci, après l'avoir embrassée avec assez d'indifférence, rendit un compte détaillé de son enlèvement, de sa captivité, et des désagrémens qu'elle avoit éprouvés. Comme il n'étoit pas nécessaire d'avoir recours au mensonge pour rendre sa cause bonne, elle ne dit que la vérité. Seulement elle supposa avoir été conduite dans une maison inconnue, où elle n'avoit vu que trois femmes qui lui étoient tout-à-fait étrangères. — Celle-ci, montrant Nancy, étoit la domestique. Attendrie de mes souffrances, elle a bien voulu y mettre un terme en me ménageant l'occasion de m'échapper. Il falloit qu'elle m'accompagnât pour assurer ma fuite et éviter les mauvais traitemens dont on l'auroit indubitablement accablée. Je n'ai pu encore lui donner aucune preuve de ma reconnoissance, mais je l'ai fort assurée que mon père et mon époux

ne seroient pas ingrats envers elle.

Durant le récit de Wilhelmina, la figure de M. Northward s'étoit éclaircie. Il embrassa sa fille plus tendrement qu'il ne l'avoit encore fait; il donna cent guinées à Nancy, et lui assura sa protection tant qu'il existeroit. Ayant ensuite donné l'ordre qu'on mît des chevaux à un phaéton, il y monta avec Wilhelmina et Nancy, et se fit conduire à Green-House. Otho fut le premier qui apperçut son épouse; il fit un cri, et vola au-devant d'elle. Il la reçut dans ses bras, et la couvrit de baisers. Le délire de la joie ne lui permit de faire aucune question. Retrouver sa bien-aimée quand il désespéroit de jouir d'un pareil bonheur, étoit pour lui le comble de la félicité.

M. Northward se rendit à l'appartement de mistress Primrose. Le capitaine étoit avec elle. Fort éloignés de prévoir l'heureux événement qui

alloit survenir, ils s'affligeoient ensemble du dépérissement visible d'Otho. Ce jeune homme, extrêmement ardent, n'avoit pu supporter le choc violent causé par la perte de la femme qu'il idolâtroit. Une maladie de deux mois et demi l'avoit conduit aux portes du tombeau. Depuis quinze jours il étoit en convalescence; mais une continuité de foiblesses qui lui prenoient une et deux fois par jour, donnoit de mortelles inquiétudes à ses parens. Wilhelmina ne quitta les bras de son époux que pour passer alternativement dans ceux de M. et mistress Primrose. Ils ne cessoient de la regarder, pour s'assurer qu'elle leur étoit effectivement rendue.

Quand les premiers instans eurent été accordés au plaisir de se revoir, M. Northward, qui vouloit que sa fille parût aux yeux de ses nouveaux parens ce qu'elle étoit en effet, innocente, et par conséquent à l'abri

de tout soupçon, dit à Wilhelmina de répéter en présence de son époux et de ses père et mère ce dont elle l'avoit instruit à son arrivée à Blazing-Castle. Elle obéit sur-le-champ. Quand elle cessa de parler, M. et mistress Primrose donnèrent chacun cinquante guinées à Nancy. Otho lui en fit présent de deux cents, et tout le monde la combla de caresses. Cette fille, qui n'étoit pas foncièrement méchante, sentit quelques remords de tromper des gens si généreux et si crédules.

J'ai oublié de dire que, dans l'histoire racontée par Wilhelmina, Nancy étoit censée n'avoir été au service de la femme qui tenoit la jeune personne en charte-privée, que de la veille de l'arrivée de cette dernière. On avoit placé le lieu de la scène auprès de Londres, et donné pour nom à la géolière celui de mistress Grey. La reconnoissance que Wilhelmina croyoit devoir à la sœur

de Barbara la forçoit en quelque sorte à ne la montrer que sous un jour favorable. Nancy partit le lendemain de Green-House, emportant les bénédictions et les remercîmens de chacun, et de l'or plein ses poches, tant il est vrai que la fortune ne favorise pas toujours les plus vertueux; c'est, sans doute, à cause des erreurs qu'elle commet journellement qu'on a jugé convenable de lui couvrir les yeux d'un bandeau (1).

CHAPITRE XXII.

Les premiers jours du retour de Wilhelmina et de son séjour à Green-House se passèrent dans les fêtes que son enlèvement avoit si cruellement interrompues. Otho, qui se croyoit

(1) On a remarqué que ce bandeau s'étoit tellement épaissi depuis dix ou douze ans, que la déesse n'y voyoit exactement plus du tout. Il faut donc cesser de s'étonner de ses perpétuelles bévues.

le plus heureux des hommes, jouissoit avec délice de l'admiration qu'inspiroient la beauté et les graces de sa femme. La jeune mistress Primrose, privée pendant plusieurs mois de tout ce qui rend la vie agréable, se montra dans les commencemens sous des dehors charmans; d'ailleurs, dans le début d'un mariage formé par l'inclination, il est rare que les époux ne vivent pas dans un accord parfait. Otho, plus amoureux que jamais, n'avoit d'autres volontés que celles qu'énonçoit mistress Primrose, qui, de son côté, n'en pouvoit encore avoir de déraisonnables.

Durant près de six mois, aucun nuage ne plana sur les jeunes époux. Wilhelmina venoit de confier à Otho qu'elle se croyoit enceinte. A cette nouvelle il ne put contenir l'excès de sa joie, et se disposoit à aller chez sa mère pour l'instruire de son bonheur. Lorsque son frère entra, il lui sauta au cou, et lui fit part de son

bonheur futur. Celui-ci, naturellement sérieux, ne mit ni dans sa voix ni dans ses paroles cet enthousiasme auquel Otho avoit accoutumé sa femme.

Wilhelmina se sentit offensée de l'air de froideur de son beau-frère, et elle s'en plaignit à son mari. Il lui promit d'en faire des reproches qui furent reçus sans humeur; mais Dunstan, convaincu qu'il n'avoit aucun tort, ne fit point de démarche pour réparer celui qu'on lui supposoit.

Ce fut le premier petit chagrin qu'Otho éprouva dans son ménage; malheureusement ce ne fut pas le dernier.

La grossesse de Wilhelmina fut un prétexte dont elle se servit pour ne plus se captiver. Jusques-là elle ne s'étoit jamais dispensée de dîner avec son beau-père et sa belle-mère. Ces bonnes gens avoient conservé l'usage établi de leur temps, qui étoit de faire chaque repas à l'heure qui semble être

indiqué par la raison. Ce régime convenant à leur santé, ils y tenoient. Ainsi ils dînoient à deux heures, prenoient le thé à cinq, et soupoient à neuf. Dans le peu de temps que Wilhelmina avoit vécu dans le monde, elle avoit remarqué que les plus sages n'étant pas les plus considérés, il falloit pour mériter l'attention suivre avec exactitude les folies du jour. Celle alors le plus en vogue étoit de dîner à six heures et demie du soir, et de souper à une heure du matin. Mistress Northward, pendant ses différens séjours à Londres, avoit absolument adopté cette extravagante méthode. Wilhelmina s'autorisa de ce qu'elle appeloit une habitude pour témoigner à Otho combien elle trouvoit fâcheux d'être obligée de se mettre à table presqu'en sortant du lit; aussi mangeoit-elle sans appétit. Le jeune Primrose, aussi bon fils qu'il étoit tendre époux, craignant de désobliger ses parens, fit quelques représen-

tations à Wilhelmina, lui témoignant combien il seroit difficile à des personnes âgées de changer des habitudes contractées depuis un nombre considérable d'années. — Qui parle, mon ami, de vouloir les contrarier? laissons-les se mettre à table en même temps que les plus petits bourgeois, et dînons à l'heure fixée par les gens de bonne compagnie. Cette manière légère de s'exprimer sur le compte de ses dignes père et mère, fit une peine réelle à Otho; redoutant de déplaire des deux côtés, il n'osa se décider, et répondit à sa femme, en éludant, de prendre un parti. Dans son embarras extrême, il fut consulter son frère. Dunstan, qui avoit mieux jugé Wilhelmina que personne de la famille, ne savoit que conseiller; il lui sembloit également inconvenant de faire les deux propositions à M. et mistress Primrose. Ne se mettre à table qu'à six heures ne pourroit que nuire à leur santé; cesser de

manger avec eux, c'étoit manquer aux égards, et ils s'en formaliseroient sûrement. — Wilhelmina doit nécessairement, dit enfin Dunstan, renoncer à l'idée déraisonnable d'exécuter l'un ou l'autre de ces ridicules projets.—Dans l'état où elle est, cette contrariété peut lui causer beaucoup de mal. — Infiniment moins que n'en ressentiroient nos parens, si vous cédiez à la fantaisie d'une femme étourdie. Otho sentoit fort bien que son frère avoit raison. Mais comment pouvoir dire à Wilhelmina qu'il s'opposoit à ses desirs? Dunstan se chargea de faire entendre raison à sa belle-sœur.

Mistress Primrose reçut fort mal les représentations douces et polies de Dunstan, et le pria même, de l'air le plus hautain, de ne s'initier en aucune manière dans son ménage; que son mari et elle étoient en âge de savoir se conduire. Le fils aîné du capitaine se le tint pour dit, et ne se

mit plus dans le cas d'être traité d'une façon aussi peu faite pour la femme de son frère que pour lui-même.

Le caractère de Wilhelmina ressembloit à un torrent qui s'irrite par les obstacles qu'on lui oppose, quand ils n'ont pas la force suffisante pour l'arrêter. Si Otho eût pris alors le ton décidé d'un homme qui sent sa dignité, s'il n'eût pas laissé percer la foiblesse que donne l'amour, peut-être eût-il conservé la supériorité qui sied si bien à son sexe, quand elle est étayée par la raison.

Wilhelmina tenoit d'autant plus à l'exécution de son projet, qu'elle pensoit que ce seroit un acheminement à ne suivre d'autre loi que sa volonté. S'appercevant de l'indécision d'Otho, elle eut recours aux grands moyens d'une femme qui est sûre de la tendresse de son mari. Elle se dit malade, et feignit de craindre qu'une fausse couche ne fût la suite de son incommodité. Ses paroles

étoient accompagnées de l'air le plus affligé. Otho, ne pouvant douter que le chagrin de Wilhelmina n'eût pris sa source dans son peu de complaisance, se rendit sur-le-champ près de sa mère, à qui le capitaine lisoit une gazette. Le pauvre jeune homme en tremblant bégaya la demande à laquelle sa femme attachoit tant d'importance. Ses parens virent son embarras avec une sorte de satisfaction ; c'étoit du moins un signe certain qu'il n'avoit ni conçu ni approuvé le projet. Ils acceptèrent la proposition de vivre chacun à leur manière ; mais ils ne purent dissimuler le mécontentement qu'ils ressentoient d'une indifférence aussi marquée de la part de leur belle-fille.

Comme l'heure des repas étoit celle du rassemblement de la famille, du moment qu'on ne les prit plus ensemble, on devint presqu'étrangers les uns aux autres, ou du moins ne parut-il plus exister qu'une politesse

indispensable entre des gens qui habitent la même maison, sur-tout à la campagne, où les distractions sont infiniment plus rares qu'à la ville.

On se doute bien que Dunstan avoit continué de suivre le genre de vie de M. et mistress Primrose. Ces bons parens lui surent gré de la préférence ; ils ne se plaignoient pas de la conduite indifférente de leur belle-fille, avec cependant toutes les raisons pour le faire ; car, non-seulement, Wilhelmina, toujours prétextant le fâcheux de sa situation, ne leur faisoit plus de visites, mais souvent s'excusoit de les recevoir quand ils venoient pour passer une heure ou deux avec elle.

Otho, bien persuadé que dès que sa femme seroit accouchée, elle reprendroit le rôle de fille attachée et complaisante, supportoit patiemment les inégalités d'humeur de sa bien-aimée. Depuis quelque temps, ses soins tendres et empressés étoient

reçus par Wilhelmina si froidement, qu'il en auroit conçu de l'inquiétude sans l'espoir de voir renaître les beaux jours.

L'époque attendue et desirée arriva. Mistress Primrose accoucha d'un garçon. M. Northward fut son parrain ; il lui donna le nom d'Humfrey, qui étoit celui du père de sa femme. Mistress Northward vint voir et féliciter sa fille. Sa visite dura une demi-heure ; c'étoit la troisième fois qu'elle paroissoit à Green-House. Toujours occupée à débrouiller les titres de sa famille, elle croyoit perdus tous les momens qu'elle n'employoit pas à ce grand ouvrage.

Comme Wilhelmina avoit témoigné dans tout le temps de sa grossesse un éloignement marqué pour nourrir elle-même son enfant, Otho n'osa laisser paroître le desir extrême qu'il eut eu de lui voir une autre façon de penser. Il fit choisir par son médecin une nourrice de l'âge et de la

couleur de sa femme ; et afin qu'il pût, ainsi que ses parens, veiller à ce que le petit Humfrey ne fût pas négligé, la nourrice occupa un logement à portée de mistress Primrose. Ces arrangemens pris par Otho, prouvent qu'il commençoit à s'appercevoir que Wilhelmina n'étoit pas, comme il l'avoit cru quelque temps, un composé de perfections. Penser qu'une mère peut manquer de soins pour son enfant, c'est douter de la sensibilité de son ame, et c'est lui supposer bien peu de vertu.

Quand mistress Primrose fut entièrement rétablie, le capitaine voulut qu'on célébrât l'heureux événement par différentes parties de plaisirs. Plusieurs habitans des villes voisines furent invités à venir passer quelques jours à Green-House ; et le jour que Wilhelmina sortit pour la première fois de son appartement, on distribua des aumônes considérables. Cent pauvres reçurent une guinée cha-

cun, et un vêtement complet. On maria et dota douze filles ; on paya l'apprentissage pour six ans de quinze jeunes garçons de l'âge de dix ou douze ans, et enfin trente tonneaux de bière furent livrés à tous ceux qui voulurent en boire leur part.

Pour diversifier les genrès d'amusemens, le capitaine proposa une grande partie de chasse pour le lendemain. M. Northward, qui aimoit assez à courir le renard de temps en temps, appuya la proposition, qui parut agréable à tout le monde, même à mistress Northward, qui, par extraordinaire, étoit venue passer la journée à Green-House. Elle ne voulut pas rester à coucher, mais elle promit d'arriver le jour suivant à huit heures du matin. Mistress Primrose la douairière, assura que pour se procurer la satisfaction d'accompagner la mère de Wilhelmina, elle oublieroit et son âge et ses infirmités.

La partie s'exécuta avec tous les

agrémens dont elle étoit susceptible. Le temps fut magnifique ; les chiens dociles firent leur devoir, et trois renards furent offerts en triomphe à la vue de la brillante compagnie.

Le garde-chasse de Blazing-Castle, plus au fait, s'étoit chargé de tous les détails. Ce fut lui qui vint déposer aux pieds de la jeune mistress Primrose les trois infortunées victimes. Ce brave homme avoit d'avance préparé un compliment, comme s'il eût été sûr de l'événement. Il lui rappela qu'il y avoit environ quinze mois, il s'étoit cru un moment bien heureux puisqu'il avoit conçu l'espoir de l'arracher des mains de ses indignes ravisseurs ; mais que s'il n'étoit pas parvenu à l'entière réussite de son dessein, du moins il avoit eu la gloire de tuer deux de ces monstres. Wilhelmina, à qui on avoit cru devoir cacher cette circonstance de son aventure, ne comprit rien au discours du garde-chasse,

à qui elle demanda une explication. Otho, qui étoit près d'elle, se chargea de la lui donner à leur retour à Green-House. Son père et son époux ne l'avoient pas quittée de toute la journée. Placée entr'eux deux, et montant un cheval très-doux, on ne redoutoit pas qu'il lui arrivât d'accidens. Impatiente d'apprendre ce dont on lui avoit fait un mystère, elle se tourna vers M. Northward, et lui répéta la même question. Son père, un peu embarrassé, lui répondit qu'il ne vouloit pas ôter à son mari le plaisir de l'instruire. La curiosité de Wilhelmina fut si forte, qu'elle supposa une excessive fatigue pour que l'on se hâtât de rentrer.

Je crois devoir rendre compte des motifs qui avoient engagé M. Northward de ne pas parler à sa fille de la mort de ses ravisseurs. D'après le premier enlèvement de Wilhelmina, il étoit plus que probable que le second étoit fait par le même homme. On

devoit supposer que la jeune personne ressentoit un goût très-décidé pour ce misérable, puisqu'elle lui avoit sacrifié toutes les convenances. Lui apprendre qu'il avoit encore essayé de s'emparer d'elle, c'étoit lui prouver qu'il ne l'avoit pas oubliée: idée flatteuse pour une femme qui ne voit pas le séducteur avec indifférence; l'instruire en outre que le malheureux avoit trouvé la mort dans son entreprise amoureuse, eût été émouvoir le cœur de Wilhelmina, et la mettre dans le cas de montrer des regrets, chose infiniment déplacée dans la situation où elle se trouvoit en revenant à Blazing-Castle. M. Northward fit toutes ces réflexions pendant qu'il écoutoit le récit de sa fille. Le résultat fut qu'il étoit nécessaire, pour le bonheur et la tranquillité de tous, de ne lui faire aucune mention des événemens qui avoient suivi son enlèvement. Sous différens prétextes, car il devoit dissimuler le

véritable, il engagea Otho et ses parens à garder le secret sur cet article, dont on n'avoit effectivement jamais parlé, et que Wilhelmina auroit toujours ignoré si le garde-chasse n'eût très-innocemment éveillé son attention.

Le premier soin de Wilhelmina, après être descendue de cheval, fut de prendre son mari à part, et de le sommer de remplir sa promesse. Otho ne voyant aucun inconvénient à la satisfaire, car en cédant aux desirs de M. Northward, il l'avoit fait plutôt comme une marque de condescendance, que dans l'idée que ce fût une précaution nécessaire; Otho, dis-je, rendit un compte exact à sa femme de la manière dont le garde-chasse avoit été témoin de son enlèvement, et des deux coups de fusil qu'il avoit tirés sur les hommes qui montoient à cheval. — L'un et l'autre, ajouta Otho, perdirent la vie. A ces mots, Wilhelmina pâlit; son époux le vit, mais crut que c'étoit

une preuve de sensibilité. — Ils expirèrent donc au même instant, demanda mistress Primrose? — Ils ne vécurent pas six minutes. — Et personne ne les connoissoit? — Personne; ils furent enterrés de nuit dans un coin du cimetière du village dépendant de Blazing-Castle. — Quelle espèce de gens paroissoient-ils être? — L'un étoit jeune et assez bien; l'autre, plus âgé, nous parut être fort laid. — C'étoit vraisemblablement, dit finement Wilhelmina, des scélérats gagés par la femme qui m'a tenue en prison? — Je pense plutôt que c'étoit le ravisseur lui-même et son valet, car le jeune homme étoit élégamment vêtu, et l'autre portoit un habit semblable à une livrée. — Ils n'avoient donc aucune lettre, aucun papier dans leurs poches qui pussent indiquer qui ils étoient? — On n'a rien trouvé sur le plus vieux; l'autre avoit une montre et une chaîne d'or. Sa bourse contenoit 30 guinées et une

bank-note de dix pièces; le tout a été remis entre les mains de l'honnête ministre, pour être distribué aux pauvres.

Wilhelmina quitta son mari, et passa dans son appartement. Elle avoit besoin d'être seule. Qui croiroit que cette femme hautaine donna des larmes à celui qu'elle pensoit, avec raison, être Osric Roomy. Il a été victime de son amour pour moi, se disoit-elle. S'il m'eût moins aimée, il m'auroit oubliée. Son criminel délire alla jusqu'à maudire Lymington de l'avoir arrêtée sur la route de Gretna-Green, et de suite elle accusa sir Adolphe de l'avoir trompée en voulant lui persuader qu'Osric avoit été son valet. La contenance humiliée de Roomy en présence de Lymington, avoit contribué à lui faire croire à l'assertion de ce dernier. Cependant, en y réfléchissant, elle auroit dû concevoir que tout homme, dans une semblable occurrence, se

fût trouvé confondu. Enlever une fille à ses parens, est un crime que la loi punit sévèrement. La crainte d'être arrêté étoit donc l'unique cause de l'air pénétré qu'avoit Osric. Tel fut le raisonnement absurde que faisoit Wilhelmina, en repassant dans sa tête les événemens antérieurs à son mariage.

A compter de ce jour, le caractère de la jeune mistress Primrose devint encore plus méchant qu'il ne l'avoit été. Son mari, ses parens, ses domestiques, ne purent en obtenir un sourire, une parole douce. Manquer aux moindres égards, répondre avec humeur, gronder à tort et à travers, voilà quelles étoient les seules occupations de Wilhelmina. Son fils, tout jeune qu'il étoit alors, eut déjà à souffrir de sa mère. Si le pauvre petit crioit, mistress Primrose défendoit qu'on lui donnât à teter, et elle forçoit la nourrice à rester dans son appartement pour qu'on n'enfrei-

gnît pas ses ordres. Otho vit trop tard qu'il avoit eu tort de ne pas écouter les conseils de son frère.

Le capitaine Primrose et son épouse partageoient le chagrin de leur fils. Eux-mêmes n'étoient point à l'abri des mauvais procédés de leur belle-fille. Dans les courtes entrevues qu'ils avoient ensemble, Wilhelmina se plaisoit à les mystifier; elle tournoit en ridicule leurs goûts, leurs habitudes et jusqu'à leurs vertus. Sa conduite avec Otho étoit inexplicable. Un jour, elle le combloit d'amitié et de caresses, puis elle étoit un mois sans lui parler ni même lui répondre. Le jeune Primrose, malheureux au-delà de l'expression, avoit supplié M. et mistress Northward de tâcher d'inspirer à Wilhelmina plus d'aménité et d'indulgence. La mère, toujours insouciante, avoit répondu qu'elle ne se croyoit aucun pouvoir sur l'esprit de sa fille, et que ce seroit une démarche inutile. M. Northward

tint une conduitee différente. Non-seulement il vit Wilhelmina, mais après avoir usé de tous les moyens de douceur pour lui faire sentir combien elle étoit coupable envers une famille de qui elle n'avoit qu'à se louer, ne pouvant la ramener à la raison, il prit le langage d'un père, et lui reprocha durement tous ses torts en les lui détaillant les uns après les autres. Wilhelmina l'écouta, tant qu'il lui plut de parler, avec une patience angélique; quand il n'eut plus rien à dire, elle sourit ironiquement, et le plaignit de la peine inutile qu'il venoit de prendre. — Le temps est passé, monsieur, où j'étois obligée de recevoir des leçons ; je vous ai prouvé en écoutant sans vous interrompre votre très-long discours, que je sais encore que vous êtes mon père, ne me forcez pas à l'oublier. — Malheureuse femme, tu ne démens pas le jugement que j'ai toujours porté de ton détestable cœur !

— Des injures ! ah ! monsieur, c'est la ressource des gens qui sentent l'insuffisance des autres moyens. Au reste, de pareilles scènes étant aussi fâcheuses pour l'un que pour l'autre, je saurai y mettre fin ; ma porte désormais vous sera toujours fermée. — Faire fermer ta porte à ton père ! — Tout comme à un autre, s'il ne se conduit pas chez moi de la manière qui me convient. M. Northward, suffoquant de colère, quitta en hâte la chambre de Wilhelmina, craignant de n'être pas plus longtemps maître de ses sens. Il rencontra Otho, qui l'attendoit au passage pour savoir de lui s'il avoit réussi à persuader mistress Primrose. — Pauvre jeune homme ! lui dit son beau-père, pardonnez-moi de vous avoir uni à la plus méchante des femmes. Je ne la croyois pas incorrigible ; mais je viens d'acquérir l'horrible certitude que le mal est absolument sans remède. Des larmes s'échappoient des

yeux de M. Northward en serrant affectueusement les mains de son gendre dans les siennes. — Quoi ! dit Otho en soupirant, pas d'espoir de changement ? — Aucun, mon ami ; elle m'a défendu de paroître chez elle. — En ce cas, je suis perdu ; tant de dureté pour un si bon père prouve un cœur entièrement gangréné. — Il l'est, Otho, et votre vie, si vous la passez avec elle, ne sera qu'une série de tourmens. — Que dois-je faire ? — Le sais-je ? Un divorce est un épouvantable moyen ; d'ailleurs, vous ne pouvez en user : on n'a aucun reproche à faire à Wilhelmina du côté des mœurs. — Oh ! c'est une grande vérité, dit Otho avec un élan d'enthousiasme ; preuve qu'il aimoit encore. — Oui, mon père, Wilhelmina est pure ; sa conduite, sous ce rapport, est exemplaire. — Essayez de voyager, peut-être l'absence de celui qu'elle doit chérir lui fera faire de salutaires réflexions. — Je sens que

je ne pourrois vivre loin d'elle. — Eh bien ! mon cher fils, prenez patience, et attendez du temps un amendement dont, cependant, je n'ose vous flatter.

CHAPITRE XXIII.

Milady Lymington ne parla point à son époux de la visite que lui avoit faite Christina. L'en instruire sembloit solliciter des éclaircissemens ; elle n'en avoit pas besoin pour être certaine que sir Adolphe n'avoit dans cette aventure que de très-légers torts, bien excusables dans un jeune homme. L'air décidé de l'Italienne, et, sur-tout, l'assurance hardie avec laquelle elle s'étoit expliquée sur un point où la femme la moins modeste éprouve presque toujours une sorte de timidité, ne pouvoit laisser aucun doute qu'elle n'eût des mœurs absolument dissolues. Sa démarche étoit d'ailleurs le comble de la méchan-

celé. Milady sentoit à merveille que son bienfait ne pouvoit être plus mal placé ; mais elle croyoit, en procurant à Christina les moyens de retourner dans son pays, éviter à son époux le désagrément de la voir.

Peu de jours après celui où Christina eut eu avec milady Lymington l'entrevue dont j'ai rendu compte, elle fut invitée par son hôtesse à l'accompagner au spectacle de Covent-Garden. Elle accepta, et ces deux femmes, aussi peu honnêtes l'une que l'autre, se trouvèrent placées à côté d'une troisième qui ne valoit pas mieux. Cette dernière chercha à entrer en conversation avec ses voisines, chose assurément fort aisée ; les caractères parurent se convenir, et, dans le fait, il y avoit infiniment d'analogie entr'eux. L'inconnue étoit âgée de près de cinquante ans ; on voyoit qu'elle avoit dû être fort belle : cependant elle portoit sur son visage des marques presque certaines de son

intempérance, et l'observation qu'on en pouvoit faire étoit bientôt suivie d'une conviction complète ; à quelqu'heure de la journée qu'on fût dans le cas de la voir, on étoit sûr de ne pas la trouver de sang-froid.

De tous les inconvéniens qui suivent l'ivresse, l'indiscrétion est le plus ordinaire. L'inconnue se livra sans réserve au plaisir de parler beaucoup. Elle commença par dire qu'elle étoit une femme de haute naissance, et, sans attendre la question qui alloit lui être faite, elle ajouta qu'elle s'appeloit milady Pétersfield. En entendant prononcer ce nom, mistress Speckled fit un mouvement de surprise. — Ai-je l'avantage d'être connue de vous, madame, demanda la première? — Non, milady, pas personnellement, mais j'ai beaucoup entendu parler de vous. — Pourroit-on savoir par qui? — Par M. Northward, dit Christina en souriant. Milady Pétersfield s'écria que c'étoit

son meilleur ami; qu'étant de retour en Angleterre depuis fort peu de temps, elle n'avoit pas encore eu celui de s'informer de cet homme aimable. — Je puis vous dire, milady, où il est en ce moment. Vous le chercheriez inutilement à Londres, car il habite une terre en Warwickshire qu'il ne paroît pas disposé à quitter. — Vous voudrez bien, madame, m'en dire le nom, et dès que j'aurai terminé quelques affaires qui me retiennent ici, j'irai bien certainement passer un mois ou deux avec lui. — Et sa famille, car vous n'ignorez pas sans doute, milady, qu'il est marié? — Vous m'y faites penser; je me souviens qu'il m'écrivit qu'il avoit quelque dessein de prendre une femme. — Il y a donc long-temps que votre correspondance a été interrompue, car M. Northward est père d'une fille mariée? Les fumées du vin, en obscurcissant la vue de milady Pétersfield, l'empêchèrent de faire attention aux signes que ses

deux voisines se faisoient. — Des circonstances fort ordinaires aux personnes du rang qu'avoit mon époux, continua milady, sans se douter que ses contradictions lui donnoient l'air d'une hableuse, nous forcèrent à nous éloigner de l'Angleterre; nous voyageâmes long-temps dans différentes parties de la France, où je puis dire que j'ai joui de la plus grande considération, et cela n'a rien que de vraisemblable. La pureté de mes mœurs, l'austérité de ma conduite, une figure et une tournure comme vous voyez, tout-à-fait distinguées, de l'érudition, des talens, une amabilité peu ordinaire, et, par-dessus tout cela, une grande fortune, c'en étoit assez, n'est-ce pas, mesdames, pour être accueillie et honorée dans tous les lieux où mylord Pétersfield a jugé convenable à sa santé et à nos plaisirs de s'arrêter? Certes, pensa mistress Speckled, si la fortune n'étoit pas mieux établie que le reste, je doute

fort que milady Pétersfield ait pu obtenir le demi-quart des suffrages dont elle se targue si impudemment. — Arrivez-vous directement de France, demanda l'hôtesse de Christina? — Il y a quelques années que nous l'avons quittée; j'ai depuis parcouru l'Espagne, le Portugal, et j'arrive de Naples, où je suis restée dix-huit mois. Il y a à-peu-près un an que mylord Pétersfield est mort; je serois encore restée en Italie, car j'en aime beaucoup le climat, d'ailleurs, le caractère des habitans me convient; mais ma présence étoit nécessaire ici pour obtenir justice de la conduite abominable des héritiers de mon mari. — Vous avez donc des réclamations à faire, milady? — Ma dot d'une part, qui étoit de 10,000 livres sterlings, et mon douaire de l'autre, qui n'est à la vérité que de 300 livres, mais cela servira à avoir des épingles. Les deux voisines de milady Pétersfield se regardèrent d'un

air significatif; leurs yeux sembloient se dire c'est une bonne connoissance, il faut la cultiver. Ce langage fut entendu, et l'une et l'autre firent à milady des offres de service.

J'ai toujours remarqué que les gens qui parlent beaucoup d'eux-mêmes sont très-peu curieux sur le chapitre des autres. Aussi milady Pétersfield ne fit-elle aucune question à ses nouvelles amies, quoiqu'elle eût le dessein de se lier avec elles. D'ailleurs, elle n'avoit aucune raison pour être difficile sur le choix de ses connoissances, il en étoit peu qui ne dussent pas lui convenir.

Mistress Speckled alloit prendre quelques informations de milady Pétersfield sur un objet qui excitoit plus sa curiosité que son intérêt, quand le spectacle finit. Occupées de leur conversation, ces trois femmes n'avoient prêté aucune attention à la pièce; le départ de tout le monde les avertit qu'il falloit aussi quitter la

salle. Avant de se séparer, milady Pétersfield donna son adresse à mistress Speckled, et l'invita, ainsi que son amie, à venir le lendemain déjeuner avec elle.

En passant devant l'hôtel de sir Adolphe, car c'étoit le chemin que prit le fiacre qui conduisoit Christina et son hôtesse, la première fut frappée de la multitude de voitures qui s'arrêtoient à la porte sans que personne en descendît. Mistress Speckled envoya le cocher savoir ce qui étoit arrivé; on répondit que milady Lymington étant accouchée d'un garçon, tout le monde venoit se faire écrire. Cette nouvelle, à laquelle Christina n'étoit pas étrangère, puisqu'elle avoit dû voir, lors de sa visite à milady Lymington, qu'elle étoit très-avancée dans sa grossesse, lui causa néanmoins un terrible crève-coeur. — Si sir Adolphe n'eût pas été le plus perfide et le plus ingrat des hommes, dit mistress Speckled, je serois l'objet

de cette flatteuse et générale sollicitude. L'hôtesse, surprise d'une apostrophe aussi singulière, demanda à sa compagne ce qu'elle vouloit dire. — Je vous raconterai mes malheurs, répondit-elle, et vous conviendrez que Lymington est bien coupable.

Christina eut grand soin de rendre le jour suivant une visite à milady Pétersfield, avec laquelle elle s'unit étroitement. Elle apprit par elle que M. Nutmeg avoit perdu sa femme, et que Laura sa sœur ne lui avoit survécu que de peu de mois; que sa fille établie à Ségovie étoit morte, laissant trois enfans, et que son époux, don Félix Guadaira, avoit forcé son beau-père à lui rendre compte de la fortune qu'il avoit reçue du marquis de Belgrado. Celle de Nutmeg avoit été tellement confondue avec celle d'Eléonora, qu'il en perdit les trois quarts. Vainement il insista pour que la part de son fils fût mise de côté; on lui répondit qu'étant constant que

Ferdinando avoit péri, puisque depuis deux ans que le vaisseau qu'il montoit pour revenir en Europe avoit fait naufrage, on n'en avoit point reçu de nouvelles, il ne pouvoit rester aucun doute sur sa mort. Le pauvre Nutmeg, réduit à fort peu de choses, ne pouvant demeurer dans un lieu où il avoit perdu ce qu'il avoit de plus cher, s'étoit décidé à quitter Naples, laissant tout le monde dans l'ignorance du pays qu'il alloit habiter.

Nutmeg étoit le père de Christina, elle le savoit, et la malheureuse ne donna pas une larme à son infortune; il a abandonné ma mère, pensoit-elle, il m'a méconnue, les maux qu'il éprouve sont une juste punition de la providence, ainsi raisonnent les ingrats: combien il est facile de trouver des prétextes pour manquer à la reconnoissance! Nutmeg avoit fait élever Christina avec le même soin que ses enfans légitimes,

Eléonora et lui s'étoient plu à lui donner la meilleure éducation, tant de bienfaits ne furent payés que par la plus noire perfidie.

Plus milady Pétersfield et mistress Speckled se virent, et plus elles s'attachèrent l'une à l'autre. Celle-ci tarda peu à savoir que les réclamations de sa nouvelle amie n'étoient pas à beaucoup près aussi considérables qu'elle l'avoit annoncé. Il n'y avoit de réel que les 300 livres sterlings de douaire, qu'on ne pouvoit sous aucun motif lui refuser, mais enfin c'étoit une existence certaine, quoique médiocre, et Christina espéra amener milady Pétersfield à la partager avec elle.

Pour exciter un plus vif intérêt dans le coeur de son amie, Christina lui raconta son histoire dans le même sens qu'à milady Lymington, à la différence qu'elle convint n'être que l'enfant naturel de M. Nutmeg. On juge bien qu'elle ajouta le supplé-

ment de ce qui avoit rapport à Wilhelmina, qu'elle accusa d'être la première cause de l'infidélité de sir Adolphe. Cette Wilhelmina étoit la fille de M. Northward, mais elle étoit aussi celle de Drussilla Wigan. C'étoit un titre pour avoir part à la haine de milady Pétersfield. Northward l'avoit abandonnée, et peu de temps après il s'étoit marié à une autre femme. Une pareille offense ne peut se pardonner. L'on sait déjà que milady Pétersfield avoit été la maîtresse adorée de M. Northward ; peut-être auroit-il fait la folie de l'épouser, si un hasard heureux ne lui eût appris que cette femme, en apparence modeste et sage, n'étoit qu'une intrigante adroite et une créature adonnée à tous les vices. On peut se rappeler qu'il eut bien de la peine à s'en détacher, ce qu'il ne fit jamais entièrement; mais imbu des principes de l'honneur, il eut assez de raison pour fuir le danger d'une rechute. En per-

dant l'espoir de regagner l'ascendant qu'elle avoit eu sur le cœur de Northward, elle prêta l'oreille aux propositions du vieux lord Pétersfield, homme absolument perdu dans l'esprit public. Ils voyagèrent effectivement en pays étrangers pendant un grand nombre d'années, mais non pas avec le train de l'opulence. En abandonnant ses biens à ses créanciers, mylord Pétersfield avoit obtenu l'assurance qu'on lui feroit tenir dans les endroits où il habiteroit, 800 livres sterlings tous les ans. Ce revenu, extrêmement modique pour des gens accoutumés à la prodigalité, les força à user de la plus grande économie, et ne leur permettoit nullement de se répandre dans les brillantes sociétés. Quand ils se transportoient d'un lieu dans un autre, c'étoit toujours par la voie modeste des voitures publiques. Ce genre de vie eût été très-ennuyeux pour milady Pétersfield, si elle n'avoit trouvé le secret

de se procurer mystérieusement de fréquens dédommagemens. Elle étoit belle, les aventures ne pouvoient lui manquer. Quand elle eut atteint l'âge où l'esprit doit tenir lieu de charmes, elle s'apperçut que, moins bien partagée de ce côté, elle alloit être réduite à l'insupportable société de mylord Pétersfield, vieillard cacochyme et morose. Ce fut alors qu'elle s'adonna à la passion la plus hideuse dans une femme. Tous les jours elle s'enivroit ; quelquefois elle n'étoit que gaie, et dans ces instans elle babilloit à tort et à travers. Quand elle se livroit sans discrétion, on la voyoit tomber dans un abrutissement ressemblant à une mort anticipée. Telle étoit milady Pétersfield, lorsque mistress Speckled en fit la connoissance.

CHAPITRE XXIV.

J'AI laissé Otho fort incertain sur le parti qu'il prendroit. Le conseil de voyager que venoit de lui donner son beau-père, étoit sans doute le plus raisonnable ; mais il aimoit encore trop Wilhelmina pour pouvoir la quitter ; d'ailleurs, il falloit aussi s'éloigner de ses parens qu'il chérissoit tendrement. Dunstan, entièrement de l'avis de M. Northward, faisoit son possible pour fixer l'indécision de son frère. Wilhelmina y mit fin elle-même en témoignant le desir d'aller habiter Londres. Otho, craignoit que le capitaine et son épouse ne fussent offensés d'un départ qui les laisseroit seuls, puisque leur fils aîné étoit forcé lui-même de se rendre à la capitale pour des affaires de famille que le cadet ne pouvoit traiter ; mais son appréhension cessa en voyant son père et sa mère acquies-

cer avec empressement à la proposition de leur belle-fille ; heureux d'en être débarrassés, ils ne redoutoient que de ce qu'elle changeât d'avis ; elle n'en fit rien, et le départ fut fixé à une époque fort peu éloignée.

Mistress Primrose souhaitoit ardemment que Wilhelmina laissât son fils à Green-House, cependant elle ne lui en parla pas, bien convaincue que si l'on paroissoit le desirer, la jeune femme s'y opposeroit par pur esprit de contradiction. On attendit qu'elle fît part de ses intentions, heureusement elles furent conformes au vœu général. « Le petit Humfrey est encore trop jeune, dit Wilhelmina à son mari, pour que je veuille m'en embarrasser dans la route, vos parens n'ont qu'à le garder : dans trois ou quatre ans nous le ferons venir. — Comme vous voudrez. — Ainsi, cela est arrangé. — Sans aucune difficulté, puisque c'est votre desir ».

Avant de monter en voiture, Wil-

helmina dit à mistress Primrose, qui étoit venue avec le capitaine pour lui faire ses adieux : « J'espère qu'on ne gâtera pas mon fils; et je vous prie, Madame, de me remplacer près de lui sur l'article de la sévérité ». Elle baisa le petit Humfrey sur le front, embrassa son beau-père et sa belle-mère, et partit avec Otho et Dunstan : ce dernier profitoit de l'occasion pour aller à Londres.

Il falloit passer à deux portées de fusil de Blazing Castle. Mistress Primrose n'eut pas même l'idée d'aller faire ses adieux à ses parens; ce fut un chagrin véritable pour Otho; il aimoit et estimoit M. Northward, et ne pouvoit concevoir qu'un enfant pût aussi essentiellement manquer à un si bon père.

Un homme de confiance étoit parti depuis plusieurs jours de Green-House, et avoit tout disposé pour que ses maîtres trouvassent à leur arrivée à Londres un hôtel prêt à les

recevoir. Il l'avoit choisi d'après les ordres de Wilhelmina dans le plus brillant quartier de la ville ; il étoit situé dans Grosvenor-Street, près la belle place du même nom. Comme Otho lui avoit, de son côté, enjoint de ne rien ménager pour que la magnificence fût réunie à la commodité, Benjamin avoit mis à contribution le bon goût et le savoir faire des meilleurs ouvriers de la capitale.

Mistress Primrose, pour la première fois depuis bien long-temps, parut assez satisfaite des soins que l'on avoit pris pour embellir sa demeure, et elle ne crut pas compromettre sa dignité en accordant à son mari un sourire en signe de reconnoissance. Otho, par cette faveur si rare, se crut payé au centuple des sommes énormes que lui coûtoit son nouvel établissement. Aussi amoureux de sa femme que le jour qu'il en avoit obtenu la main, il ne lui arrivoit jamais de calculer quand il

s'agissoit de lui procurer quelque chose qui pût lui être agréable. La maison fut montée sur le ton de la plus grande opulence. On sait que le capitaine Primrose avoit une fortune considérable. En mariant son fils cadet, il lui avoit donné soixante mille livres sterlings. Wilhelmina en avoit reçu autant de M. Northward, et tous deux avoient encore des espérances très-étendues.

Mistress Primrose, privée depuis long-temps des plaisirs dont elle étoit idolâtre, se livra avec une espèce de fureur à tout ce qu'il est permis à une femme honnête de goûter. Naturellement coquette, elle fut bientôt enivrée des éloges dont un essaim de jeunes étourdis la combloit. On sembloit, du moins les hommes, avoir totalement oublié son aventure avec Lymington. En la revoyant belle comme un ange, pouvoit-on supposer encore que sir Adolphe se fût refusé à en faire son épouse ? Les fem-

mes qui ont et plus de mémoire, et moins d'indulgence pour les individus de leur sexe, se rappelèrent parfaitement que M. et mistress Northward n'avoient quitté Londres que pour échapper au ridicule et aux sarcasmes qu'avoit mérités la conduite légère de leur fille. Deux ou trois bégueules ne daignèrent pas rendre à mistress Primrose la visite qu'elle leur avoit faite. Wilhelmina s'en consola et s'en vengea, sur-tout en les écrasant par son luxe.

L'enthousiasme que fit naître mistress Primrose fut poussé à un point qui ressembloit à la démence. Ceux qui avoient le bonheur d'être admis chez elle s'en vantoient avec autant d'orgueil que s'ils l'eussent été à l'honneur de faire la cour à leur souverain. Il suffisoit qu'on lui vît un ajustement pour que toutes les femmes voulussent en avoir un semblable. Aussi la marchande de modes de Wilhelmina fit-elle en six mois

une fortune qui lui permit de se retirer du commerce. On ne pouvoit paroître jolie qu'autant qu'on avoit les cheveux de la couleur de ceux de Wilhelmina. On prétend que les brunes en conçurent un tel dépit, qu'elles projetèrent de voyager pendant quelques mois, afin de laisser passer le sot engouement qui fanatisoit toutes les têtes. Aussi, pendant tout un hiver, on n'apperçut à la cour, aux spectacles, et généralement dans tous les lieux fréquentés par la bonne compagnie, que des blondes (1).

L'amour-propre de mistress Primrose, flatté d'une manière si particulière, sembla opérer quelque changement dans son caractère; elle fut

(1) A cette époque, les femmes qui, par nécessité, étoient forcées de porter une perruque, cachoient avec grand soin cette défectuosité. Aujourd'hui qu'on choisit la couleur de ses cheveux comme celle de sa robe, la chevelure est devenue la chose la plus indifférente.

moins dure envers ses gens, et plus agréable avec son mari.

Le pauvre Otho perdoit ce que sa femme avoit l'air de gagner. Il devint triste et rêveur. Un peu porté à la jalousie, il ne voyoit pas sans inquiétude Wilhelmina sans cesse environnée d'une foule d'hommes de tout âge, et dont les soins empressés ne laissoient aucun doute sur le desir ardent qu'ils avoient de lui plaire. Sûrement il croyoit à la vertu de mistress Primrose; mais très-modeste sur ses qualités personnelles, il ne pouvoit s'empêcher de redouter qu'un de ses adorateurs ne trouvât le moyen d'exciter sa sensibilité et sa faveur.

Wilhelmina étoit beaucoup trop occupée de ses plaisirs pour remarquer le changement de son époux. S'en fût-elle apperçue, elle n'en eût ressenti aucune anxiété, son égoïsme la rendoit entièrement indifférente à la peine d'autrui.

Quand mistress Primrose arriva à Londres, sir Adolphe Lymington et son épouse en étoient absens. Depuis la couche de cette dernière, sa santé avoit toujours été languissante, et les médecins ayant ordonné un séjour de quelques mois dans les villes méridionales de la France, toute la famille étoit allée s'établir à Montpellier. Le nouveau-né n'ayant pu être nourri par sa mère, on avoit aussi emmené sa nourrice.

Il y avoit déjà quatre mois que Wilhelmina faisoit les délices de la capitale, lorsque milady Lymington y revint. Elle étoit parfaitement guérie, et, à la couleur près, car elle se trouvoit être de celle alors proscrite, elle pouvoit disputer le prix de la beauté à la fille de M. Northward. L'air salutaire qu'elle venoit de respirer l'avoit extrêmement embellie. Sa présence diminua un peu le cortége de mistress Primrose, non que l'épouse de sir Adolphe conçût la

moindre idée de s'approprier la réputation de femme à la mode, elle étoit trop sensée pour ne pas sentir tous les inconvéniens attachés à une si frivole célébrité. D'ailleurs, elle aimoit trop son mari pour ne pas suivre en tout ses goûts et ses desirs. Sans le lui avoir jamais dit, milady Lymington savoit que sir Adolphe avoit toujours eu beaucoup d'éloignement pour les femmes coquettes, mais elle ne pouvoit empêcher qu'on ne se plaçât sur son passage, ni même qu'on ne la suivît, en témoignant l'admiration la plus marquée.

Mistress Primrose s'apperçut de la désertion d'une partie de ceux qui paroissoient la voir avec le plus de ravissement. Ce fut réellement une mortification pour son amour-propre, dont elle rendit responsable milady Lymington.

Avec le desir et presque la certitude de trouver sa rivale peu digne d'éloges, elle ne put se dispenser de

convenir en elle-même qu'il étoit impossible d'être mieux, et elle n'en fut que plus disposée à la voir d'un œil défavorable; aussi, quoique sir Adolphe et son épouse fissent avec empressement les premières démarches pour former une liaison avec M. et mistress Primrose, celle-ci leur témoigna tant de froideur, qu'ils cessèrent d'aller au-devant d'elle lorsqu'il leur arrivoit de se rencontrer. M. Primrose avoit infiniment goûté sir Adolphe, et auroit desiré faire avec lui une ample connoissance. Etonné de l'éloignement que Wilhelmina lui marquoit, il lui en demanda la raison. — Je n'en ai point d'autre, répondit-elle, qu'une répugnance invincible pour le mari et la femme. — Cependant ils sont tous deux parfaitement aimables. — Leur société m'ennuie à périr; ainsi, Otho, si vous avez quelques égards pour moi, vous renoncerez à les voir. Le foible époux n'insista pas, et quand

par hasard il se trouvoit en société avec milady Lymington ou sir Adolphe, il évitoit leurs regards avec le plus grand soin.

Il est une saison où le séjour de Londres n'est nullement convenable aux personnes du bon ton. Mistress Primrose céda donc sans peine à l'invitation qu'une dame de haut rang lui fit d'aller passer l'été dans sa terre, située à quinze milles de la capitale. Il s'y trouva beaucoup de monde. Wilhelmina s'y amusa infiniment, mais Otho n'y jouit pas d'une entière tranquillité; deux jeunes lords faisoient une cour très-assidue à sa femme, qui les écoutoit l'un et l'autre avec une préférence visible. Primrose, en tremblant, fit observer à Wilhelmina qu'elle devenoit l'objet de l'attention de toute la société. — Je sais bien, ma chère amie, que votre sagesse ne peut être portée en doute; mais ce n'est point assez pour le monde, il faut éviter de donner

prise, même aux fausses conjectures. La manière hautaine dont elle reçut des conseils aussi doucement donnés, ôta à Otho l'envie de revenir à la charge; il se borna à gémir dans le silence de n'avoir pas rencontré dans sa compagne un caractère qui répondît à ses charmes extérieurs.

Pour se dédommager un peu des chagrins que l'irascibilité de l'humeur de Wilhelmina lui causoit, Primrose entretenoit une correspondance suivie avec ses parens et M. Northward. Les premiers avoient soin de lui donner exactement des nouvelles du petit Humfrey; il apprenoit toujours avec un grand plaisir que l'enfant croissoit en force et en beauté. Combien ce tendre père eût été heureux d'avoir son fils près de lui, et de voir sa mère lui prodiguer des caresses! Mais il avoit vainement engagé Wilhelmina à le faire venir; elle prétendoit toujours qu'il étoit trop jeune pour faire un voyage:

cependant Humfrey avoit plus de dix-huit mois, et il étoit sevré depuis six.

Vers la fin de l'été, mistress Primrose voulut aller faire un tour à Brighthelmstone. Otho y consentit sans hésiter, car il se plaisoit peu chez l'amie de sa femme. La terre où ils étoient se trouvant peu éloignée de Brighthelmstone, ils y arrivèrent le même jour, et d'assez bonne heure pour pouvoir jouir du plaisir de la promenade. Mistress Primrose n'eut pas à s'applaudir de son excursion, elle trouva en ce lieu de divertissement deux personnes qui lui étoient très-désagréables, d'une part milady Lymington, qui n'avoit pu se refuser aux instances que lui avoit faite la duchesse de Dev..... de l'accompagner, et de l'autre mistress Speckled, étalant une magnificence sans pareille. Elle avoit été amenée par mylord Hornet, jeune seigneur aussi riche qu'il étoit laid.

Milady Lymington, belle sans prétention, eut un très-grand nombre de partisans; d'ailleurs, étant toujours avec la charmante duchesse de Dev..... la foule ne cessoit de se précipiter sur leurs pas.

L'apparition d'une figure nouvelle avoit aussi attiré les regards sur mistress Speckled. Chacun se demandoit qui elle étoit, d'où elle venoit. On convenoit que ce n'étoit pas précisément une jolie personne, mais on lui trouvoit des graces, une tournure et cet air provoquant qui plaît à beaucoup d'hommes; en outre, elle se montroit sur l'horizon de la manière la plus avantageuse, puisqu'elle sembloit jouir d'une grande fortune.

Christina, en rencontrant deux femmes dont elle avoit mille raisons pour redouter la présence, eût dû mourir de honte. Elle affecta, au contraire, de les fixer l'une après l'autre de l'air le plus hardi et le plus insolent. Milady Lymington la re-

connut, quoique ne l'ayant vue que sous un habit d'homme ; mais elle avoit pour elle tant de mépris, qu'elle ne s'en occupa pas un instant. Mistress Primrose, douée de moins de modération, put à peine contenir son indignation. La colère altéra tellement ses traits, qu'Otho et tous ceux qui l'accompagnoient la crurent prête à se trouver mal. Christina, à qui l'état pénible de son ancienne amie n'échappa pas, se plut à prolonger son triomphe, en parlant bas à mylord Hornet, qui lui donnoit le bras, et feignant de la regarder en riant beaucoup. Ce manége perfide persuada à Wilhelmina que cette femme racontoit son histoire, et qu'elle y trouvoit un sujet d'amusement. Ne pouvant supporter plus long-temps une situation aussi désagréable, elle dit qu'elle ne se sentoit pas bien, et desira se retirer dans l'hôtel qu'on avoit préparé pour la recevoir. Primrose lui témoigna

les plus vives inquiétudes sur le mal de tête dont elle se plaignoit, mais elle étoit si défavorablement disposée, qu'elle accueillit avec humeur ses flatteuses sollicitudes, et demanda instamment qu'on la laissât seule dans sa chambre à coucher. Ces bourasques n'étant point étrangères à Otho, il n'en augura rien d'extraordinaire, et remplit les desirs de sa femme en ne la contraignant pas.

Les réflexions de mistress Primrose n'étoient nullement propres à lui rendre sa bonne humeur. Les hommages rendus à milady Lymington excitoient sa jalousie; il sembloit que cette femme charmante étoit coupable de mériter l'admiration universelle. Wilhelmina fut assez déraisonnable, ou plutôt assez méchante, pour faire un crime à sir Adolphe d'avoir choisi pour sa compagne une personne de laquelle on ne pouvoit dire que du bien. Il semble, pensoit-elle, que cet homme ne

soit né que pour mon tourment, et de suite elle lui reprochoit d'avoir empêché son union avec Osric Roomy. Sans doute, ce malheureux avoit toujours eu la préférence dans le cœur de Wilhelmina ; car on doit se rappeler que son caractère s'étoit prodigieusement *assombri* depuis qu'elle avoit appris sa mort.

L'idée d'être l'objet des plaisanteries de mistress Speckled, étoit pour elle le comble de l'humiliation. D'ailleurs, elle craignoit que cette femme ne la rendît la fable de Brighthelmstone. Il lui parut que le meilleur parti à prendre étoit de partir le lendemain matin. Peu embarrassée d'offrir à Otho des raisons qu'elle le forceroit à trouver bonnes, elle se fixa à cette détermination. Effectivement, M. et mistress Primrose se mirent en route le jour suivant, et arrivèrent à Londres dans la même journée.

Le départ précipité de Wilhelmina excita l'étonnement général.

Chacun lui supposa des motifs différens; la seule Christina put porter un jugement certain sur cet étrange événement. Pour son intérêt personnel, elle n'en fit part à personne, car ce qu'elle auroit dit de défavorable sur le compte de mistress Primrose ne pouvoit que rejaillir sur elle, et la rendre aux yeux du public aussi méprisable qu'elle l'étoit en effet.

CHAPITRE XXV.

L'ESPACE de trois ou quatre ans n'offrant rien de fort intéressant à mettre sous les yeux du lecteur, je les franchirai d'un trait de plume pour arriver à l'époque d'une nouvelle grossesse de mistress Primrose. Le petit Humfrey demeuroit avec ses parens depuis une année, et faisoit, par sa grace et ses gentillesses, les délices de son père. Wilhelmina, constamment attachée à ses principes de sévérité, exigeoit de cet enfant

des choses absolument hors de sa portée, et le corrigeoit avec une rigueur barbare pour les plus légères fautes. Otho, toujours indulgent, foible même quand c'étoit lui seul que menaçoit l'orage, osoit élever la voix pour défendre l'objet de sa vive tendresse; ce qui occasionnoit de fréquentes altercations entre les deux époux. Le petit Humfrey, qui adoroit son père, lui disoit sans cesse de le laisser en butte à toute la colère de sa mère plutôt que de s'exposer à sa mauvaise humeur. Ce dévoûment dans un enfant à peine âgé de cinq ans, faisoit sur le cœur de M. Primrose une impression bien douce.

Je ne dois pas passer sous silence le triste événement qui fut cause que Wilhelmina ne pût s'opposer plus long-temps à faire venir son fils à Londres. La mère d'Otho étoit morte quelques mois après le mariage de Dunstan, et la femme de ce dernier, quoique bonne et assez douce, n'ayant

pas pour le neveu de son mari une grande prédilection, le capitaine, qui craignoit de voir son petit-fils malheureux, écrivit à M. et mistress Primrose de reprendre le petit Humfrey, chez qui la raison, extrêmement précoce, permettoit de semer déjà le germe de l'éducation.

J'ai dit que l'hôtel de M. Primrose étoit fort près de Grosvenor-Square. Celui de sir Adolphe s'en trouvoit aussi très à portée. Dès que le soleil se montroit, même en hiver, les gouvernantes des environs conduisoient les enfans qui leur étoient confiés se promener dans l'intérieur de la place qui est plantée d'arbres. Le fils d'Otho et celui de Lymington ayant eu occasion de se rencontrer souvent, prirent l'un pour l'autre une amitié bien rare dans une aussi grande jeunesse. Ils étoient presque du même âge, et avoient eu tous deux une part égale aux bienfaits de la nature. Leur beauté excitoit l'admiration de tous

ceux qui les voyoient ; Ethelbert Lymington étoit doué des charmes de sa mère et de l'air distingué de sir Adolphe. Humfrey Primrose étoit un composé de tout ce qu'Otho et Wilhelmina avoient de mieux dans les traits. Cette similitude d'agrémens extérieurs s'étendoit dans le caractère et les goûts. C'étoit une sympathie si extraordinaire, qu'ils se mouroient d'ennui, chacun de leur côté, lorsqu'ils passoient un jour sans se voir.

L'esprit et le cœur remplis de son ami, Humfrey ne cessoit d'en parler. Quand il rentroit de la promenade, comme il se trouvoit rarement en présence de sa mère, qui, disoit-elle, ne pouvoit souffrir le babil intarissable des enfans, Wilhelmina ne savoit absolument rien de la liaison intime de son fils avec celui de milady Lymington. Cependant le petit causeur trouva l'occasion de raconter à mistress Primrose combien il

étoit enchanté d'avoir fait connoissance avec le plus aimable jeune homme du monde. Wilhelmina, qui l'écoutoit avec beaucoup de distractions, lui demanda en bâillant le nom de son ami. Celui d'Ethelbert, que prononça Humfrey, ne fit aucune impression sur sa mère; mais il ajouta malheureusement, c'est le fils de sir Adolphe Lymington. Ces mots furent à peine sortis de la bouche de l'enfant que la figure de mistress Primrose devint violette; elle fixa Humfrey avec des yeux courroucés. — Sous peine d'encourir ma haine, lui dit-elle, je vous défends de voir cet Ethelbert.—Pourquoi donc, maman? — Telle est ma volonté. — Mais, voyez-le vous-même, avant d'exiger de moi un aussi dur sacrifice, et vous avouerez qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer. — Moi, j'aimerois le fils de gens que je déteste! — Que vous ont fait le papa et la maman de mon petit ami; tout le monde en dit

du bien ? Cet éloge, que la vérité plaçoit dans la bouche de l'innocence, outra Wilhelmina ; elle sonna avec violence, fit venir la gouvernante d'Humfrey, et lui ordonna d'empêcher désormais toute liaison entre son fils et Ethelbert Lymington. En ce moment Otho entroit chez sa femme ; il rencontra dans l'antichambre la bonne qui s'efforçoit de consoler l'enfant dont les sanglots sembloient prêts à l'étouffer. Le bon père demanda instamment le motif d'un si violent chagrin. La gouvernante lui rendit compte de ce qui venoit de se passer. Otho prit Humfrey dans ses bras, et en l'emportant dans le salon, il lui promit, pour le dédommager de la privation que sa mère lui imposoit, toutes sortes de dissipations. L'enfant répondit que rien au monde ne pouvoit remplacer à ses yeux son camarade, son ami, et qu'il aimoit autant mourir que de renoncer à le

voir. Le désespoir d'Humfrey, croissant à chaque minute d'une manière effrayante, son père, presqu'aussi affligé que lui, fit la faute de lui permettre de voir en secret Ethelbert; je dis la faute, parce que les parens ont toujours tort de ne pas agir d'intelligence envers leurs enfans. Il ne faut pas leur laisser soupçonner qu'un des deux peut être injuste dans ses rigueurs; car alors ils semblent avoir le droit de jeter le blâme sur celui qui contrarie leurs goûts.

Tranquillisé par la bonté de M. Primrose, le petit Humfrey sourit à travers de ses larmes; il sauta au col de son papa, et promit, en reconnoissance de la grande faveur qu'il lui accordoit, d'être toujours docile à tout ce qu'on exigeroit de lui.

Le calme ayant succédé à l'orage, les promenades accoutumées eurent lieu comme auparavant. Seulement, la bonne prenoit ses précautions pour que mistress Primrose ignorât

que ses ordres n'eussent pas été suivis, ainsi la foiblesse d'Otho fut une autorisation à des mystères qui sont presque toujours d'un très-mauvais exemple parmi les valets.

Mistress Primrose accoucha pour la seconde fois; c'étoit une fille qui parut en venant au monde si fluette et si délicate, qu'on conçut peu d'espoir de lui conserver la vie. On la nomma Georgia. Wilhelmina, naturellement d'une forte constitution, dès la naissance de son premier enfant, avoit été entièrement guérie des attaques de nerfs qui la tourmentoient depuis son séjour à Boccage-Lodge. Cette dernière couche fut encore plus heureuse que l'autre. Otho étoit bien persuadé que, si Wilhelmina consentoit à nourrir sa fille, ce seroit le vrai moyen de sauver l'enfant, il lui en fit la prière, espérant néanmoins peu de succès de sa démarche. Que l'on juge de sa surprise et de sa joie en voyant que sa femme ne lui op-

posa que de légères difficultés qu'il lui fut facile de lever.

Le lait maternel fut si salutaire à la petite Georgia, qu'elle devint en quinze jours potelée et d'une blancheur éblouissante. Pendant six semaines, Wilhelmina remplit avec assez de grace les devoirs de mère; elle sembloit même être fière de son nourrisson; mais l'hiver et ses plaisirs étant arrivés, elle trouva fort dur d'être forcée de garder son appartement, et d'être sans cesse aux ordres d'un marmot. Elle commença par avoir beaucoup d'humeur, puis murmura hautement contre ce qu'elle nommoit la ridicule exigence de son mari, et enfin finit par se livrer à tous les amusemens. Il n'y avoit qu'à accoutumer, disoit-elle, l'enfant à ne teter qu'aux heures qui convenoient à sa mère. Ainsi la pauvre Georgia restoit souvent depuis sept heures du soir jusqu'à trois ou quatre du matin sans recevoir de

nourriture. Vainement la berceuse vouloit lui faire boire quelques liquides ; l'enfant refusoit tout ce qui lui étoit offert, et passoit le temps, où sa mère la forçoit à jeûner, à crier d'une manière pitoyable. Otho se désoloit ; plusieurs fois il se jeta aux pieds de sa femme pour la supplier d'avoir pitié de sa fille. Wilhelmina rioit de la douleur de M. Primrose, et montoit dans sa voiture en courant pour arriver plutôt à une partie de plaisir.

Cependant Georgia dépérissoit à vue d'œil. Alors la sollicitude d'Otho ne connut plus de bornes. Il fut lui-même, accompagné de son médecin, chercher une nourrice. Ils eurent le bonheur de trouver une femme qui étoit accouchée depuis trois mois ; ils l'emmenèrent à l'hôtel, et elle entra sur-le-champ en fonctions. Georgia ne fit aucune difficulté de s'attacher au sein qui lui étoit présenté, et, à

compter de ce moment, on ne l'entendit plus pleurer.

Mistress Primrose fut fort étonnée à son retour d'apprendre ce qu'avoit fait son mari, et parut en être très-mécontente. Obligée de faire passer son lait, elle prévoyoit qu'il lui faudroit vivre de régime pendant quelques jours, sur-tout ne pas sortir, et elle avoit dix engagemens tous plus agréables les uns que les autres.

Ce qu'elle craignoit eut lieu. Le médecin vint le lendemain matin lui prescrire les remèdes nécessaires à sa situation. L'imprudente femme ne tint compte, ni de l'ordonnance du docteur, ni des prières de son mari, et se rendit à six heures du soir où elle étoit invitée à dîner. Il arriva, ce qui étoit naturel, que le lait qui avait coutume de fluer avec abondance s'accumula, et causa des douleurs si vives à Wilhelmina, qu'on fut obligé de la ramener chez elle à onze heures du soir dans un état

effrayant. Ce n'étoit pas le cas de lui faire des reproches, mais bien de procéder à lui procurer du soulagement.

Malgré les soins des meilleurs médecins, mistress Primrose porta des marques éternelles de son imprudence, et la plus jolie gorge du monde fut entièrement gâtée.

Qui pourroit se persuader que ce malheureux événement, que Wilhelmina avoit mérité par un entêtement inexcusable, devînt la source, ou plutôt le prétexte de la haine qu'elle porta toujours à sa fille? Infortunée Georgia! le ciel te réservoit de cruelles épreuves. C'est un terrible fardeau à supporter que celui de l'inimitié d'une mère ! Cependant la Providence ne te voua pas entièrement au malheur, puisqu'elle te laissa un père bon et sensible qui s'efforça d'adoucir les maux dont tu étois menacée. Elle t'accorda aussi un frère doué des vertus de celui dont il tenoit

le jour. Avec ces deux consolateurs, il te restoit l'espérance de ne pas succomber au plus affreux désespoir.

CHAPITRE XXVI.

TANDIS que l'amitié se consolidoit chaque jour à l'ombre du mystère entre Humfrey et Ethelbert, le père du dernier étoit devenu coupable d'une faute que rien ne peut excuser. Comme jusqu'ici on a dû ne porter qu'un jugement favorable de la vertu et des mœurs de sir Adolphe, il m'est extrêmement pénible d'être forcée par le cours des événemens de le présenter sous un aspect presque révoltant. Comment se persuader que l'homme qui, dans sa jeunesse, a su résister aux charmes apparens du vice, se soit laissé subjuguer comme un enfant dans l'âge où la raison a coutume de commander aux passions?

On a vu Lymington céder à un

goût très-léger que lui avoit inspiré Christina dans un temps où sa jeunesse, sa fraîcheur, pouvoient donner quelque prix à sa conquête; on l'a vu bientôt se dégoûter d'un triomphe qui ne lui avoit coûté que la peine d'énoncer un desir; on l'a vu ensuite rejeter avec dédain cette même femme qui vint le trouver à Londres. On sait qu'il est époux d'une personne aussi vertueuse que belle; qu'il est père d'un enfant dont la naissance a paru combler ses vœux: pourra-t-on supposer possible que le modèle des maris et le plus tendre des pères oublie en un instant deux titres aussi chers et qui firent long-temps sa félicité, et puisse se livrer sans réserve à la passion la plus ardente et la moins excusable? Malheureux Lymington, jette un regard en arrière, et frémis de faire un pas vers l'objet qui fut long-temps celui de ton mépris! Quoi! c'est pour voler dans les bras de l'impudique Chris-

tina, d'une créature perdue de vices, et à qui il ne reste pas même un souvenir de beauté, que tu t'arraches de ceux de ta digne et charmante moitié! Je me hâte de tirer un rideau sur une dépravation qui fait honte à l'humanité.

Ne pouvant me dispenser d'instruire le lecteur de la liaison monstrueuse dont j'ai tracé une légère esquisse, je passerai rapidement sur le nombre d'années qu'elle dura. Quatorze ans s'écoulèrent sans que sir Adolphe connût le remords; je dois dire qu'il conserva toujours pour sa femme le respect et les égards qui lui étoient dus; mais étoit-ce un dédommagement à son amour, dont il l'avoit pour jamais privée?

Milady Lymington, dévorée par le chagrin, ne se permit aucun reproche envers son époux. L'ingrat sir Adolphe mit sur le compte de l'indifférence ce qui étoit le comble de la modération et de la vertu, et ce mari,

si peu digne d'une pareille femme, se crut excusable de payer l'indifférence par l'indifférence.

Tandis que Lymington se livroit sans scrupule et avec sécurité à l'illusion d'être aimé de sa maîtresse, sa triste épouse consacroit tous ses instans à veiller à l'éducation de son fils ; heureuse de trouver dans les dispositions de ce jeune homme le germe de toutes les bonnes qualités qui se sont développées dans la suite. La tendre amitié qui l'unissoit dans son enfance à Humfrey Primrose avoit pris de fortes racines ; ils se jurèrent et tinrent parole de s'aimer jusqu'à la mort.

Je retourne avec plaisir et empressement vers la petite Georgia : le sort des malheureux est d'inspirer de l'intérêt, et qui a plus de droit à ce sentiment qu'un enfant qui doit traîner avec son existence la haine éternelle de sa mère ! Pauvre petite, douée d'une douceur inaltérable, bonne

et indulgente, elle ne sut jamais opposer à la rigueur des plus injustes traitemens que le silence et les larmes!

Dès l'âge le plus tendre, elle connut l'immense étendue des devoirs des enfans envers leurs parens; disposée à une aveugle obéissance à leur moindre volonté, elle s'accoutuma de bonne heure à n'en point avoir à elle.

La gouvernante de son frère avoit été aussi la sienne; conséquemment Humfrey et Georgia étoient presque toujours ensemble: la même éducation leur fut donnée en commun; j'entends parler de celle nécessaire à l'enfance, pour préparer le terrein à recevoir des graines plus fructueuses. Leurs plaisirs étoient partagés; Georgia devoit naturellement participer à la société de l'ami intime de son frère. Ainsi l'amitié eut un sujet de plus à ajouter à son empire. La liaison de ces trois enfans devint si

étroite, qu'ils ne se séparoient jamais qu'en larmes; mais aussi avec quel transport de joie ils se retrouvoient. Milady Lymington voyoit cette union avec plaisir. Instruite cependant de la défense que mistress Primrose avoit faite à son fils de continuer à voir Ethelbert, elle s'étoit d'abord opposée à ce qu'on enfreignît les ordres de celle qui avoit le droit d'en prescrire; mais quand elle sut que M. Primrose y donnoit son approbation, et sur-tout lorsqu'il se rendit chez elle pour l'engager à ne pas séparer deux enfans qui s'aimoient avec tant de sincérité, non-seulement elle laissa à son fils la liberté d'aller trouver Humfrey au lieu de leur rendez-vous, mais en outre elle permit que l'hiver ou dans les mauvais temps, ils se vissent à l'hôtel de Lymington.

La petite Georgia étoit de toutes ces parties. Regardant Ethelbert comme s'il eût été son second frère,

elle jouoit avec tous les deux, et les traitoit de la même manière. Humfrey et son ami sembloient aimer également leur petite sœur; cependant les bonnes remarquèrent que même dans la plus tendre enfance, Ethelbert avoit pour Georgia des soins plus délicats et des complaisances plus particulières que son véritable frère.

Quand Georgia atteignit dix ans, les jeunes gens venoient d'en avoir quinze. Il fut question d'envoyer Ethelbert à l'université d'Oxford. Ce fut sir Adolphe qui jugea qu'il étoit plus que temps de lui faire faire quelques études. Humfrey, se trouvant dans le même cas, eut peu de peine à obtenir de son père qu'il ne tarderoit pas à suivre son ami; la certitude de se réunir bientôt rendit les adieux moins tristes, du côté d'Humfrey seulement, car Ethelbert et Georgia se quittèrent avec toutes les démonstrations de la dou-

leur. C'étoit un après-dîner, veille du départ du jeune Lymington, que miss Primrose apprit pour la première fois qu'elle alloit être privée de la société de ses compagnons d'étude et de plaisirs. Accoutumée à ne pas cacher l'attachement qu'elle ressentoit pour ses deux frères, elle se livra à tous les chagrins que devoit naturellement lui inspirer une séparation qu'elle n'avoit nullement prévue. Milady Lymington, témoin des larmes qu'Ethelbert et Georgia répandoient, en se pressant mutuellement dans les bras l'un de l'autre, ne put douter qu'ils n'éprouvassent une affection infiniment plus tendre que celle de la fraternité. Cette découverte lui serra le cœur; connoissant, sans en pouvoir deviner le motif, l'espèce d'antipathie de mistress Primrose pour sa famille, elle ne put entrevoir dans l'amour de leurs enfans qu'une perspective de peine

pour eux qui lui sembloit difficile de détourner.

CHAPITRE XXVII.

TROIS années s'étoient écoulées, ou plutôt traînées, pour Georgia, depuis le départ de ses frères. Pendant cette éternelle absence, la jeune personne avoit été mise dans une maison d'éducation de Londres. Naturellement studieuse et réfléchie, elle fit des progrès rapides dans tout ce qu'on jugea à propos de lui montrer. Plus heureuse de ce côté que ne l'avoit été sa mère, la maîtresse de la pension où elle étoit se trouvoit être propre à l'emploi qu'elle remplissoit, sans cependant négliger de rendre à l'extérieur ses élèves telles qu'on aime à les voir dans le monde, c'est-à-dire possédant ces talens agréables qui ne sont pourtant, dans la vérité, que la partie la plus frivole de l'éducation ; elle s'attachoit particulière-

ment à leur former le cœur et l'esprit. Imbue des meilleurs principes, et douée, sur-tout, d'une extrême patience et d'une grande douceur, elle donnoit aux jeunes personnes confiées à ses soins d'excellentes leçons, qu'elle appuyoit d'exemples tirés de la conduite des femmes illustrées par leurs vertus dans les histoires des différens pays. Cette estimable maîtresse de pension jouissoit, avec raison, de la réputation d'une institutrice distinguée, et, je le dis à la honte du temps présent, à peine pouvoit-elle arriver au bout de l'année, tandis qu'une mistress Ringleader s'étoit retirée avec une fortune considérable. Je ne ferai aucune réflexion sur ce sujet, on croiroit que je marque du doigt ces charlatanes d'éducation qui du plus noble des états en font un vil métier, et n'ont d'autre but que celui de s'enrichir.

Quoique le caractère toujours méchant et souvent révoltant de mis-

tress Primrose soit fait pour inspirer plus de dégoût que d'intérêt, il faut cependant que j'en parle, puisqu'elle fait une partie de mes *Trois Générations*. Je n'entrerai pas minutieusement dans le détail des actions de sa vie pendant le cours des treize ans passés depuis la naissance de ma troisième héroïne Georgia Primrose, mais je dirai qu'elle ne cessa pas un instant d'être mauvaise épouse, mauvaise mère et mauvaise maîtresse. Toujours avide de plaisirs, elle sembloit ne pas se douter qu'il en est de l'âge comme des saisons. Le printemps, semblable aux fleurs auxquelles il donne l'existence, n'a aucune similitude avec la fin de l'été, qui n'offre plus aux yeux que des tiges dont les feuilles commencent à se dessécher, annonce aussi fâcheuse que certaine d'un prochain et entier dépouillement.

Otho, depuis long-temps, c'est-à-dire, depuis qu'il avoit cessé d'espé-

rer que Wilhelmina pourroit changer, n'étoit plus amoureux de sa femme; mais né avec un caractère un peu foible, et desirant, d'ailleurs, cacher autant que possible aux regards publics les énormes défauts de la mère de sa fille, il supportoit en stoïcien les tourmens journaliers qu'on lui faisoit éprouver dans son intérieur. Les chagrins auxquels il étoit le plus sensible prenoient leur source dans la dureté avec laquelle Wilhelmina traitoit ses enfans, et principalement Georgia, quand sa tendresse paternelle ne pouvoit résister au desir de les voir. Lors des vacances, Humfrey venoit passer quinze jours chez ses parens; alors M. Primrose envoyoit chercher sa fille. Ces instans de la réunion de sa famille eussent été les plus beaux de sa vie, si Wilhelmina ne les eût troublés par les choses désobligeantes qu'elle se plaisoit à dire à ses enfans. A la fin de chaque dîner, cette marâtre re-

prochoit durement à la trop malheureuse Georgia d'être la cause des douleurs qu'elle ressentoit des suites de sa naissance. L'infortunée témoignoit ses regrets par des larmes, et disoit d'une voix douce et tremblante: — Dieu m'est témoin, maman, que je n'hésiterois pas à faire le sacrifice de ma vie, si sa fin pouvoit tarir la source de vos maux. A un dévoûment aussi sincère, Otho serroit sa fille contre son sein. Wilhelmina, qui trouvoit ces excès de tendresse très-déplacés, traitoit son mari de fou, haussoit les épaules, et sortoit de table en maudissant le sort qui l'avoit affligée du double poids de mère et d'épouse. Ces désolantes scènes se renouveloient dix fois dans le court laps de temps qu'Humfrey et Georgia passoient à Grosvenor-Street.

Le frère et la sœur avoient un plaisir indicible à se voir. Ethelbert, qui venoit aussi chez ses parens pas-

ser les vacances, recevoit tous les jours la visite de son ami. Il espéroit les premières fois, qu'il seroit, comme ci-devant, accompagné par Georgia ; mais la jeune personne n'étant plus un enfant, sentoit fort bien qu'une pareille démarche eût été tout-à-fait inconvenante, et la raison l'emporta sur le desir bien vif qu'elle éprouvoit de revoir le compagnon de ses premières années, son frère d'adoption, et ce que peut-être elle n'osoit s'avouer, celui qui possédoit ses plus chères affections. Le fils de milady Lymington, qui ne devinoit pas les motifs de la conduite de sa jeune amie, s'imagina qu'elle l'avoit entièrement oublié. Cette idée étoit d'autant plus cruelle, que le pauvre Ethelbert avoit conservé un précieux souvenir des momens heureux qu'il avoit passés avec sa chère Georgia. Ne pouvant, à son troisième voyage à Londres, cacher à son ami combien il étoit mortifié et affligé de

l'indifférence de sa sœur, Humfrey pressa beaucoup Georgia de céder aux instances qu'il lui fit de venir chez milady Lymington. Elle s'y refusa d'abord ; mais ayant réfléchi un instant, elle dit à son frère : — Que la mère d'Ethelbert écrive à mon père pour l'engager à me mener dîner chez elle, je suis sûre qu'il y consentira ; mais, excepté avec lui, je ne dois pas aller voir notre frère.

L'invitation eut lieu et fut acceptée. On profita d'un jour où mistress Primrose dînoit en ville, ce qui arrivoit fréquemment.

A la vue l'un de l'autre, Georgia et Ethelbert parurent également frappés de surprise. Ils étoient dans l'âge où trois ans opèrent un changement total dans le physique. Georgia étoit dans sa quatorzième année, et le fils de sir Adolphe dans sa dix-neuvième. Tous deux avoient crû d'une manière surprenante. Georgia avoit déjà presque la taille de sa

mère; elle étoit faite comme les Graces; sa figure joignoit à la plus grande régularité dans les traits, un air de bonté et de douceur peu ordinaire. Blonde comme Wilhelmina, elle avoit encore plus de blancheur et de brillant dans la peau. Au total, miss Primrose étoit une des plus jolies personnes que pût même créer l'imagination d'un peintre.

Ethelbert, dans son sexe, étoit de même un modèle de perfection. Grand, bien tourné, il avoit les cheveux bruns; son visage, d'un ovale régulier, offroit l'image d'une beauté mâle sans rudesse; en un mot, il étoit aussi bien pour un homme que Georgia pour une femme.

Puisque je tiens le crayon, je vais dessiner les traits du jeune Humfrey. Moins grand que son ami, et d'un blond plus clair que sa sœur, il avoit les yeux noirs, le teint très-coloré, et la figure exactement ronde, de belles dents et un nez fort bien fait.

Tels étoient, à l'extérieur, les trois jeunes gens dont j'aurai désormais souvent occasion d'entretenir le lecteur. Je ne parlerai pas de leurs qualités morales, on sera plus à portée de les juger d'après leurs actions. C'est, selon moi, la meilleure manière pour ne pas s'exposer à une méprise.

Après le premier mouvement donné à l'admiration et au plaisir, miss Primrose sentit ses joues brûlantes. La crainte d'avoir trop accordé à la joie de revoir son frère d'adoption la fit rougir; elle regarda son père, puis milady Lymington. L'embarras étoit peint dans ses yeux. Mais ne remarquant dans les leurs nul signe d'improbation, elle se rassura et se livra avec une liberté décente au charme de la conversation. Ethelbert avoit l'esprit agréable et orné, Georgia n'étoit pas sans instruction. Humfrey faisoit de jolis vers, et avoit une connoissance parfaite de tous les meil-

leurs auteurs. On causa jusqu'à l'heure du dîner. Otho, pour obliger tout le monde, étoit arrivé de bonne heure. Assis à côté de milady Lymington, ils parloient ensemble, et avoient l'air de ne faire aucune attention à leurs enfans, afin qu'ils pussent jouir sans contrainte du plaisir de s'entretenir; mais l'un et l'autre étoient trop empressés de les entendre raisonner entr'eux pour ne pas les écouter avec avidité.

N'éprouvant aucune gêne, les jeunes gens, sans s'écarter des égards, même des convenances, discutoient avec esprit et vivacité. La seule Georgia n'éprouvoit aucune contrariété sur ce qu'elle avançoit. Dès qu'elle ouvroit la bouche les deux autres se taisoient, et ne recouvroient la parole que pour applaudir à son goût et à son discernement. Les éloges d'Ethelbert avoient, il est vrai, quelque chose qui ressembloit à de l'enthousiasme; ceux d'Humfrey, pour

être plus simples, n'en étoient pas moins flatteurs.

Cette journée s'écoula avec une rapidité désespérante pour tous les acteurs de la petite société. L'heure de se retirer arriva beaucoup trop tôt, suivant le desir général. On se sépara sans avoir la consolation d'espérer pouvoir répéter un aussi doux plaisir. Milady Lymington qui sentoit combien il devoit être pénible pour Otho d'être forcé de se cacher de sa femme dans une action qui n'avoit rien que d'honnête, ne crut pas devoir engager M. et miss Primrose à revenir chez elle. En embrassant Georgia, elle la serra doucement contre son sein, une larme vint border sa paupière; elle étoit donnée au regret de ne pouvoir se flatter de la nommer jamais sa fille, et pourtant c'eût été celle qu'elle auroit préférée sur dix mille.

Ethelbert donna la main à miss Primrose pour la conduire à sa voi-

ture. Il osa presser légèrement la sienne : elle le sentit au battement de son cœur ; un tremblement la saisit. A peine eut-elle la force de s'élancer dans le carrosse, où elle fut quelques secondes sans pouvoir faire un mouvement.

La solitude devant amener des réflexions, Georgia se retira dans sa chambre le plus tard qu'il lui fut possible. Malgré ses soins pour éloigner l'instant où il faudroit se faire à elle-même des aveux dont elle s'effrayoit d'avance, il fallut enfin en venir là. Il n'étoit pas nécessaire de faire un long examen de ses sentimens pour acquérir la certitude que son cœur n'étoit plus à elle. Cette découverte, qu'elle auroit pu faire il y avoit long-temps, si elle n'avoit cherché à épaissir le bandeau qui lui couvroit les yeux, la remplit d'épouvante. Aimer le fils de ceux à qui sa mère avoit voué une haine immortelle, est-il un sort plus rigoureux ;

et ce qui auroit dû mettre le comble à sa félicité, achevoit de compléter son malheur. Hélas ! c'étoit la certitude qu'elle avoit inspiré à Ethelbert les mêmes sentimens qu'elle éprouvoit pour lui. Sans se parler, les amans n'ont-ils pas un langage particulier ? Celui dont le fils de sir Adolphe s'étoit servi, n'avoit été que trop bien entendu de Georgia. Dangereuse liaison de mon enfance, pensoit-elle, c'est vous qui avez disposé nos cœurs à un attachement mutuel ! Hier encore je me flattois de résister à l'impression que me causeroit sa vue, et, hier, je m'abusois. Son souvenir, qui ne me quittoit jamais, et ce plaisir que je trouvois à me retracer les petits soins qu'il me prodiguoit, tout, oui, tout devoit m'annoncer que l'ami de mon enfance seroit celui de toute ma vie.

Georgia reporta à sa pension un cœur plus agité et un caractère plus sombre. Ses amies s'en apperçurent

et lui en demandèrent le motif, non par curiosité, mais par la crainte qu'elle n'eût éprouvé des chagrins pendant son séjour chez ses parens. La fille de M. Primrose étoit si bonne, si aimable, que tout le monde la chérissoit et prenoit à elle le plus tendre intérêt. Ne pouvant avouer la véritable raison qui la rendoit en quelque sorte dissemblable à elle-même, elle supposa une légère incommodité; et, par la suite, elle s'efforça de cacher soigneusement ses peines et ses inquiétudes.

Ce fut à-peu-près vers cette époque que sir Adolphe s'éloigna pour toujours de la sirène Christina. Détrompé entièrement sur son compte par une circonstance commune à ces femmes méprisables, il s'apperçut enfin que la malheureuse à qui il avoit sacrifié une épouse adorable, non-seulement ne l'avoit jamais aimé, mais s'étoit fait un jeu de le couvrir de ridicules. Londres entier sa-

voit que pendant toute la durée de leur liaison, la perfide lui avoit sans cesse associé de misérables aventuriers qui avoient aidé à dissiper les sommes énormes dont le foible Lymington lui faisoit hommage. Personne ne fut assez l'ami du pauvre dupe pour l'avertir des trahisons de sa maîtresse. Milady Lymington, instruite comme le public, garda le silence par excès de délicatesse, se reposant sur le temps du soin de tirer sir Adolphe de son erreur. L'épreuve fut longue et cruelle, mais elle cessa pour le bonheur des deux époux.

Lymington, dont le sommeil léthargique avoit duré près de quatorze ans, éprouva, lors de son réveil, un repentir aussi vif que sincère. Quoique sa femme ne lui eût de sa vie laissé voir qu'elle n'ignoroit pas le déréglement de sa conduite, il ne pouvoit supposer qu'elle ne l'eût appris. Il crut donc devoir agir avec elle sans aucun détour, espérant que

sa franchise et ses regrets la disposeroient à l'indulgence ; en conséquence, il fut la trouver un matin, et sur l'étonnement qu'il lut dans ses yeux, et qui, sûrement, étoit fondé sur sa visite extraordinaire, il se mit à ses genoux, avoua ses torts, assura qu'il étoit totalement corrigé, et promit d'employer, désormais, tous les instans de son existence à réparer une faute qu'il ne se pardonneroit jamais lui-même. On a dû jusqu'ici juger milady Lymington assez favorablement, pour ne pas douter de l'empressement qu'elle mit à promettre à son mari un oubli total du passé ; cependant, comme l'un et l'autre n'étoient plus d'âge à ressentir les feux de l'amour, ils s'en tinrent à l'amitié tendre et constante, sentiment plus précieux que tous les autres.

CHAPITRE XXVIII.

Dès que Georgia eut atteint sa quinzième année, M. Primrose engagea sa femme à la retirer de sa pension. Celle-ci s'en défendit fortement, alléguant qu'elle étoit encore trop jeune pour l'accompagner dans le monde. Otho lui fit observer, qu'au physique et au moral, leur fille avoit l'apparence de celles qui en ont dix-huit ou vingt, et, pour la première fois de sa vie, il eut le courage d'énoncer une volonté décidée. Mistress Primrose n'osant avouer la véritable raison qui la faisoit s'opposer à reprendre Georgia, fut en quelque sorte forcée de consentir à la demande de son mari.

Il m'est pénible d'être obligé d'ajouter aux défauts déjà nombreux de Wilhelmina celui d'une horrible jalousie envers son enfant. C'étoit ce motif, aussi coupable que révoltant,

qui faisoit éloigner à mistress Primrose le retour de Georgia à la maison paternelle. Non-seulement cette méchante mère voyoit avec humeur les charmes séducteurs de la jeune personne, mais elle jalousoit l'amour que son père lui portoit; je dirai plus, l'attachement que ses gens lui témoignoient à l'envi les uns des autres lui faisoit un mal affreux : il lui sembloit que la haine qu'elle portoit à cette intéressante fille devoit être universellement partagée.

D'après des dispositions aussi injustes que barbares, on doit frémir, en voyant cette jeune et innocente colombe venir se jeter en quelque façon dans les serres de l'impitoyable vautour. Cependant Georgia ne témoigna aucun chagrin en étendant ses bras pour recevoir des chaînes. A la vérité, elle pleura amèrement en quittant sa bonne maîtresse de pension; elle ne put même imposer silence à de douloureux sanglots qui

se firent entendre en donnant et recevant le dernier baiser de ses amies, de ses compagnes ; mais le devoir parloit, elle se hâta d'obéir. A peine entrée dans le carrosse qui l'étoit venu prendre, elle essuya vîte ses yeux, et s'efforça de sourire à une des femmes de Wilhelmina qu'on avoit envoyée pour l'accompagner. Arrivée à l'hôtel, elle courut à l'appartement de sa mère, qui la reçut avec infiniment d'humeur. Il y avoit six mois qu'elles ne s'étoient vues. Ce laps de temps avoit encore embelli Georgia. Mistress Primrose s'en apperçut du premier coup-d'œil, et n'en fut que plus mal disposée ; elle trouva que sa mise n'étoit nullement convenable, et cependant la décence et le bon goût présidoient toujours à la toilette de Georgia, quoiqu'elle n'en fît pas une affaire importante. Elle lui enjoignit de ne parler jamais que quand elle y seroit forcée par les circonstances. Elle lui ordonna de

n'entrer jamais chez elle avec l'air d'aisance et de liberté qu'elle venoit de remarquer. C'étoit des égards et du respect qu'elle exigeoit de ses enfans, et non des démonstrations de tendresse. Elle alloit, sans doute, continuer à instruire Georgia de ses volontés, quand Otho, qui venoit d'apprendre l'arrivée de sa fille, entra chez sa femme. Appercevoir Georgia, voler vers elle, la prendre dans ses bras et la couvrir de baisers, furent pour ce bon père l'affaire d'une seconde. Quelle différence d'accueil, pensoit la jeune personne en rendant les caresses à l'auteur de ses jours! Ce spectacle touchant pour toute ame sensible, révolta Wilhelmina. — Il me paroît, monsieur, dit-elle à son époux, que vous n'avez pas prétendu faire entrer dans l'éducation de votre fille un point, cependant bien important, celui de la modestie. Je sais que vous allez me dire qu'on peut, sans y manquer, embrasser son père;

mais comment excuserez-vous cet abandon de miss Primrose? Pour moi je soutiens que rien n'est plus indécent que la manière dont vous vous tenez l'un et l'autre enlacés. A ces mots les bras du père et de la fille se séparèrent. Georgia, rouge et tremblante, baissa les yeux. Otho, indigné, leva les siens sur sa femme, elle put y lire à quel point il se trouvoit outragé. Sans faire attention à la contenance de tous deux, mistress Primrose ajouta: Vous voudrez bien, miss, vous conformer entièrement à mes volontés. Il se peut, qu'élevée comme vous semblez l'être, vous me trouviez souvent en opposition avec vos principes, mais il faudra, s'il vous plaît, changer ceux qui me déplairont? — Vous me verrez toujours prête, maman, à vous obéir aveuglément. Cette réponse, faite d'une voix peu assurée, indiquoit sans erreur que la pauvre enfant avoit le cœur gros et la poitrine

oppressée. M. Primrose avoit peine à réprimer les divers sentimens qui se combattoient dans son sein ; devoit-il témoigner à Wilhelmina combien il se trouvoit choqué de son excessive dureté envers sa fille ; ce moyen, avec un caractère aussi vindicatif, n'eût servi qu'à donner de l'aliment à son injuste haine. Cette réflexion fit mourir sur ses lèvres les reproches dont il alloit accabler la mère inhumaine, et il garda le silence. Wilhelmina, n'ayant plus aucun sujet pour épancher le fiel dont elle étoit pétrie, dit à Georgia d'aller dans sa chambre, et sur-tout de paroître au dîner avec des vêtemens moins coquets et plus analogues à une personne honnête.

Otho laissa sortir Georgia, et resta près de sa femme, pour tâcher, s'il étoit possible, de lui inspirer plus d'indulgence pour une enfant en tout digne de sa tendresse. Le cœur de Wilhelmina, étant inaccessible à tout

sentiment doux et juste, Otho ne réussit qu'à impatienter mistress Primrose, qui le menaça, s'il continuoit à la persécuter, d'emmener Georgia dans les montagnes d'Ecosse, et que là elle seroit au moins maîtresse de corriger les défauts qu'on lui avoit laissés ou donnés dans sa pension. — Comment pourriez-vous vous décider, ma chère, à abandonner les plaisirs dont vous êtes idolâtre? — Je m'en dédommagerois par celui de rendre Georgia malheureuse. — Et que vous a fait cette aimable fille pour lui vouloir tant de mal? — Ce qu'elle m'a fait, dit Wilhelmina en découvrant son sein; voyez les traces éternelles des maux dont elle fut la cause. — Bien innocente. — Et qu'importe la volonté, quand le résultat est le même? A chaque douleur que j'éprouve, et Dieu sait combien elles se multiplient, je sens mon cœur s'éloigner de plus en plus de cette enfant, née pour me faire con-

noître les souffrances de l'enfer. Dites-moi, avec cette franchise dont vous faites profession, Otho, pensez-vous qu'on puisse aimer son bourreau? — Quelle question! — Répondez-y. — Mais elle est ici hors de propos. — Je prétends, au contraire, que c'est la comparaison la plus juste. — Je n'ai plus rien à dire. Le sort de Georgia est irrévocablement fixé. Dans tout ce qui aura rapport à vous, elle est sûre de trouver un juge inique et cruel. — Prétendez-vous la soustraire à mon autorité? — Si j'en avois l'intention, je trouverois dans son cœur des obstacles insurmontables. Wilhelmina sourit ironiquement, et l'entretien cessa. Il laissa dans l'esprit de M. Primrose des craintes que la suite n'a que trop confirmées.

Vingt ans est l'époque où les jeunes gens quittent ordinairement le collége pour embrasser un état. Un parent de feu la mère de M. Primrose étoit capitaine d'un vaisseau de roi.

Il offrit au capitaine Primrose de prendre son petit-fils, et de le pousser dans la carrière qu'il parcouroit. L'instant étoit favorable, la guerre venoit d'être déclarée; le père d'Otho fit le voyage de Londres pour en faire la proposition à son fils et à sa bru. Cette dernière n'y trouva aucune difficulté. L'idée d'avoir à ses côtés un grand garçon, qui seroit un extrait de baptême vivant, ne lui plaisoit point du tout. Otho fut plus difficile à gagner. Sa tendresse lui montroit les dangers continuels qu'il auroit à courir : il auroit préféré faire entrer Humfrey dans le barreau, c'étoit un état honorable autant que tranquille; mais le brave capitaine sut si bien rétorquer toutes ses raisons, qu'il finit par le gagner. On fit venir le jeune homme d'Oxford, et après être resté huit jours à Londres, il en partit avec son grand-père, qui le conduisit jusqu'au port de mer où le vaisseau de son parent étoit en rade.

Humfrey s'embarqua après avoir reçu du capitaine Primrose un brevet d'enseigne et une bourse bien garnie, le tout accompagné de la bénédiction du vieillard.

En recevant les adieux de son frère, Georgia avoit éprouvé le chagrin le plus vif qu'elle eût encore ressenti. Il lui sembloit que ce jeune homme emportoit avec lui tout le bonheur de sa vie. Otho aussi avoit été fort affligé de se séparer, peut-être pour toujours, et sûrement pour long-temps, d'un fils de qui il n'avoit jamais eu qu'à se glorifier.

Quand on avoit rappelé Humfrey, Ethelbert avoit obtenu la permission d'accompagner son ami à Londres. Ses parens furent enchantés de le revoir. Le jeune homme, de son coté, éprouva une joie indicible en remarquant la bonne intelligence qui régnoit entre son père et sa mère. Il est vrai que jamais il n'avoit été témoin d'aucune altercation entr'eux; mais,

instruit par le bruit public de la liaison honteuse que sir Adolphe avoit formée avec une malheureuse digne du plus profond mépris, ne le voyant d'ailleurs presque jamais à l'hôtel, il lui étoit arrivé plus d'une fois de répandre des larmes en secret sur le sort de son aimable mère. Le changement heureux qui s'étoit opéré pendant sa dernière absence, ne put que lui causer le plus grand plaisir.

Quoiqu'Ethelbert fût du même âge que le fils de M. Primrose, Lymington et son épouse ne pensoient point encore à lui donner un état, et le jeune homme, heureux au sein de sa famille, n'avoit aucune envie de leur en faire naître l'idée.

En se quittant, les deux amis s'étoient renouvelé le serment de s'aimer toujours et de s'écrire souvent. Ethelbert avoit obtenu d'Humfrey, la veille de son départ, la promesse de le servir autant qu'il le pourroit à son retour auprès de sa charmante

sœur. Le fils d'Otho avoit reçu la confidence de l'amour tendre et ardent que son ami ressentoit pour Georgia. Tous deux avoient prévu de terribles obstacles dans la haine que portoit mistress Primrose aux Lymington; mais la jeunesse est facilement crédule sur ce qui la flatte et l'intéresse. Ils ne désespérèrent donc pas de faire changer les sentimens de Wilhelmina.

Mistress Primrose ne put se dispenser de se faire quelquefois accompagner par sa fille aux parties de plaisir auxquelles elle étoit invitée, mais ces jours-là elle présidoit elle-même à la toilette de Georgia, et, certes, les ajustemens les plus favorables à la beauté n'étoient pas ceux qu'elle préféroit. Malgré les soins qu'elle apportoit pour tâcher d'ôter quelques charmes à sa fille, elle ne réussissoit jamais; Georgia avoit tant d'avantages, que ce qu'elle perdoit d'un côté, elle le regagnoit de l'autre;

d'ailleurs, quand on est jeune et jolie, on n'a pas besoin de parure. Le vêtement le plus simple reçoit un lustre de la beauté qu'il couvre; c'est ce qui arriva à Georgia. Plus sa mère s'efforçoit à la rendre moins bien, et plus elle recevoit de complimens. Wilhelmina, bien différente des autres mères, n'entendoit qu'avec dépit les éloges mérités qu'on ne cessoit de prodiguer à sa fille. Sa figure, sa taille et ses graces, n'étoient pas seulement admirées, on vantoit aussi la décence de son maintien, sa politesse, sa douceur et son esprit. Le public, qui n'est pas toujours juste, le fut pour miss Primrose, au grand désespoir de sa mère.

CHAPITRE XXIX.

MISTRESS Primrose, priée d'une très-belle fête qui se donnoit à l'hôtel de Dev..... en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de la belle

duchesse, étoit fort tentée de n'y pas conduire sa fille. Otho, sentant très-bien que lui donner un conseil, étoit faire cesser son indécision d'une manière opposée aux desirs des autres, ne fit aucune réponse quand elle feignit de le consulter. Wilhelmina parla de la fête devant Georgia, et l'examina avec attention, pour tâcher de démêler si cette partie de plaisir en seroit une pour elle, dans l'intention alors de l'en priver; mais la jeune personne ne se doutant pas des motifs de sa mère, et, d'ailleurs, très-douloureusement préoccupée, ne parut nullement empressée d'être du nombre des invités. — Seriez-vous bien aise, Georgia, de venir jeudi chez la duchesse de Dev.....? — J'ai en général, maman, fort peu de goût pour les grandes foules. — Quelle impropriété d'expression ! Ne savez-vous pas que le mot foule n'est acceptable que pour signifier un rassemblement prodigieux de peuple? Les

gens de notre sorte ont des assemblées brillantes, nombreuses, mais il ne s'y trouve point de foule. — Je conviens que j'ai dit un contre-sens; votre explication restera dans ma mémoire, et m'empêchera, désormais, de commettre la même faute. — Vous n'avez donc aucune curiosité de voir la fête dont je parle? — Si vous desirez, maman, que je vous y accompagne, je vous obéirai sans peine. — Ni plaisir, ajouta Wilhelmina d'un ton sévère. — J'en aurai, sûrement, à y être avec vous. — Fort peu à ce qu'il me paroît; au reste, je ne sais point encore si j'irai, et si vous y viendrez avec moi.

L'indifférence qu'avoit montrée Georgia détermina sa mère à la mener à la fête. Suivant sa coutume, miss Primrose ne s'occupa de sa toilette qu'au moment de la faire; et tandis que toutes les belles dames de Londres, et Wilhelmina elle-même, étoient en grande conférence avec

leurs coiffeurs, leurs marchandes de modes et leurs couturières, Georgia, aidée de la dernière femme de sa mère, arrangeoit ses beaux cheveux, dans lesquels il n'y eut pour unique ornement qu'une guirlande de roses: un bouquet de mêmes fleurs et une robe blanche composoient sa parure.

Mistress Primrose ne fut pas fâchée que sa fille eût adopté un costume aussi simple, et qui ne lui sembloit nullement propre à attirer les regards. La conjecture de cette mère jalouse se trouva tout-à-fait fausse. Georgia, dans ses modestes vêtemens, fut trouvée bien plus belle que les autres femmes surchargées d'or, d'argent et de diamans.

Lors de son entrée dans les appartemens, on entendit un murmure d'admiration. La duchesse de Dev..... lui fit, ainsi qu'à mistress Primrose, compliment sur son élégante simplicité. — Vous nous offrez, ma belle enfant, lui dit-elle, l'image d'un

rosier, car la fraîcheur de votre teint semble vouloir rivaliser avec les fleurs de votre bouquet. — Si la ressemblance est entière, dit un seigneur qui avoit entendu le discours flatteur de la duchesse, je ne plaindrois pas celui qui auroit le droit de s'approcher assez près du rosier pour en craindre les épines. Beaucoup de dames s'étant avancées pour saluer la maîtresse de la maison, ce fade compliment resta sans réponse; cependant, chacun l'interpréta à sa manière. Wilhelmina le regarda comme un dessein prémédité et des prétentions plus étendues. Georgia se persuada tout bonnement que c'étoit critiquer adroitement sa mise peu soignée. La duchesse de Dev.... qui connoissoit le caractère du lord, n'y vit que le desir de se faire remarquer et le langage recherché d'un homme qui, s'étant fait une habitude de la galanterie, ne s'exprimoit jamais comme les autres.

Faisons connoître ce personnage et le motif de son compliment emphatique. Il se nommoit mylord Yolk. Agé au moins de cinquante-cinq ans, son extérieur étoit encore bien, si ce n'est que l'ensemble de sa figure annonçoit une fausseté naturelle. Vainement l'art le plus étudié cherchoit à lui substituer un air de bienveillance; la plus légère contradiction détruisoit le charme, et l'œil observateur qui fixoit alors mylord Yolk, se détournoit avec effroi.

Mylord Yolk avoit eu une très-grande fortune, qu'il avoit entièrement dissipée, non en faisant des heureux par ses bienfaits, mais en sacrifiant des victimes à ses violentes et indomptables passions.

Le public lui croyoit encore plus que de l'aisance. Habile à tromper, il prolongeoit cette erreur par une continuité de faste qu'il n'entretenoit qu'aux dépens de quelques dupes. Il vivoit depuis cinq ou six ans

du fruit de ses intrigues. Toujours reçu et accueilli dans la meilleure compagnie, il y cherchoit les moyens de se tirer de la fange, dans laquelle il étoit prêt à s'ensevelir, quand le malheur qui avoit présidé à la naissance de Georgia, la présenta aux yeux de cet homme redoutable.

La voir et l'aimer fut une même chose pour lui ; mais combien elle lui parut desirable, quand il apprit qui elle étoit, et qu'il fut informé qu'elle auroit une dot considérable !

Mylord Yolk avoit souvent rencontré mistress Primrose, mais il ignoroit qu'elle eût une fille ; s'il l'eût su, il auroit préparé de longue main les matériaux nécessaires au monstrueux édifice que sa fertile imagination construisit sur-le-champ. Pour réparer le temps perdu, il s'enquit particuliérement des alentours de la jeune personne. On étoit généralement instruit que Wilhelmina n'aimoit pas ses enfans. Il se trouve

dans toutes les sociétés de ces gens qui s'occupent essentiellement des affaires des autres. Celui à qui mylord Yolk adressoit ses questions, savoit avec détail ce qui se passoit dans l'intérieur de plus de vingt familles; il fut à même de satisfaire parfaitement le curieux. Cet obligeant familier ne passa sous silence, ni la haine de mistress Primrose, ni le fatal accident qui y avoit donné lieu, ni la foible bonté du mari, qui le rendoit presqu'un être passif dans sa maison, ni le départ du jeune Humfrey, ni l'antipathie de Wilhelmina pour sir Adolphe, ni l'entrevue de Georgia et d'Ethelbert à l'hôtel de Lymington, ni même l'amour mutuel des deux jeunes gens. A entendre cet homme, on l'eût pris pour l'ami intime de M. Primrose, et le confident de ses pensées. Il n'en étoit rien. Dans la maison d'Otho, comme dans toutes les autres, ses plus secrètes instructions lui arrivoient par le ca-

nal de la valetaille, et c'étoit son domestique qui étoit chargé de les recueillir. Quand le bavard officieux eut coulé à fond ce qui intéressoit mylord Yolk, il voulut commencer l'histoire d'une autre famille; mais sa seigneurie n'eut pas la complaisance de l'écouter; il le quitta au milieu d'une phrase. Un soin plus important l'occupoit alors. Courant d'appartement en appartement, il étoit toute attention pour retrouver Georgia, qu'il apperçut enfin près d'une table où jouoit sa mère. Un groupe de jeunes élégans, attirés par la beauté de cette charmante fille, étoient fixés à cette table, et leurs regards l'embarrassoient au point qu'elle n'osoit lever les yeux.

– Mylord Yolk se met derrière le fauteuil de mistress Primrose; il la voit jouer un coup qui décide la partie qu'elle perd. Son partner prend de l'humeur, et lui reproche une faute qui a paralysé ses moyens. My-

lord avoit fort bien remarqué le tort dont on accusoit Wilhelmina; mais l'occasion étoit trop belle pour n'en pas profiter. Il prit fortement le parti de la dame, et protesta qu'elle avoit joué dans toutes les règles. Il s'éleva une discussion assez vive, qui finit dès que l'argent perdu fut déposé sur la table. Mistress Primrose, flattée d'avoir trouvé un champion, fit ses remercîmens à mylord Yolk; il lui offrit la main pour passer dans une autre pièce. Cet homme malheureusement avoit de l'esprit; il en fit usage pour éloigner du souvenir de Wilhelmina l'idée du petit désagrément qu'elle venoit d'éprouver. Il s'établit entr'eux une conversation montée sur le ton de la plus grande gaîté. L'adroit chercheur de fortune eut la politique de ne jamais regarder Georgia. Rien ne devoit être plus agréable à sa mère. Elle ne manqua pas de le remarquer; c'étoit lui faire entendre que la jeune personne ne pou-

voit occuper l'attention quand elles se trouvoient ensemble. Après un déluge de complimens, qui pouvoient d'autant moins paroître ridicules ou outrés à celle qui en étoit l'objet, que véritablement elle étoit bien encore dans le cas d'en recevoir de sincères, et excepté deux ou trois dames, il n'y avoit que Georgia qui pût rivaliser de beauté avec elle.

Tandis que mylord Yolk et mistress Primrose étoient en conversation suivie, Georgia assise tristement dans l'embrasure d'une fenêtre à la vue de sa mère, se reportoit en idée à des temps plus heureux. Ses yeux parcouroient avec indifférence les différentes et nombreuses personnes qui passoient devant elle pour aller d'une salle à une autre. Parmi ces êtres errans, elle apperçoit Ethelbert dont les yeux se portoient sur elle. Au même instant tous deux sont prêts à voler l'un vers l'autre, et tous deux s'arrêtent, rougis-

sent, et détournent la tête. Le trouble de Georgia n'échappa pas à l'observateur attentif qui ne la perdoit pas de vue. Ses regards inquiets cherchent l'objet qui cause une émotion si vive. Un jeune homme d'une figure charmante est resté collé contre un des battans de la porte; sa contenance embarrassée donne des soupçons à mylord Yolk, qui, bientôt, se changent en certitude, quand il vit les yeux de Georgia et ceux de l'inconnu se fixer à différentes reprises. Le feu du plus ardent amour animoit le visage de chacun; ce langage muet qu'ils croyoient n'être compris que par eux, duroit depuis plusieurs minutes, lorsque le vieux seigneur, étouffant de jalousie, se leva brusquement pour aller joindre quelqu'un de sa connoissance. — Pourriez-vous m'instruire du nom du jeune homme qui est là sur votre gauche? Après avoir regardé Ethelbert, que l'on lui avoit désigné, l'interrogé répondit:

— Je l'ignore ; mais je vais m'en informer, et viendrai vous le dire. — Vous m'obligerez beaucoup ; et aussitôt mylord Yolk retourna près de mistress Primrose à qui il adressa des excuses pour la manière incivile avec laquelle il l'avoit quittée.

Au bout d'un instant l'ami de mylord Yolk le rejoignit : — Eh bien ! savez-vous ?..... — C'est le fils de sir Adolphe Lymington, répondit à demi-voix l'ami. Mylord feignit n'avoir pas entendu, afin de faire répéter les mêmes paroles. Cette fois elles arrivèrent directement aux oreilles de Wilhelmina. — Est-ce que sir Adolphe est ici, demanda-t-elle à mylord ? — Non pas sir Adolphe, mais son fils. C'est lui que vous voyez près de la porte ; ce jeune homme vêtu de couleur carmélite. Mais j'extravague de vous désigner quelqu'un que vous connoissez sûrement ; car il paroît être des amis de miss Primrose. — Vous vous trompez sans

doute, mylord, Georgia n'a jamais vu le fils de Lymington. — Pardon, madame, à la manière dont ces deux jeunes gens se regardent, je croyois qu'il y avoit une liaison intime entre eux. Georgia bien éloignée de soupçonner que ses gestes étoient épiés, se livroit avec sécurité à la douceur de voir son ancien ami qui, de son côté, jouissoit sans contrainte du délicieux plaisir d'admirer les charmes de la compagne de son enfance. — Voyez, continua mylord Yolk, en dirigeant les yeux de Wilhelmina vers les deux tendres amans, je ne crois pas avoir commis une erreur. Un regard suffit pour confirmer ce qu'il avoit dit. — Georgia, approchez, dit mistress Primrose à sa fille d'un ton excessivement sévère? Pourquoi vous placer à une si grande distance de moi? — Ne voyant aucun siége de vide à portée du vôtre, j'ai pensé, maman, que je pouvois, sans inconvénient, aller occuper celui qui ne m'éloignoit

pas de vous. Mylord Yolk, qui n'avoit pas bougé, quand Georgia accourut aux ordres de sa mère, quoiqu'il sentît fort bien qu'il commettoit une impertinence, se leva alors, et offrit sa chaise à la jeune personne, qui s'assit en rougissant. Etoit-ce pour avoir remarqué la conduite du lord, ou du regret de quitter une place mille fois plus agréable, je présume que regardant mylord Yolk comme un être tout-à-fait insignifiant, ce fut à lui qu'elle donna le moins d'attention.

Dès que Georgia eut rejoint sa mère, Ethelbert disparut. — Vous connoissez le jeune Lymington? demanda mistress Primrose à sa fille en la fixant. — Maman, je le connois fort.... peu. — Peu ou beaucoup, vous le connoissez? — Je l'ai vu quelquefois. — Où l'avez vous vu? — A la promenade. — Avec qui étiez-vous? — Avec mon frère. — Et dans quel temps, s'il vous plaît? — Avant d'en-

trer en pension. — Et depuis? Georgia, n'osant dire la vérité, gardoit le silence? — Parlerez-vous? — Que voulez-vous, maman, que je vous dise? L'embarras extrême de Georgia engagea mylord Yolk à détourner la conversation sur un autre sujet; non qu'il se sentît atteint d'un sentiment de pitié en faveur de miss Primrose, persuadé qu'il avoit dans le fils de sir Adolphe un rival redoutable, il étoit charmé de la voir maltraiter par sa mère; mais il voulut se faire un mérite aux yeux de la jeune fille d'une attention dont néanmoins elle ne lui sut aucun gré; car sans avoir entendu leur conversation, elle conçut l'idée que le lord étoit la cause des questions de sa mère, qui ne connoissoit pas Ethelbert. Cette présomption ne le servit pas dans son esprit, on peut même ajouter que ce fut la première cause de l'antipathie qu'elle s'est toujours sentie pour lui.

Mylord Yolk conduisit mistress Primrose à sa voiture, et eut peu de peine à obtenir d'elle la permission de lui présenter son hommage chez elle. L'amour-propre de Wilhelmina étoit flatté de la conquête, qu'en dépit des années elle croyoit avoir faite. Cette femme, à citer comme un modèle de méchanceté et de coquetterie, en étoit un aussi de sagesse et de bonnes mœurs. Les éloges qu'elle devoit à ses charmes caressoient agréablement sa vanité; mais, fidèle aux engagemens contractés aux pieds de l'autel, jamais son époux n'avoit eu de véritable motif de jalousie.

Mylord Yolk ignoroit cette circonstance favorable de la conduite de Wilhelmina ; et la considérant sous le rapport de beaucoup de femmes qu'il avoit connues, il se figura que son mérite avoit frappé au cœur la mère de Georgia; et, craignant que l'amour qu'il se flattoit de lui avoir inspiré ne nuisit à ses vérita-

bles projets, il se reprocha d'avoir poussé trop loin la galanterie dans leur première entrevue, et se promit de détruire petit à petit l'espoir qu'elle auroit pu concevoir de le fixer. Une seconde réflexion détruisit l'impression de la première. Mistress Primrose, très-belle encore, n'étoit pas une conquête à dédaigner, et mylord Yolk trouvoit simple et facile d'obtenir les bonnes graces de la mère, d'abord, puis la main de la fille. C'étoit arriver au bonheur et à la fortune par un sentier jonché de fleurs. D'ailleurs, par ce moyen, il écartoit avec certitude les obstacles, et applanissoit les difficultés. Pour acheter le silence et s'assurer de la discrétion d'un homme favorisé, la femme qui fut foible ne se refuse à aucun sacrifice; et certes, d'après les sentimens connus de mistress Primrose pour Georgia, on ne devoit pas douter que la crainte de contrecarrer cette dernière pût

faire dévier l'autre d'une ligne dans ce que sa volonté auroit prescrit.

CHAPITRE XXX.

L'orgueilleuse présomption de mylord Yolk eut un peu à souffrir du mortifiant accueil que fit Wilhelmina à la plus emphatique déclaration d'amour qu'il eut l'audace de lui faire à sa troisième visite. — J'avois pensé, mylord, lui dit-elle d'un air fort sérieux, que mon âge, mon rang, et plus que cela, ma conduite irréprochable, m'auroient mise à l'abri d'une pareille insulte. J'avouerai en outre, que je vous supposois des idées plus conformes à la décence et à votre intérêt personnel. Ces dernières paroles, dont mylord Yolk crut comprendre le sens, le consolèrent un peu du désagrément que lui avoit causé le début.

Les hommes de mœurs dissolues, tels que mylord Yolk, adressent ra-

rement leurs hommages sans avoir plus qu'une demi-certitude qu'ils seront acceptés. Cette fois les observations du libertin s'étoient trouvées en défaut. Il avoit très-mal jugé mistress Primrose, et cette erreur eût entièrement nui à ses projets subséquens, s'il eût eu affaire à une mère ordinaire ; mais heureusement pour lui Wilhelmina desiroit ardemment se débarrasser de sa fille ; et, par une suite de l'injuste haine que l'innocente Georgia lui avoit inspirée, elle ne souhaitoit rien tant que de la rendre malheureuse toute sa vie. Intéressée à s'assurer si mylord Yolk répondroit à ses vues, elle s'attacha à l'étudier, non pour lui découvrir des vertus, mais bien pour s'assurer de ses défauts. Sa figure, assez équivoque, lui annonçoit une profonde dissimulation, c'étoit déjà quelque chose ; cependant elle trouvoit que ce n'étoit point assez pour troubler un ménage. Quand mylord Yolk poussa

l'impudence jusqu'à la supposer capable de céder à ses desirs, son premier mouvement fut d'être révoltée de tant d'audace; mais une réflexion bien digne de son caractère atroce, changea sa colère en joie: l'homme assez pervers, pensa-t-elle, pour chercher à séduire une femme mariée, ne peut être un bon mari, donc il convient sous tous les rapports à Georgia.

— Si vous m'avez entendue, mylord, pourquoi vous obstiner à garder le silence? J'oublie l'erreur dont vous avez été coupable; ainsi que la honte ne vous ferme plus la bouche. — Je suis confus, madame, de l'excès de vos bontés, et c'est à vos genoux, dit-il en s'y mettant, que je dois vous remercier du pardon généreux que vous daignez m'accorder, et c'est dans cette même attitude que j'ose vous demander la main de miss Primrose. — Parlez avec sincérité; l'aimez-vous? Mylord ne savoit que

répondre par l'affirmatif, il craignoit de ne plus être digne de la faveur qu'il sollicitoit; imbu du mal que Wilhelmina desiroit faire à sa fille, il étoit probable qu'elle la réserveroit pour celui qui se chargeroit de faire son malheur. Soyez vrai, mylord, et pour vous engager à l'être, je vous dirai que vos sentimens pour Georgia, tels qu'ils soient, ne guideront en aucune manière ma volonté. En épousant ma fille, avez-vous en vue la possession de sa fortune ou celle de sa personne? La question étoit instante. Mylord, emporté par un excès de franchise dont il étoit rarement possédé, répondit sans paroître hésiter: — L'une et l'autre. — Je suis contente, reprit Wilhelmina en souriant; vous êtes le gendre qu'il me faut. Je prévois quelques légers obstacles du côté de M. Primrose, c'est un homme sentimental qui ne respire que le bonheur de ses enfans; il trouvera, ce qui est une vérité,

que vous êtes beaucoup trop vieux pour une fille de seize à dix-sept ans ; il dira aussi ce que tout le monde sait et que je n'ignore pas, c'est que vous n'avez pas de conduite, puisqu'il ne vous reste qu'un médiocre revenu d'une fortune immense; il ajoutera sans doute, qu'une grande partie de votre vie s'est écoulée dans des intrigues d'un mauvais genre, et ici il ne sera que l'écho du public ; mais à tout cela, je répondrai, c'est un homme d'une grande naissance, ce qui est une vérité ; d'un caractère doux, ceci je l'ignore ; et qui ne peut que rendre Georgia parfaitement heureuse, c'est ce que j'espère, ajouta Wilhelmina en souriant ironiquement. La duplicité de mistress Primrose auroit révolté mylord Yolk, si tout ce qui étoit monstrueux n'avoit été en accord parfait avec ses sèntimens. — Dois - je m'adresser directement à M. Primrose, demanda le vieux prétendant? — Je me charge de la pre-

mière ouverture, répondit Wilhelmina; il faut vous éviter une réception peu flatteuse, et peut-être même un refus qui retarderoit l'exécution de vos desirs et des miens.

Pressée de terminer, mistress Primrose prévint dès le même soir son époux qu'elle l'attendroit le lendemain à midi dans son cabinet de toilette. M. Primrose promit de s'y rendre. Georgia, témoin du rendez-vous, éprouva une sorte d'inquiétude, et cependant elle n'avoit pas la plus légère idée que l'entretien de son père et sa mère l'auroit pour objet. Wilhelmina ne lui ayant pas parlé d'Ethelbert depuis leur rencontre, elle crut qu'il n'en seroit plus question.

Avez-vous formé quelque projet, Otho, dit mistress Primrose à son mari, quand il se fut rendu près d'elle, suivant l'invitation qu'elle lui en avoit faite la veille, relativement à l'établissement de Georgia? — Aucun. Elle est encore bien jeune pour

s'en occuper. — J'en suis charmée, du moins je n'éprouverai point d'obstacle à l'accomplissement du mariage que j'ai arrangé. — Vous avez arrangé un mariage pour Georgia ? — Oui, monsieur, et un mariage très-avantageux ; vous en conviendrez quand je vous aurai nommé mylord Yolk. Otho fit un mouvement de surprise qui marquoit une improbation décidée. — Y pensez-vous, Wilhelmina ? cet homme seroit deux fois le père de ma fille. — Ayant plus d'expérience qu'un plus jeune, il saura mieux diriger sa femme.—J'espère, mon amie, qu'il me sera aisé de vous convaincre que l'âge, tel avancé qu'il soit, ne donne pas la raison, et je prendrai pour preuve, mylord Yolk lui-même. Mistress Primrose se serra les lèvres. Otho continua. — Ce vieux seigneur est ruiné, je sais pertinemment qu'il ne possède plus un pouce de terre ; quant à sa réputation, j'en appelle à la première personne que

vous questionnerez sur son compte. Je pourrois ajouter, sans crainte de rencontrer des contradicteurs, que sa vie privée n'offre qu'une série d'aventures faites pour révolter les êtres les moins délicats. — J'ignore, monsieur, qui a pu vous donner des renseignemens aussi faux sur un homme admis et estimé dans les cercles les plus brillans, et je ne sais pas davantage pourquoi vous avez pris des informations. — En vérité, ce ne fut aucun motif de curiosité qui me fit apprendre ce que je viens de vous dire, le personnage dont il est question ne m'eût pas paru mériter assez mon attention pour chercher à le connoître à fond. Je fus instruit par l'effet du hasard le plus simple, et que je regarde aujourd'hui comme très-heureux, puisque je puis vous dissuader de la bonne opinion que vous aviez de lui. — Je ne l'ai pas perdue ; je ne prendrai jamais pour guide de ma conduite les imperti-

nens propos d'un public méchant ou mal instruit. — Il est des personnes dont le rapport peut être cru. — Fort peu. — Vous convenez qu'il en est. Les vérités que vous venez d'entendre, je les tiens de gens impartiaux et réfléchis. — Je ne tenterai point de détruire cet amas d'absurdités, et me bornerai à vous dire que mylord Yolk est, par sa naissance et ses qualités personnelles, dans le cas d'honorer la femme qui deviendra la sienne; et moi aussi, monsieur, j'ai fait des informations qui sont, n'en doutez pas, plus certaines que celles que le hasard vous a procurées. Ce lord jouit encore d'une fortune honnête; il a l'amitié de ceux qui vivent habituellement avec lui ; son âge n'est pas tellement avancé qu'il ne passe généralement pour être un très-bel homme. Au reste son alliance me convient sous tous les rapports, et je trouve extrêmement étrange que les oppositions viennent de votre côté.

Georgia est aussi ma fille, je dois l'aimer autant que vous, et je le prouve en lui faisant pour présent de noce la terre que j'ai en Ecosse. Vous savez que milady Wigan, mon aïeule maternelle, m'en a fait une donation lorsque j'eus trois mois accomplis. Comme ma mère n'avoit pu conserver aucun de ses enfans jusqu'à cet âge, ma grand'mère, ravie de me voir survivre à l'époque fatale, témoigna sa joie par un acte de générosité. Ce bien est d'autant plus ma propriété, que vous savez, monsieur, qu'il n'en a pas été fait mention dans notre contrat de mariage. Je suis donc libre d'en disposer, et je le donne à Georgia le jour où mylord Yolk la conduira à l'autel. — Cette munificence seroit, sans doute, digne de louange, si la condition que vous y mettez n'en ternissoit tout le mérite. Sûrement vous avez consulté Georgia, et elle approuve votre choix? — La consulter? vous rêvez,

je pense ; je ferois part à ma fille de mes intentions ! Je n'imagine pas qu'elle puisse avoir d'autre volonté que la mienne. — Pas même lorsqu'il est question du bonheur ou du malheur de sa vie ? — C'est aux parens qu'il convient de dicter des loix. M'a-t-on consultée quand il s'est agi de vous épouser ? — Je l'avois toujours cru, dit Otho d'un air mécontent. — Et toujours vous avez été dans l'erreur. Vous avez paru à M. Northward un parti sortable, et il m'a engagée sans mon aveu. — Vous sentiez-vous de la répugnance à obéir ? — Je ne dis pas cela, mais je vous prouve que les enfans n'ont pas même le droit de la représentation. — Nos âges du moins et nos fortunes étoient proportionnés. — Voilà, monsieur, une bien longue discussion sur une chose qui ne devroit souffrir nulle difficulté. — Comment avez-vous pu supposer, Wilhelmina, que je consentirois à sacrifier une enfant aimable à la fan-

taisie d'un vieux libertin ? — L'expression est forte, et je la trouve d'autant plus déplacée, que vous devez voir que je le prends sous ma protection. — C'est une irréflexion de votre part. — C'est un parti irrévocablement pris ; Georgia sera l'épouse de mylord Yolk, ou je pars avec elle pour aller habiter le château que je lui destinois. — Du moins, je serai libre de vous y accompagner. — Je ne puis vous en empêcher ; mais j'oserai exiger que vous m'y laissiez seule avec ma fille. M. Primrose secoua la tête, et sortit sans prononcer une parole de plus.

Accoutumée à rencontrer dans son mari l'homme le moins disposé à contrecarrer ses volontés, Wilhelmina fut confondue du refus décisif que M. Primrose lui avoit fait. Sans doute, elle s'étoit attendue à des difficultés, mais on lui opposoit des obstacles presqu'insurmontables. Avec l'esprit d'indépendance qu'on lui connoît,

il ne paroîtra pas surprenant de la voir persister d'une manière extrêmement opiniâtre. Georgia, pensa-t-elle, sera victime de la folle tendresse que son père lui porte; je la rendrai si malheureuse, qu'elle sollicitera elle-même une union qui aura lieu parce que je l'ai décidée.

Wilhelmina, pour ne pas laisser le temps à Otho de prévenir sa fille, sonna, et donna l'ordre qu'on fît venir Georgia. La jeune personne, peu habituée à être appelée dans le cabinet de sa mère, s'y rendit en tremblant. — Asseyez-vous, miss Primrose, et prouvez-moi par une prompte obéissance que vous êtes digne des soins que je prends pour assurer votre bonheur. Georgia, à un début aussi extraordinaire, devint encore plus tremblante, et attendit avec crainte la suite de cet exorde. — J'ai un bien qui m'appartient en propre, il rapporte 600 livres sterlings de revenu; je vous en fais présent. Georgia alloit

se jeter aux pieds de sa mère pour la remercier, et la prier en grace de donner la préférence à son frère; Wilhelmina prévint son action en lui faisant signe de l'écouter. — Un homme d'un haut rang, favorisé de la nature, doué des plus aimables qualités, sollicite le don de votre main. Georgia sentit son cœur prêt à défaillir. Par ce mariage, vous vous trouvez alliée aux premières maisons, vous devenez une femme titrée, et pourrez être présentée à la cour. L'intention de mylord Yolk est que vous paroissiez dans le monde avec tous les avantages que donnent une grande naissance et une fortune considérable; il vous aime, et mettra sa félicité à prévenir tous vos desirs. Mistress Primrose s'arrêta là. Elle s'étoit étendue d'une manière emphatique sur tout ce qu'elle savoit qui pouvoit flatter l'amour-propre d'une jeune fille; mais qu'elle rendoit bien peu de justice à la sienne, dont le carac-

tère solide autant qu'aimable, n'avoit rien de la légéreté moderne.

Du moment que le nom de mylord Yolk fut sorti de la bouche de Wilhelmina, la pauvre Georgia sentit fondre sur elle tous les genres de malheurs. Restée immobile, les yeux fixés sur le tapis, elle entendit en frémissant les éloges d'un homme pour qui elle éprouvoit un éloignement très-vif, même avant d'être instruite de son odieuse proposition. Mistress Primrose avoit cessé de parler, et sa fille n'étoit nullement en état de lui répondre. Il se fit un silence de quelques minutes, pendant lequel Wilhelmina fixoit sa fille, qui, le regard baissé, ne faisoit aucun mouvement. — Ne puis-je savoir, demanda mistress Primrose, le sujet de vos profondes réflexions? Une larme s'échappa des longues paupières de Georgia; mais les paroles ne pouvoient se faire un passage. — Me ferez-vous, enfin, la grace de me

répondre ? Le ton dur de Wilhelmina fit tressaillir sa fille ; la pauvre enfant se leva lentement, mit un genou en terre, et pria sa mère de ne pas la sacrifier au seul être qu'elle abhorroit. — Qu'appelez-vous sacrifier, miss ? Ce terme peut-il convenir dans une circonstance où les sacrifices viennent tous de mon côté ? Ne vous ai-je pas dit que je me dépouillois pour augmenter votre dot ? — Et c'est, maman, ce que je ne puis, ce que je ne dois pas souffrir. Gardez votre fortune entière ; elle m'est inutile, puisque je n'ai d'autre desir que celui de vous consacrer mes jours, ainsi qu'à mon digne père. Dites à mylord Yolk, je vous le demande en grace, que je suis reconnoissante de ses bonnes intentions, mais que je suis décidée à ne me marier jamais. — Excepté au fils de sir Adolphe Lymington, dit Wilhelmina en regardant sa fille d'un œil courroucé. Georgia rougit. — Non, miss, non,

je ne ferai pas votre commission. J'ai poussé l'indulgence assez loin en écoutant vos balivernes; à présent, remettez-vous sur votre siége, et pesez ce que je vais dire. Ma volonté est que vous épousiez mylord Yolk; votre refus, prenez-y garde, peut attirer sur vous des maux innombrables: il n'est pas de punition trop forte pour un enfant rebelle envers ses parens. — Est-ce aussi le desir de mon père que je m'unisse à mylord Yolk, demanda très-bas Georgia? — M. Primrose sentira comme moi que c'est un parti avantageux sous tous les rapports. — Il n'a donc pas encore donné son assentiment, dit Georgia? — Que vous importe, puisque vous connoissez mes intentions? Mon père s'oppose à cet effroyable projet, pensa la jeune personne, et un rayon d'espérance calma un peu l'amertume de sa douleur. — Je vous donne deux jours pour me rendre votre réponse; sur-tout, avant de la

faire, songez que je puis exercer sur vous les droits de la plus grande rigueur. Vous avez le choix. Mes bontés, mon amitié, ou ma vengeance et ma haine. Ah ! se dit Georgia en elle-même, depuis que je suis née, cette dernière est mon partage.

En quittant sa mère, miss Primrose rencontra son père dans l'escalier ; il la regarda tristement. — Ce soir, lui dit-il, si vous ne sortez pas avec votre mère, nous causerons ensemble. Georgia baisa la main d'Otho, et retourna dans son appartement.

CHAPITRE XXXI.

Wilhelmina n'avoit garde d'emmener sa fille au spectacle, où elle avoit donné rendez-vous à mylord Yolk. — Les difficultés sont bien plus fortes que je ne l'avois imaginé, mylord, lui dit-elle dès qu'il entra dans sa loge, où elle étoit seule. M. Primrose n'est pas plus raison-

nable que la petite fille ; il paroît qu'ils ont de vous une pitoyable opinion. Il voulut jouer l'homme offensé. — Point de jactance entre nous, mylord, et pour vous éviter la peine de chercher à m'abuser, je vous avouerai sans détour que si je n'avois la certitude que vous êtes digne de votre réputation, ma fille ne seroit pas pour vous. Puisque je vous mets à votre aise, agissez loyalement, si cela vous est possible. — En vérité, madame, vous me traitez bien mal ! — Point du-tout ; je veux seulement vous dispenser de ces étalages de fausseté qui, entre gens qui se connoissent, éloignent la confiance et empêchent les affaires d'avancer. Vous êtes ruiné, c'est un fait avéré ; il vous faut un riche mariage pour vous relever, c'est encore une vérité. Il vous seroit aujourd'hui difficile de trouver une femme ou une famille qui voulussent accepter votre hommage ; cela n'entraîne aucun doute : un vieux

libertin n'est pas attrayant. Je vous offre une jeune et jolie fille avec 40,000 livres sterlings de dot, et en outre de cette somme que vous recevrez comptant, je vous fais à tous deux la donation d'une terre située en Ecosse, et ne demande pour récompense que votre parole que, dès le lendemain de la noce, vous partirez avec votre femme pour aller habiter Unpleasant-Place, ou tel autre lieu, pourvu que vous ne la rameniez jamais à Londres, du moins tant que j'y serai. La condition que mettoit Wilhelmina à ses bienfaits, convenant parfaitement à mylord Yolk, il ne fut plus question que d'obtenir le consentement de M. Primrose. Quant à celui de Georgia, il parut de si peu de conséquence, qu'on n'en parla que comme d'une chose qui ne pouvoit souffrir aucune difficulté. Il fut convenu que mylord Yolk, avant de faire aucune démarche vis à-vis de son futur beau-père, attendroit le

résultat de celle de mistress Primrose, qui s'engagea à lui donner de promptes nouvelles de sa négociation.

Tandis que Wilhelmina disposoit arbitrairement du sort de son enfant, Otho cherchoit à consoler sa fille, en lui promettant de déployer, s'il en étoit nécessaire, toute son autorité pour s'opposer au projet de sa femme. — Croyez, ma chère fille, que je ne souffrirai pas que vous soyez sacrifiée à un homme que votre cœur rejette. — Oh ! le meilleur des pères, que votre tendresse m'est précieuse ! c'est une égide qui me préservera d'un malheur éternel. Je ne demande au Ciel que la grace de passer ma vie près de vous et ma mère; voilà toute mon ambition. Heureuse à jamais si je parviens à être débarrassée des poursuites et de la présence de mylord York, pour qui je me suis senti, à la première vue, un éloignement qu'il m'est impossible de surmonter. Otho réitéra à sa fille l'assu-

rance de n'être pas l'épouse de celui qu'elle détestoit.

Un peu tranquillisée, Georgia passa le temps de l'absence de sa mère à s'efforcer d'éloigner de son souvenir l'être trop intéressant qui l'occupoit sans cesse. Quelle différence, pensoit l'infortunée, si, au lieu de mylord Yolk, ma mère m'avoit proposé pour époux Ethelbert Lymington ! mais elle ne peut souffrir ses aimables parens. D'où donc provient cette étrange inimitié, qui n'existe que de son côté? car milady Lymington ne dit jamais que du bien de Wilhelmina, tandis que cette dernière se plaît à tourner en ridicule le mari et la femme, quand par hasard on en parle devant elle. Mon père ne pense pas comme mistress Primrose, il aime sir Adolphe et respecte milady Lymington ; cependant, mon père est aussi délicat sur l'honneur et la vertu que ma mère. Ces réflexions étoient pour Georgia un problême impossible à résoudre.

Mistress Primrose revint de l'Opéra à onze heures; sa fille l'attendoit avec son père dans le salon. A peine eut-elle été assise dix minutes, qu'elle dit à Georgia de se retirer; dès qu'elle fut seule avec Otho, elle remit la conversation sur le sujet qui avoit été agité entr'eux avant le dîner. — Avez-vous pensé, monsieur, à l'offre de mylord Yolk? — Beaucoup. — Et, sans doute, vous avez senti combien un pareil mariage seroit avantageux à ma fille, et même à nous? — Je ne vois pas comment l'alliance d'un homme démoralisé peut être avantageuse à une fille douce et honnête, et je comprends encore moins ce qu'elle auroit de flatteur pour vous et pour moi. — Sa naissance distinguée. — Il faut, Wilhelmina, que votre protégé prête bien peu aux éloges, car vous ne pouvez citer en sa faveur que l'ancienneté de son origine. — C'est un point si important près des gens de notre sorte. — Sans contredit, s'il est

accompagné de l'élévation de l'ame, de la bonté du cœur, et, sur-tout; de la noblesse des sentimens. — Mylord Yolk vous a-t-il prouvé qu'il est dénué de toutes ces qualités? — Non, car je le connois à peine personnellement; mais sa mauvaise réputation n'est malheureusement pour lui que trop bien établie. — Qu'il est insensé de ne parler que d'après les autres! — Et quelles sont vos autorités, Wilhelmina, pour le juger plus favorablement que le public? Le connoissez-vous depuis assez long-temps pour prononcer sur ses mœurs, son caractère et ses qualités? Il y a trois jours, si je ne me trompe, que vous ignoriez jusqu'à son existence; qui a donc pu, dans un intervalle si court, vous donner sur son compte des renseignemens aussi certains? Il étoit difficile de répondre à cet argument. Wilhelmina trouva, sans doute, la chose impossible, car elle prit le parti dont usent ceux qui sentent leurs

torts sans en vouloir convenir. Elle parla fort haut, et chercha à en imposer à son mari par un ton d'autorité qui souvent lui avoit réussi avec le pacifique Otho; mais, cette fois, elle échoua complètement. M. Primrose, toujours prêt à céder quand sa tranquillité seule devoit être troublée, recouvra, pour soutenir la cause de son enfant, toute l'énergie d'un homme. Sans s'écarter des égards qu'il croyoit devoir à sa femme, il lui signifia que jamais mylord Yolk ne deviendroit l'époux de sa fille. A cette foudroyante déclaration, Wilhelmina entra dans une colère, jusque-là étrangère à son mari, qui sortit précipitamment. Il étoit tellement effrayé d'un pareil excès, qu'il se seroit éloigné pour long-temps, si l'amour qu'il portoit à Georgia ne lui avoit prescrit de veiller lui-même à sa sûreté.

L'orage se termina du côté de mistress Primrose, par un ordre donné

à ses gens de tout préparer pour un grand voyage, et, à l'heure du dîner, elle sortit sans avoir vu ni son mari, ni sa fille. Cette dernière, instruite de la scène horrible qui avoit eu lieu entre ses parens relativement à elle, se jeta aux genoux de son père pour le prier de ne plus s'opposer aux desirs de sa mère. — Puisque le destin demande une victime, lui dit-elle en pleurant, c'est moi qui dois être sacrifiée. Il seroit affreux que je fusse la cause de vos chagrins, mon tendre père; je deviendrai la femme de mylord Yolk, et du moins la paix renaîtra dans votre ménage. — Garde-toi, ma fille, de suivre le plan que te dicte ton ame généreuse. — Mais, mon père, il n'est que ce moyen d'appaiser et de contenter ma mère. — Georgia, m'aimez-vous? La jeune personne répondit en baisant la main d'Otho, qu'elle pressa sur son cœur. — Eh bien! j'exige de ta tendresse le serment de ne jamais t'unir à l'homme

atroce qui t'est proposé. — Mais, mon père, si ma mère me force à lui obéir? — Je ne la crois pas assez perverse pour user de violence. — Si elle m'ordonne du ton impératif que vous lui connoissez, et auquel je n'ose résister, de consentir à ce fatal hymen? — Sans doute je serai là, et pourrai mettre obstacle à ce projet révoltant. Cependant, s'il arrivoit que des événemens imprévus nous séparassent, Georgia, je demande qu'ici vous me juriez de vous refuser à conclure cet engagement. — Avec quel empressement je prononcerois le serment que vous me prescrivez, si je ne craignois qu'il ne fût nuisible à votre repos et au bonheur de ma mère. — Ma fille rejette le vœu de son père? — Oh! non, non, jamais je ne veux avoir d'autre volonté que les vôtres; je n'hésite donc plus, et jure à vos pieds de m'opposer de tout mon pouvoir à mon union avec mylord Yolk! Êtes-vous content, mon père? — Oui, je

le suis, et vais m'occuper des moyens d'éloigner pour toujours les prétentions d'un homme qui croit pouvoir entrer dans ma famille malgré moi.

Otho avoit ordonné qu'on vînt l'avertir dès que sa femme seroit de retour. Elle ne rentra qu'à une heure du matin. En traversant les appartemens, il vit de grands préparatifs de départ. En joignant Wilhelmina, qu'il trouva de très-mauvaise humeur, il lui dit d'un air fort sec : — On m'a assuré, madame, que vous étiez dans l'intention de partir demain pour votre terre d'Ecosse; cet arrangement n'étant point d'accord avec les miens, je vous préviens que ce voyage est remis à une semaine, et j'ai donné mes ordres en conséquence. Ce ton impératif étoit totalement étranger à mistress Primrose; c'étoit la première fois qu'Otho lui avoit parlé si durement. — Cette conduite vous est-elle dictée par votre fille? — Je n'ai pas besoin d'être con-

seillé pour user de mes droits. — Ainsi je deviens votre esclave ? — Pas plus que je ne suis le vôtre. — Imposer des loix injustes, c'est abuser du pouvoir. — Pénétrez-vous, madame, de cette grande vérité, et je n'aurai aucun reproche à vous faire. — Enfin, me voilà forcée de rester ici encore huit jours contre ma volonté. Nancy, portez des bougies dans ma chambre à coucher. Monsieur, je vous souhaite une bonne nuit ; sur-tout, n'allez pas rêver que je serai toujours aussi soumise, car le réveil vous désabuseroit.

Le jour suivant, Otho se rendit dans la matinée chez mylord Yolk, qu'il trouva. Une visite aussi inattendue le surprit et le déconcerta. — Vous êtes étonné de me voir, mylord ; j'avoue que, sans de grandes raisons, je ne me serois pas présenté chez votre seigneurie. Vous aves fait l'honneur à ma fille de demander sa main à sa mère, peut-être pourroit-on trouver

quelque irrégularité dans cette démarche peu ordinaire, mais ce n'est pas ce dont il s'agit; je suis venu pour vous prévenir, mylord, qu'en persévérant à vouloir devenir l'époux de Georgia, vous vous préparez des désagrémens et des mortifications; j'ai formé d'autres projets, auxquels je tiens irrévocablement. — J'ignorois, monsieur, que la main de miss Primrose fût déjà promise. — Si, suivant la règle générale, vous vous étiez adressé directement à moi, je vous aurois instruit, mylord, de mes intentions. — Quelques personnes m'avoient dit effectivement qu'il étoit question d'une union entre miss Georgia et Ethelbert Lymington; mais mistress Primrose m'ayant fortement assuré qu'il n'en étoit rien, j'ai pensé qu'alors il pouvoit m'être permis de concevoir l'espérance de réussir. — Aujourd'hui que cette espérance n'est plus fondée, j'ose me flatter, mylord, que toutes démarches de votre part

à ce sujet cesseront. — Cependant, monsieur, si miss Primrose est sans engagement? — Elle en a contracté un hier soir, mylord, qui l'éloigne absolument de celui que vous lui proposez. — Hier, miss Georgia a formé un engagement; sa mère, sans doute, l'ignoroit. M. Primrose se leva. — Je me suis, je crois, mylord, expliqué assez clairement; j'ai l'honneur de vous saluer.

Tous les sentimens les plus furieux agitèrent tour-à-tour les sens irascibles de mylord Yolk après le départ d'Otho. Avec quel insultant sang-froid, pensoit-il, cet homme semble me défendre de penser à sa fille! Wilhelmina a raison, il faut de toute nécessité séparer Georgia de son père.... Elle est engagée depuis hier, m'a-t-il dit. Engagée! seroit-ce avec le fils de sir Adolphe? Mais le mariage n'est pas fait, et mistress Primrose ne souffrira pas que sa fille entre dans une famille qu'elle déteste. D'ailleurs,

j'ai sa parole, et elle n'est pas femme à céder aux circonstances. Altière et méchante, on ne la fera jamais plier. Plus d'une raison aujourd'hui la retiendront dans mon parti ; elle m'a confié ses secrets ; elle n'oseroit s'exposer à mon indiscrétion. Georgia engagée ! cette idée me met en fureur. Si elle alloit m'échapper, adieu tous mes projets de fortune et de plaisir. En ce moment, on lui annonce une visite. — C'est vous, mon cher Dillon, où vous êtes-vous caché ? il y a mille ans qu'on ne vous a rencontré. — J'arrive de la campagne où j'ai passé deux jours avec Ethelbert Lymington. — Avec le fils de sir Adolphe ? — Justement. — Et vous n'êtes arrivés tous deux que ce matin ? — Pas plutôt. — Ethelbert est revenu avec vous ce matin ? — Mon pauvre ami, vous êtes fou ; que trouvez-vous donc de si extraordinaire dans mon retour et celui de Lymington ? — Oh ! rien ; seulement je

demandois si vous étiez hier soir ensemble à la campagne. — Sans doute, puisque nous ne l'avons quittée que ce matin. Voulez-vous venir faire un tour. — Je ne le puis ; j'ai un rendez-vous. — D'amour? — Pas précisément. — Je vous laisse ; il me semble que vous avez besoin d'être libre. D'honneur, je vous trouve l'air tout-à-fait étrange ; au revoir.

Ce jeune homme m'a rendu la tranquillité, dit mylord Yolk dès qu'il fut seul. L'engagement de Georgia, je le vois, n'est qu'un prétexte dont s'est servi son père pour m'éloigner d'elle. Ethelbert est le seul rival que je redoute, parce que je suis certain qu'il est aimé. Il se plaça à son secrétaire pour instruire, par une lettre, Wilhelmina de la démarche de son époux. La réponse de mistress Primrose ne contenoit que ces mots : *Ils ont eux-mêmes construit le filet dans lequel ils doivent se prendre ; à demain soir chez milady Hertfort.*

Mistress Primrose ne se mêla à aucune partie, ce qui lui donna la facilité de causer avec mylord Yolk. — Je suis dans des transes épouvantables, lui dit-il, et si vous ne me rassurez, je succomberai sûrement à l'excès de mes craintes. — Vous n'avez pas le sens commun, ou vous me croyez bien foible. Une femme de mon caractère ne conçoit rien qu'avec la certitude du succès. — Mais, madame, M. Primrose paroît absolument décidé à donner sa fille à un autre; et, comme je vous l'ai marqué, Georgia s'est, dit-il, engagée le jour où nous nous vîmes à l'Opéra. — Je crois, mylord, que mon choix est mal tombé; je doute que vous ayez l'énergie que je vous ai d'abord supposée. — Mettez-moi à l'épreuve: il n'est aucun péril qui m'effraie, si Georgia doit être ma récompense. — Bon cela, c'est ainsi que je vous veux. Ecoutez-moi, mylord, et suivez en tout le chemin que je vais vous

tracer. Pour doubler votre courage, ayez sans cesse sous vos yeux une fille de dix-sept ans, jeune, jolie, possédant une dot de quarante mille livres sterlings, et une terre de six cents de revenu. Le sujet de leur conversation se développera par des faits.

CHAPITRE XXXII.

Le terme des huit jours expiré, M. Primrose, n'entendant plus parler du voyage d'Ecosse, crut que sa femme avoit changé d'idée, et il feignit lui-même de l'avoir oublié. Dans cet intervalle, Georgia n'étoit pas sortie avec sa mère, et avoit passé une partie de ses journées dans la compagnie de son père. Le peu de visites qu'ils avoient reçues étoient des amis de M. Primrose, qui, presque certains de ne pas trouver Wilhelmina, s'empressoient de venir

jouir de l'agréable société du père et de la fille.

Depuis que Georgia avoit quitté sa pension, son plus grand plaisir étoit d'aller de temps en temps causer une heure ou deux avec sa respectable institutrice. On se doute bien que mistress Primrose n'étoit jamais de ces parties, excepté une fois. Otho y accompagnoit toujours sa fille.

Un matin, c'est-à-dire vers une heure après midi, la jeune personne témoigna à M. Primrose le desir d'aller à sa ci-devant pension. Il y consentit avec plaisir, et ils s'y rendirent ensemble. En revenant, leur voiture fut rudement heurtée par une autre. Le cahos violent qui suivit interrompit leur conversation. Georgia lève les yeux, et voit à la portière de l'autre carrosse, qui s'étoit aussi arrêté, Ethelbert qui se rangeoit pour faire place à la tête de mi lady Lymington. Otho salua cette dernière, et s'informa de sa santé.

Ethelbert, par-dessus l'épaule de sa mère, tâchoit de saisir un regard de miss Primrose, qui, tout en rougissant, ne put se refuser au plaisir de revoir son ancien ami ; leurs yeux se rencontrèrent, qui, s'ils furent les fidèles interprètes de leur cœur, durent se dire les choses les plus tendres et les plus aimables. La place n'étant nullement propre à un long entretien, après les civilités d'usage chaque cocher reçut l'ordre de continuer son chemin.

Malgré le soin que mit Georgia à cacher son émotion, elle étoit trop novice en dissimulation pour réussir. Otho s'étoit apperçu à chaque entrevue des jeunes gens dont il avoit été témoin, qu'ils ressentoient l'un pour l'autre une préférence marquée; mais leur extrême jeunesse ne pouvant faire supposer que le temps et l'absence ne feroient qu'accroître cette inclination naissante, il n'y avoit plus songé. Cependant, quand mylord

Yolk lui avoit nommé Ethelbert Lymington comme un aspirant à la main de Georgia, Otho éprouva une sorte d'inquiétude, sans pouvoir s'expliquer à lui-même sur quoi elle étoit fondée. On sait assez que l'estime qu'il portoit à sir Adolphe et à son épouse, lui auroit fait considérer l'union de leurs enfans comme une circonstance favorable; mais l'antipathie de Wilhelmina lui paroissant être un obstacle insurmontable, il n'auroit vu qu'avec chagrin l'amour se fortifier chez eux avec l'âge. L'air de gêne et d'embarras de Georgia fut pour son père un trait de lumière qui lui fit lire dans le cœur de sa fille. Trop prudent pour laisser deviner sa découverte, il évita de parler des personnes qu'ils avoient rencontrées. Le calme reparut sur la figure de Georgia, et ils rentrèrent à l'hôtel, en apparence aussi tranquilles qu'ils en étoient sortis.

— Vous devez être étonné, Otho,

dit un jour Wilhelmina à son mari en sortant de table, qu'ayant témoigné la volonté d'aller habiter Unpleasant-Place, je ne sois pas encore partie, et vous en augurez peut-être que je ne suis plus dans le même dessein? S'il en est ainsi, détrompez-vous, je tiens toujours à ce projet, dont l'exécution n'est que retardée. Avant de quitter la capitale, je veux réunir tous mes amis. Je ne donnerai pas précisément une fête, mais un dîner extrêmement nombreux. Il auroit eu lieu hier, si une partie des personnes que j'ai invitées n'avoit pas eu des engagemens. C'est après-demain que ce repas aura lieu : ainsi, Georgia, disposez-vous à en faire les honneurs. Le jour suivant, monsieur, si vous le trouvez bon, nous nous mettrons en route. M. Primrose fit un signe de tête, approbation muette que Wilhelmina comprit à merveille.

A six heures du soir, le jour du grand dîner, une file de voitures

obstrua Grosvenor-Street. Soixante personnes de la première distinction se rendirent à l'invitation qu'elles avoient reçue. Mistress Primrose ayant ajouté au billet adressé à chaque famille que ce repas avoit lieu pour la mettre à même de faire ses adieux à ses amis, on se garda d'y manquer. La curiosité fut un stimulant pour l'exactitude d'un grand nombre.

Wilhelmina profita d'un moment de silence pour dire, de manière à être entendue de tout le monde, que son mari et sa fille devoient l'accompagner dans un long voyage qu'elle commenceroit le lendemain. — Je compte aller d'abord, dit-elle, visiter toutes mes terres, dont plusieurs, faute de l'œil des maîtres, sont dans un très-mauvais ordre; et pour me dédommager de l'ennui que je ne manquerai pas d'éprouver dans ces insipides courses, j'ai le projet de faire un tour sur le continent. Au

total, mon absence sera, à vue de pays, de deux ou trois ans. Otho et Georgia se regardèrent avec surprise. Ce regard, en quelque sorte d'intelligence, n'échappa pas à mistress Primrose, qui en jeta un terrible sur sa fille. Il avoit, sans doute, pour but de lui imposer silence, dans le cas où elle auroit voulu se permettre des questions. Certes, la précaution étoit bien inutile. Jamais Georgia n'osoit élever la voix devant sa mère; à peine même répondoit-elle lorsqu'on lui adressoit la parole. Quant à Otho, quoique révolté de la duplicité de sa femme, car il ne croyoit pas un mot de ce qu'elle venoit de dire, il étoit fort loin de vouloir donner au public des soupçons sur sa véracité.

On se sépara à deux heures après minuit. L'heure du départ étoit fixée à dix heures du matin. Comme on avoit travaillé aux apprêts depuis deux jours, maîtres et valets furent se livrer au repos dont ils avoient besoin.

A huit heures et demie du matin tout le monde paroissoit encore enseveli dans le sommeil quand on entendit frapper à la porte de la rue à coups redoublés. Le portier, le seul peut-être qui fût alors debout, se hâta d'aller ouvrir. Il vit un homme tenant par la bride un cheval couvert d'écume; ce qui annonçoit qu'il avoit fait grande diligence. L'étranger demanda à être introduit sur-le-champ près de M. Primrose. Sur la réponse qu'il étoit encore au lit, l'exprès insista pour qu'on ne lui fît pas éprouver une minute de retard. En ce moment le valet-de-chambre d'Otho parut à moitié habillé. — Conduisez vîte, lui dit le portier, ce monsieur chez notre maître; il paroît chargé de dépêches importantes. — Voilà, monsieur, un paquet, dit l'étranger à M. Primrose, que je suis chargé de vous remettre de la part du capitaine Primrose. — De la part de mon père, il n'est pas malade, j'es-

père ? — Il éprouve seulement un de ses accès de goutte accoutumé ; mais, monsieur, lisez promptement, vous n'avez pas de temps à perdre ; j'ai crevé deux chevaux pour arriver plutôt. Tant d'empressement jeta la terreur dans l'ame d'Otho ; cependant il ne perdit pas de vue ses sentimens d'humanité. — Conduisez, ce brave homme à l'office, dit-il à son valet-de-chambre, et faites-le déjeuner ; ensuite il ouvrit précipitamment le paquet qui renfermoit trois lettres ; la première qu'il lut étoit de son père, en voici le contenu.

Lettre du capitaine Primrose à Otho Primrose, son fils.

« Avant de lire les deux lettres que » je t'envoie, mon cher Otho, donne » des ordres pour qu'on mette des » chevaux de poste à une chaise », Sans aller plus loin, M. Primrose sonna, et dit qu'il falloit à l'instant

même aller chercher des chevaux. — Mais, monsieur, il doit en venir douze à dix heures. — Il seroit trop tard ; il me les faut avant une demi-heure. Le valet sortit pour exécuter les ordres de son maître; Otho continua sa lecture. « Si je n'étois re-» tenu par mon infernale goutte, je » serois déjà sur le chemin de Mon-» mouth, et ton frère est malheu-» reusement absent. Prends courage, » mon ami; la jeunesse revient de » loin. Sur-tout écris-moi dès que tu » auras vu ce cher Humfrey. Je ne » vivrai pas jusqu'à l'instant où tu » me donneras de bonnes nouvelles » sur son compte. Adieu, je t'em-» brasse.

» H. PRIMROSE ».

Otho passa à la seconde lettre, conçue ainsi :

Lettre de Williams Volsey au capitaine Primrose, à Green-House.

« MONSIEUR,

» Le vaisseau *le Vaillant*, après » avoir été battu pendant cinq jours » par la plus épouvantable tempête, » a fait naufrage presqu'à la vue du » port. Tout l'équipage a péri, ex- » cepté trois hommes qu'on a eu le » bonheur d'arracher à la furie des » vagues; deux de ces infortunés sont » tout à fait hors d'affaire, mais le » troisième se trouve dans le plus » grand danger. Quand il a été tiré » de la mer, on lui a fait comme aux » deux autres les remèdes mis en » usage avec succès depuis nombre » d'années. Pendant plus de six heu- » res il n'a donné aucun signe de vie; » à la fin on est parvenu à lui rendre » la connoissance qu'il a reperdue » sur-le-champ, en passant presque

» sans intervalle de l'état d'insensi-
» bilité à celui d'une fièvre délirante.
» On s'est empressé de lui procurer
» tous les secours possibles. Desirant
» instruire sa famille, on a ques-
» tionné les deux naufragés sur le
» compte de celui-ci; mais ce sont
» des matelots qui ne savent pas même
» son nom: ils l'ont vu très-considéré
» du capitaine, voilà tout ce qu'ils
» peuvent dire. Alors, en présence
» du chirurgien et de plusieurs per-
» sonnes respectables de la ville,
» M. Peterking, l'hôte de Golden-
» Star, hôtel dans lequel on a porté
» l'inconnu, l'a fouillé et a trouvé
» dans un portefeuille pour 250 l. st.
» de *banks-notes*, et une lettre ca-
» chetée à votre adresse. Après l'avoir
» fait sécher, on s'est décidé à vous
» la faire parvenir par un exprès. Je
» me suis chargé de vous donner en
» même temps les détails que vous
» venez de lire. L'infortuné portoit
» un uniforme d'officier de marine;

» son âge paroît être de vingt à vingt-
» deux ans. Quoique pâle et extrê-
» mement défait, il est d'une figure
» très-agréable. La couleur de ses
» cheveux est d'un blond cendré, et,
» autant qu'on peut en juger, sa
» taille est de cinq pieds trois ou
» quatre pouces. Si ce jeune homme
» vous intéresse, je vous engage à ve-
» nir, ou à envoyer le plutôt pos-
» sible; le chirurgien qui le soigne
» craint beaucoup que, vu sa grande
» foiblesse, l'ardeur de la fièvre qui
» le dévore ne l'emporte d'un instant
» à l'autre. Je suis avec une particu-
» lière estime,

» MONSIEUR,

» votre très-humble et très-
» obéissant serviteur,
» WILLIAMS VOLSEY,
» épicier en face de l'hôtel de
» Golden-Star ».

Grand Dieu! c'est mon fils, s'écria

Otho dans toutes les angoisses de l'anxiété paternelle, mon Humfrey, qui peut-être, hélas! en ce moment n'existe plus. Il restoit une troisième lettre; M. Primrose l'ouvrit en tremblant; je la transcris ici.

Lettre de Richard Lambert, capitaine du vaisseau le Prince de Galles, *au capitaine Primrose.*

« Sans doute, mon cher camarade, » vous avez reçu les différentes let- » tres que votre petit-fils et moi vous » avons écrites, tant sur la route lors » de la rencontre de bâtimens qui » faisoient voile pour l'Angleterre, » que depuis notre arrivée. Hum- » frey, mon ami, est le meilleur su- » jet du monde; sa bravoure a trouvé » à s'exercer pendant tout le voyage; » notre escadre a été vigoureusement » attaquée six fois, et toujours la vic- » toire s'est déclarée en notre faveur. » A la dernière affaire, mon jeune

» parent a eu le malheur d'être grié-
» vement blessé. Lors de notre dé-
» barquement, il a eu peine à gagner
» une auberge, où il a demeuré deux
» mois entre la vie et la mort. Sorti
» des plus grands dangers, sa mala-
» die a pris un caractère de langueur
» qui me donne beaucoup d'inquié-
» tude. Le docteur qui s'en occupe,
» dit que l'air natal pourra seul lui
» rendre la santé; mais qu'il ne ré-
» pond de rien s'il reste dans un pays
» où le climat lui est absolument con-
» traire. Humfrey s'est long-temps re-
» fusé à mes instances et à l'ordon-
» nance du médecin; il a fallu que
» j'usasse de toute l'autorité que
» vous m'avez donnée sur lui pour
» le décider à retourner en Angle-
» terre. Son consentement obtenu,
» j'ai fait retenir son passage sur le
» vaisseau *le Vaillant*. Je compte
» qu'il s'embarquera sous deux fois
» vingt-quatre heures; je le char-
» gerai de vous porter cette lettre,

» qui vous confirmera que la bonne
» opinion que vous aviez conçue
» de votre petit-fils est encore au-
» dessous de celle qu'il mérite véri-
» tablement. Adieu, mon vieux ca-
» marade ; on parle d'arrangement ;
» si, comme les apparences l'annon-
» cent, la paix a lieu bientôt, j'irai
» à mon retour passer six bons mois
» avec vous.

» RICHARD LAMBERT,
» capitaine du vaisseau *le Prince*
» *de Galles* ».

Il faut être père, et sur-tout bon père, pour pouvoir se faire une idée des angoisses qu'éprouvoit Otho. L'air abattu et les yeux ternes, il court à l'appartement de sa femme, qui faisoit tranquillement sa toilette de voyage. Il lui fait part des trois lettres qu'il vient de recevoir. Après leur lecture, Wilhelmina se livre à une douleur presqu'aussi vive que

celle de son mari. — Si je ne craignois, lui dit-elle, de ralentir votre marche, je voudrois vous accompagner. — Ce seroit, mon amie, trop de fatigue pour vous. — Du moins promettez-moi, Otho, de m'écrire dès que vous aurez vu notre cher enfant? — Oh! tout de suite, n'en doutez pas. En cet instant on vint avertir M. Primrose que sa chaise l'attendoit. Il embrassa sa femme, fut vîte faire ses adieux à sa fille, qu'il instruisit en gros du triste objet de son voyage, et partit, suivi d'un seul de ses gens. Dans l'attente des nouvelles qu'il s'empressera sans doute de donner à sa famille, je vais reporter l'attention du lecteur sur Georgia et sa mère.

CHAPITRE XXXIII.

GEORGIA, affligée au-delà de ce qu'on peut exprimer, après avoir conduit son père à sa voiture et l'avoir vu partir, passa chez mistress Primrose pour savoir si le malheureux accident arrivé à son frère n'auroit pas changé le projet qu'elle avoit de quitter Londres. — Votre question est fort étrange, lui dit Wilhelmina, comment et pourquoi cette circonstance empêcheroit-elle mon départ? — Je pensois, maman, que peut-être vous auriez préféré attendre le retour de mon père? — Vous pensiez fort mal, car vous deviez aussi vous dire qu'Otho et Humfrey pouvoient aussi bien venir nous joindre à Unpleasant-Place qu'ici. Ainsi, Georgia, passez un habit d'amazone, et hâtez-vous de venir déjeuner, car nous partons avant une heure.

Le cœur gros et les yeux noyés

dans les larmes, Georgia fut remplir les ordres qu'elle venoit de recevoir. Que ma mère est heureuse, pensoit-elle, de supporter avec autant de courage le chagrin que doivent lui causer ses inquiétudes sur l'état affreux de son fils ! Pour moi, je ne puis m'empêcher de pleurer quand je songe que mon frère, mon ami, m'est peut-être ravi pour toujours. Cher Humfrey, pourquoi ne suis je pas libre, avec quelle promptitude je volerois vers toi pour t'offrir les soins de la plus tendre amitié ! Qui pourra mettre à te servir le zèle de celle qui ressent pour toi un attachement qui a commencé avec sa vie, et qui ne finira qu'avec elle !

En se livrant à ses tristes idées, Georgia se vêtissoit suivant les desirs de sa mère. Sa toilette fut bientôt terminée, et elle retourna dans la salle du déjeuner. Elle ne put qu'avaler une tasse de thé, tout autre aliment lui auroit fait beaucoup de mal.

Quand Georgia suivit sa mère pour monter en carrosse, elle fut très-étonnée de ne voir qu'une berline attelée de six chevaux. Les ordres avoient été donnés devant elle deux jours auparavant pour préparer, outre la berline de voyage de Wilhelmina, deux diligences, dans lesquelles les femmes de mistress Primrose, le valet-de chambre de son mari, un cuisinier et le maître d'hôtel devoient se placer. Une seule femme-de-chambre, entrée depuis fort peu de temps au service de Wilhelmina, un homme entre deux âges entièrement inconnu à Georgia, et qui ne se montra qu'au moment du départ, sa mère et elle, complétèrent la berline. Un groom, qui ne faisoit ordinairement aucun service dans les appartemens, couroit devant pour faire préparer des chevaux.

Tous les gens de mistress Primrose étoient devant la porte pour voir partir leurs maîtresses. — A son re-

tour, leur dit Wilhelmina, mon époux vous donnera de nouveaux ordres; c'est à lui à décider le nombre de personnes qui doivent venir nous joindre ; les autres resteront à la ville, et prendront soin de l'hôtel.

Le voyage fut très-long; l'on coucha trois fois en route. Pendant tout le chemin, Wilhelmina parut tour-à-tour gaie et triste. Elle parla deux ou trois fois de son fils avec l'air assez affligé; mais, comme elle vit que ce sujet attiroit toujours les larmes de Georgia, elle cessa d'en faire aucune mention. L'homme qui occupoit la quatrième place étoit d'une humeur joviale, sans doute pour distraire ses compagnes de voyage; il chercha à égayer la conversation par de petites histoires infiniment plaisantes. La femme-de-chambre rioit beaucoup, Wilhelmina sourioit, et Georgia, qui souvent écoutoit sans entendre, conservoit un air de gravité qui fai-

soit un singulier contraste avec celui des trois autres personnages.

Dans la matinée du jour où l'on devoit arriver au lieu de la destination, mistress Primrose, qui venoit de sommeiller, dit à l'étranger. — Ne m'avez-vous pas proposé, M. O-Brien, de me procurer une femme de charge? — Oui madame, c'est une personne dont je vous réponds, mais il se trouve une grande difficulté pour pouvoir la placer. — Laquelle donc? — Elle ne veut entrer que dans une maison où l'on consentira à agréer aussi sa nièce; c'est cette raison qui, jusqu'ici, a mis des entraves au désir que j'ai de l'obliger. — Qu'à cela ne tienne, je les prendrai toutes deux; précisément, comme vous voyez, je ne me suis fait accompagner que par Diana. Cette nièce servira ma fille. — En ce cas, madame, je vous demande la permission de m'arrêter à la première ville; j'écrirai à la personne en question qu'elle parte au reçu de ma let-

tre, par ce moyen vous tarderez peu à la voir arriver. — Fort bien, dit Wilhelmina en refermant les yeux.

Pour la première fois depuis trois jours que Georgia se trouvoit en face de l'étranger, elle leva les yeux sur lui, il avoit les siens fixés sur elle, mais il les détourna sur-le-champ. Jamais figure, si l'on en excepte celle de mylord Yolk, ne lui avoit causé une impression plus désagréable. L'air de fausseté du premier étoit tout ce qu'on pouvoit reprocher à son visage, qui, du reste, avoit de beaux traits, ce M. O-Brien joignoit à un regard perfide une laideur difficile à peindre. Georgia, à qui le premier coup-d'œil ne parut pas suffisant pour justifier le dégoût que lui inspiroit son vis-à-vis, l'examina à plusieurs reprises. Plus elle le regardoit, plus elle le trouvoit d'un extérieur révoltant. Les apparences peuvent m'induire en erreur, se dit-elle, mais tout en sentant combien il est

injuste de juger un homme sur la figure, je ne puis m'empêcher de fixer celui-là avec une sorte d'effroi. Il sembloit que M. O-Brien lisoit couramment dans la pensée de Georgia, car il s'efforça de donner à ses traits un aspect moins désagréable, en plaçant sans cesse le sourire sur ses lèvres; mais ce fut sans succès. Un visage ingrat s'enlaidit alors qu'on cherche à lui faire prendre une expression qui lui est étrangère. Ce personnage, peu favorisé de la nature, portoit un vêtement d'ecclésiastique; cependant, il s'étoit défendu mollement de l'être sur la question que lui en avoit faite Diana dès le premier jour.

Sur la fin de la journée, à l'approche de la nuit, mistress Primrose annonça qu'on devoit être à peu de distance d'Unpleasant-Place. — Je croyois, maman, vous avoir entendu dire que ce lieu étoit situé dans des montagnes, et je n'en apperçois que

de fort éloignées. — Je n'ai point dit que le château fût bâti sur des montagnes, mais bien qu'il en étoit avoisiné. — Sans doute, j'ai mal entendu. — Cela vous arrive souvent; et ces mots furent prononcés avec humeur. — Une autre fois je prêterai plus d'attention. — Cela suffit. Le silence qui suivit ne fut interrompu que deux heures après, au moment où les pas des chevaux se ralentirent. Il faisoit une nuit très-sombre. Georgia jugea, au bruit des roues, que l'on traversoit un pont-levis. — Enfin, nous voilà arrivés, dit Wilhelmina avec un accent de plaisir. La berline entra successivement dans deux cours, et s'arrêta à la porte d'un bâtiment; deux hommes se présentèrent avec des flambeaux. Il sembla à Georgia qu'elle avoit aussi apperçu deux femmes, mais, comme elle ne les revit pas, elle crut s'être trompée.

La maison dans laquelle on entra

avoit un aspect extrêmement gothique. Les fenêtres ressembloient absolument à celles des églises ; cependant, les appartemens étoient dans le meilleur ordre possible. L'automne étant avancé, on avoit eu soin de faire du feu par-tout ; avant qu'une heure se fût écoulée, on servit un souper fort bien ordonné. Wilhelmina et M. O Brien mangèrent de bon appétit, Georgia, fatiguée au moral et au physique, ne toucha presqu'à rien, et attendit avec impatience l'instant de se retirer.

En quittant la table, mistress Primrose passa dans sa chambre à coucher. Avant d'y entrer elle souhaita une bonne nuit à son compagnon de voyage. Georgia suivit sa mère, qui chargea Diana de lui montrer l'appartement qu'elle devoit occuper. La femme-de-chambre marcha devant, et fit traverser à sa jeune maîtresse un grand nombre de chambres et de passages. — Au nom du ciel, Diana,

demanda Georgia, où me conduisez-vous? — Ma foi, miss, je ne le sais guère mieux que vous; on m'a cependant indiqué le chemin, mais ce château est si singulièrement construit, qu'on peut s'y perdre aisément. — Ma mère n'a sûrement pas l'intention de me loger si loin d'elle? — Non, en vérité, miss, aussi votre appartement est-il très-près du sien. — Cependant nous marchons depuis près de dix minutes. — C'est, sans doute, parce que je me suis égarée; prenons par ici, nous reviendrons sur nos pas. — Au contraire, Diana, voyez la direction, nous nous éloignerons encore. Vous n'avez donc pas été dans ma chambre? — Pardonnez-moi, on m'y a conduite pendant que vous soupiez. Ah! je me reconnois, venez, venez, miss, nous y voilà, Dieu merci. Effectivement, la suivante ouvrit une porte, et fit entrer la jeune personne dans une grande pièce non éclairée: de-là elles

passèrent dans une plus petite, où il y avoit un bon feu et une bougie allumée sur la cheminée. — Regardez, miss, comme tout cela est bien arrangé; d'honneur, vous serez mieux logée que mistress Primrose. Georgia fut très-contente des dispositions de sa chambre à coucher, les meubles en étoient simples, mais propres, et tout-à-fait à la moderne. Diana, après lui avoir souhaité le bonsoir, la quitta. Le premier soin de Georgia fut de fermer la porte au verrou, puis elle se hâta de se coucher, car elle se mouroit de fatigue et de sommeil.

Elle s'éveilla selon sa coutume, de bonne heure, c'est-à-dire au jour. Il étoit six heures et demie; la curiosité, et peut-être un motif de défiance qu'elle n'osoit s'avouer, l'engagea à descendre, quoique certaine qu'on ne déjeuneroit pas de trois heures. D'abord elle fit l'inspection de sa demeure. Son appartement lui parut aussi agréable que la veille, et

qui le lui rendit plus précieux, etoit une vue extrêmement agreste. De très-hautes montagnes formoient l'horizon. Des bois, des prairies, plusieurs ruisseaux ou rivières s'offroient de temps en temps aux regards, puis disparoissoient pour se montrer encore un peu plus loin. Tout en ce lieu, vraiment romantique, étoit en accord avec les idées présentes de miss Primrose. En ouvrant une porte qu'elle prit pour celle d'une armoire, elle fut aussi étonnée que charmée de trouver un cabinet assez joliment orné, dans lequel il y avoit un *forté-piano*, une harpe et une guitare, trois instrumens dont elle jouoit en perfection, Sur deux rayons peints de la couleur du papier de tenture, elle vit une collection de livres, sujet de joie; c'étoit les productions de ses auteurs favoris, Shakespeare, Hamilton, Pope, Dryden, &c. Que ma mère est bonne, pensa-t-elle, de s'être autant occupée

de mes plaisirs ! Ce séjour me paroîtra mille fois préférable à Londres, quand mon père et Humfrey y seront arrivés. Hélas ! je me berce, peut-être, d'un espoir trompeur, mon frère étoit dans le plus grand danger, si nous avions le malheur de le perdre, alors, grand Dieu ! il n'y auroit plus pour moi sur la terre que chagrin et douleur. Mon tendre père aussi ne pourroit jamais se consoler ; et Ethelbert, ah ! combien il éprouveroit de regret ! Mon frère et lui ont l'un pour l'autre un attachement si vrai, si vif ; oh ! j'en suis sûre, le jeune Lymington donneroit long-temps des larmes au compagnon de sa jeunesse.

Après avoir examiné avec une sorte de plaisir toutes ses petites propriétés, elle quitta son appartement. Avant de pouvoir gagner l'escalier, elle s'égara plusieurs fois. Ce vieux château étoit de la construction la plus extraordinaire. Du côté où l'on avoit jugé à propos de loger Georgia,

il se trouvoit un nombre considérable de corridors garnis de portes de droite et de gauche. Par la peine que miss Primrose eut à sortir de cette espèce de labyrinthe, elle conçut facilement l'embarras où s'étoit trouvée Diana la veille au soir en la conduisant à sa chambre. Arrivée à la hall, elle trouva un des hommes qui s'étoit présenté à leur descente de voiture; elle le pria de lui indiquer la porte du jardin. Comme il s'empressoit de la lui montrer, il entra une femme qui se retourna promptement, et disparut sans que Georgia pût remarquer son visage. —Il y a donc ici, demanda la jeune miss à celui qu'elle venoit déjà de questionner, d'autres dames que maman? — Non, miss, mistress Primrose n'a jamais loué cette terre; la personne que vous venez de voir étant du voisinage, venoit quelquefois jusqu'ici pour se promener, mais il est probable qu'elle ne sera pas assez

indiscrète pour y reparoître quand elle sait que les maîtres sont arrivés. Satisfaite de l'explication, Georgia se rendit dans le jardin, qui lui parut en assez mauvais ordre. Lorsque sa montre marqua dix heures, qui étoit ordinairement celle du déjeuner de mistress Primrose, elle rentra au château, et se rendit à son appartement, qui, quoiqu'en eût dit Diana, étoit fort loin du sien, chacun se trouvoit être situé dans une aile opposée que le corps du bâtiment séparoit. Comme elle traversoit l'antichambre, elle entendit la femme-de-chambre lui crier d'une pièce voisine: — N'entrez pas, madame n'est pas visible. Pensant que l'avertissement ne pouvoit qu'être adressé à M. O-Brien, ou à un des gens, elle ne le prit pas pour elle, et gagna la chambre à coucher de sa mère. Il n'y avoit personne, mais une porte qui y donnoit n'étant que poussée, elle reconnut la voix de mistress

Primrose qui paroissoit causer avec quelqu'un. Une fille qui respecte et estime sa mère, ne doit jamais craindre que son arrivée près d'elle soit importune ou gênante. Georgia, incapable d'écouter avant d'entrer, se présenta à la porte, qu'elle acheva d'ouvrir. Il m'est impossible de peindre l'étonnement désagréable dont elle fut saisie en voyant dans la personne qui entretenoit Wilhelmina, mylord Yolk. La foudre tombant à ses pieds l'eût moins effrayée. Interdite, elle ne put avancer ni reculer, et resta debout les yeux baissés. Sa seigneurie ne se déconcerta pas plus que mistress Primrose. Celle-ci, de l'air du monde le plus dégagé, demanda à sa fille si elle avoit bien dormi, et si elle se ressentoit des fatigues du voyage. Mylord Yolk se leva, et s'informa avec des marques d'intérêt de la santé de miss Georgia, se félicitant d'être à portée, à titre de voisin, de pouvoir cultiver la connois-

sance de mistres Primrose et de sa famille. Georgia, confondue de plus en plus, cherchoit à arranger dans son esprit comment ce seigneur se trouvoit demeurer à proximité d'Unpleasant-Place. Ses idées se bouleversoient au point de troubler sa raison. — Que veut dire cet air hébêté, lui dit sa mère en reprenant le ton sévère dont elle usoit presque toujours en lui adressant la parole? La présence de mylord Yolk a-t-elle paralysé toutes vos facultés morales et physiques? — Pardon, maman, mais la surprise..... je m'attendois si peu.... — Cette phrase entrecoupée ne signifie absolument rien, avancez et asseyez-vous. Georgia machinalement obéit à mistress Primrose, qui continua de s'adresser à mylord Yolk, en ayant l'apparence de suivre un sujet de conversation commencé avant l'arrivée de Georgia. — Vous n'êtes dans ce pays que depuis peu de jours, mylord? — Obligé de m'y rendre

pour des affaires d'intérêt, j'ai eu l'honneur, madame, de vous mander, lorsque vous me fîtes celui de me prier à dîner, que l'impérieuse nécessité me forçoit à m'absenter de Londres immédiatement. — J'ignorois que vous aviez des biens de ce côté. — Je possède une terre dont le revenu n'est pas très-considérable, mais où je jouis de mille agrémens. — Située à peu de distance? — A quatre milles. Instruit que vous étiez arrivée hier, je me suis empressé ce matin de venir vous présenter mon respect. — J'espère, mylord, que vous me ferez l'amitié de me sacrifier la journée entière? — C'est un bonheur auquel je n'osois aspirer; puis, se tournant vers Georgia: miss Primrose aime-t-elle la campagne? — Jusqu'ici, mylord, je ne l'ai point habitée, ainsi, il me seroit difficile de répondre juste à votre question. — Georgia, dit sa mère, est encore trop jeune pour avoir d'autres goûts que

ceux des personnes à qui elle doit être dévouée. On apporta le déjeuner, et mylord Yolk, voyant la contenance tremblante et déconcertée de la fille de Wilhelmina, demanda la permission de faire et d'offrir le thé à ces dames. C'étoit en quelque sorte s'établir commensal de la maison. Georgia, qui le sentit, recouvra assez de courage pour s'acquitter d'un devoir qu'elle seule devoit remplir, et, saisissant la théière au moment où mylord Yolk s'en emparoit, elle le pria de ne pas prendre une peine qui ne pouvoit avoir nul rapport à lui. L'expression ne fut perdue pour aucun des auditeurs, du moins leur contenance l'annonça.

On déjeuna assez maussadement. Georgia, si-tôt que les tasses furent enlevées, se disposoit à se retirer. — Restez, lui dit sa mère, M. O-Brien étant absent jusqu'à ce soir, j'ai besoin de quelqu'un qui le remplace.

Prenez ce livre, et lisez-en quelques pages. Georgia obéit. Le son de sa voix, ordinairement si doux, si net, si sonore, étoit, alors, à peine intelligible; la pauvre enfant se sentoit un besoin de pleurer qu'elle s'efforçoit vainement de dissimuler. Insensibles à sa peine, trop visible pour échapper à la pénétration de Wilhelmina et de mylord Yolk, ils ne sembloient avoir aucune envie de la faire cesser; enfin, la digue se rompit, Georgia, suffoquée par l'abondance de larmes qui obscurcissoient sa vue, cessa de pouvoir distinguer les caractères qu'elle avoit sous les yeux. Son visage en fut bientôt inondé. Honteuse de laisser paroître sa foiblesse, elle posa le livre sur une table, couvrit sa figure de son mouchoir, et sanglota d'une manière déchirante. — Qu'avez-vous, Georgia? — Mon Dieu! qu'avez-vous miss Primrose, demandèrent en même temps mylord Yolk et Wilhelmina? — Permettez-

moi, maman, de me retirer, je vous en supplie en grace. — Vous en êtes la maîtresse, dit précipitamment sa seigneurie. — Faites ce qui vous convient le mieux dans cette circonstance, dit mistress Primrose. Georgia se hâta de gagner sa chambre, et là elle se livra sans contrainte et réellement avec délice à la douleur qu'elle avoit concentrée si long-temps avec les efforts les plus pénibles. — Par quelle fatalité, se disoit-elle, cet homme haïssable se trouve-t-il ici précisément à notre arrivée? Il est impossible que ce ne soit pas un arrangement pris avec ma mère. Je vais donc encore être en butte à ses affreuses persécutions, et mon père n'est pas là pour me soutenir et me consoler. Dieu puissant! éloigne de moi les maux dont je me vois menacée, inspire à ma mère plus d'indulgence et de tendresse pour son infortunée fille, et donne-moi la force et le courage de remplir la promesse

sacrée que j'ai faite au meilleur des pères !

Georgia, comme on le voit, pressentoit le sort qui lui étoit destiné. Connoissant l'ascendant terrible que mistress Primrose avoit sur elle, que ne devoit-elle pas redouter, n'ayant personne pour lui donner des conseils, et s'opposer aux tyrannies de ses persécuteurs? Les pleurs qu'elle répandit ne purent soulager son cœur. Les craintes les mieux fondées lui faisoient voir sous chacun de ses pas un redoutable précipice.

Elle passa plusieurs heures dans des angoisses déchirantes, celle du dîner sonna, et le tremblement de Georgia redoubla. L'effroi avoit troublé sa raison au point de lui faire négliger tout soin personnel. La cloche venoit d'avertir pour la seconde fois ; Georgia, en frémissant, se leva pour se rendre à la salle à manger ; elle s'y présenta dans son négligé du matin. Certes, elle n'avoit aucune-

ment songé à faire une nouvelle toilette, ses yeux rouges et gonflés annonçoient assez de quelle manière elle avoit passé le temps qui s'étoit écoulé depuis le déjeuner. — Pourquoi, lui dit sa mère d'un air mécontent, paroître ainsi vêtue? Georgia jeta un coup-d'œil sur sa robe, et s'apperçut de sa négligence, elle en rougit. — J'ai craint, répondit-elle, de faire attendre. — Vous avez donc eu des occupations bien importantes? — Miss Primrose s'amusoit, peut-être, à exercer ses précieux talens? — Non, mylord, je ne me suis livrée à aucun amusement; et, en parlant, ses yeux durent porter à celui à qui s'adressoient ces paroles la conviction du mépris qu'il inspiroit. Wilhelmina n'eut pas l'air de faire attention à l'acrimonie des expressions de sa fille.

Après le dîner, mistress Primrose, qui se hâtoit toujours quand il étoit question de mettre à exécution les

choses qu'elle desiroit, fit signe à mylord Yolk de s'éloigner un moment. Restée seule avec Georgia, elle lui signifia, sans préambule, qu'elle eût à se disposer à épouser mylord Yolk. Quoique Georgia dût s'attendre à ce qu'elle entendoit, un froid mortel se glissa dans ses veines; elle pâlit, mais osa répondre à sa mère qu'elle espéroit qu'on n'avoit pas le projet de la marier pendant l'absence de son père. — Si ce sont là vos moyens de défense, ils sont bien foibles. Otho m'a laissé le pouvoir dont je pouvois fort bien me passer, pour agir dans cette circonstance comme je le jugerois à propos. — Cependant, maman, mon père m'a fait jurer que je ne deviendrois jamais l'épouse de mylord Yolk. Wilhelmina, qui ne s'attendoit pas à cette précaution de son mari, rougit de colère. — Je vous relève de votre serment, lui dit-elle; mes droits sont aussi étendus que ceux de M. Prim-

rose, et son absence en ce moment me rend maîtresse de disposer de vous. — Par grace et par pitié, dit Georgia en se mettant à genoux et joignant ses deux mains, ne me forcez pas à contracter un hymen que j'abhorre. — Vraiment, je crois qu'il vous seroit plus agréable avec le fils de milady Lymington. — Si telle est votre crainte, madame, je vous fais ici le serment de ne revoir ce jeune homme de ma vie, pourvu que je sois débarrassée de mylord Yolk. — Des conditions ! d'honneur, Georgia, on croiroit que nous avons changé de rôle. Différente de M. Primrose, je ne vous engage pas à jurer, mais je vous défends de songer à Ethelbert Lymington, qui ne peut et ne doit jamais être de rien dans ma famille. — Je le sais, maman; aussi ne me suis-je de la vie flattée d'aucune espérance. — Vous le savez, miss, et, je vous prie, que savez-vous ? Georgia baissa les yeux, et eut l'air embar-

rassée. — Je vous ordonne de vous expliquer, dit Wilhelmina du ton de l'impatience, où se mêloit un peu d'inquiétude. — J'ai toujours remarqué, maman, que vous aviez beaucoup d'éloignement pour sir Adolphe et son épouse. — Pourriez-vous, miss, en dire le motif? — Je l'ignore. — Eh bien! s'il est vrai que j'aime peu le père et la mère, mettez-vous bien dans la tête que le fils n'a pas plus de droits à ma bienveillance. — Aussi, madame, je vous répète que je n'ai jamais eu la pensée qu'Ethelbert pût devenir mon époux. — En voilà trop sur un objet étranger à celui dont il est question. Je vous ai fait connoître mes intentions; songez, Georgia, à vous y conformer. Je vous donne trois jours pour vous disposer à l'obéissance. — Du moins, maman, veuillez attendre le retour de mon père; il ne peut tarder à venir nous joindre ici. — Les trois jours expirés, je n'accorde pas une heure.

Tenez-vous-le pour dit, et retirez-vous.

Jamais, non jamais, s'écria miss Primrose dès qu'elle fut rendue dans sa chambre, je ne commettrai un parjure. O mon tendre père, vous avez donc prévu la circonstance horrible où je me trouve! Sans le serment sacré que vous exigeâtes de moi, il me faudroit consommer l'affreux sacrifice; je n'aurois rien à opposer aux volontés de ma mère: mais je puis, que dis-je? je dois remplir mon serment; je le ferai, dût-il m'en coûter la vie.

CHAPITRE XXXIV.

Pendant le cours des trois jours accordés à la malheureuse victime de la haine et de la cupidité, il ne fut nullement question du monstrueux projet. Mylord Yolk ne s'absenta pas d'Unpleasant-Place, ce qui fit augurer à Georgia qu'il demeuroit

dans le château et non dans le voisinage. Wilhelmina fut d'une humeur charmante, son protégé d'une gaîté sémillante, et M. O-Brien d'un sombre extraordinaire. Miss Primrose, persuadée que la conduite qu'elle étoit décidée à tenir avoit pour guide la raison et son devoir, se trouvoit une fermeté dont elle ne se fût pas crue capable. Son air calme et tranquille persuada aux ennemis de son repos qu'elle avoit enfin pris son parti.

Le quatrième jour arriva, et Wilhelmina somma sa fille de se soumettre à sa volonté. — Je serai toujours prête, madame, lui dit Georgia, à remplir vos ordres quand ils ne seront pas en opposition avec ceux que j'ai reçus de mon père. — Je croyois vous avoir prouvé, Georgia, que je n'étois pas femme à céder à des motifs aussi puérils que ceux que vous pourriez alléguer. — Excusez, madame, si je répète que l'ordre seul

de mon père levera mes scrupules. — Fille obstinée, ne crois pas me braver impunément. — Jamais je n'aurai une pensée aussi coupable; je vous chéris, je vous respecte, et, excepté une union que j'abhorre, il n'est rien que je ne fasse pour vous convaincre de mon attachement. — Prenez garde, miss, de lasser ma patience et de rebuter mon indulgence. — Je ne sens que trop, maman, combien il sera affreux d'augmenter votre éloignement pour moi. — De l'éloignement, répéta Wilhelmina; l'expression est fort adoucie. — Vous vous trompez, maman; non, il ne se peut pas que vous ressentiez de la haine pour votre enfant. — Un enfant qui, par sa naissance, a porté dans mon sein les douleurs des plus terribles tortures ne peut être l'objet de ma tendresse. — Maman, vous le savez, je n'ai jamais cessé de déplorer ce fatal accident. — Garde ta pitié, elle accroît mon mal. — Si le sa-

crifice de ma vie devoit mettre fin à vos maux, je vous le répète pour la centième fois, maman, il y a long-temps que vous ne souffririez plus. — Le moyen que je croie à ces vaines protestations, quand vous vous refusez à remplir mon plus ardent desir? — Mon père a reçu mon serment. — Voici mon dernier mot, épousez mylord Yolk, ou attendez-vous aux effets de la plus effrayante vengeance. Georgia soupira. — J'exige votre réponse; à quoi vous décidez-vous? — A attendre le retour de mon père. — Tu ne l'attendras pas sur des roses. Wilhelmina outrée de colère, quitta sa fille et l'enferma à la clef. Voilà le commencement de mon supplice, pensa miss Primrose. O mon père! ô Ethelbert! je vous fais sans regret le sacrifice du repos de ma vie.

Toute la journée se passa sans que Georgia vît personne. On eut l'air de l'avoir totalement oubliée, puisqu'elle ne reçut d'aliment d'aucun

genre. A la nuit la porte s'ouvrit. Wilhelmina entra avec mylord Yolk, M. O-Brien les suivoit. — Je viens, dit le vieux seigneur, vous solliciter, miss, d'avoir pitié de vous-même. Mistress Primrose est absolument décidée à nous unir; vos oppositions peuvent, il est vrai, gagner un peu de temps, mais vous serez, à la fin, forcée d'obéir aux ordres de votre mère; épargnez-vous des chagrins en cédant tout de suite; croyez que je n'ai d'autre vue que celle de vous rendre heureuse. — Il est vrai, mylord, que vous ne paroissez avoir dans toutes les persécutions que j'éprouve, aucun motif qui vous soit personnel; votre désintéressement est exemplaire, je l'admire; malheureusement je ne puis y répondre que par l'ingratitude. Cette abnégation de vous-même méritoit sans doute une autre récompense. Je rougis pour vous et pour moi du rôle odieux que vous pres-

crit votre prodigieuse générosité. Plût au ciel que tant de vertu se fût montré en faveur d'une autre ! vraisemblablement les obstacles se seroient applanis; de mon côté on n'a pas cet espoir, car je sens qu'ils seront éternellement insurmontables. Maman, continua Georgia en étendant ses bras supplians vers sa mère, je me prosterne à vos pieds, faites éloigner cet homme dont la vue me glace le sang.

Les efforts qu'avoit faits miss Primrose pour surmonter sa timidité naturelle, et s'exprimer avec autant de force, sur-tout devant Wilhelmina qu'elle avoit toujours redoutée, n'eurent que la durée d'un éclair. Son courage l'abandonna bientôt, et elle s'évanouit.

En ouvrant les yeux elle les porta à la place qu'occupoit sa mère ; mais cette dernière avoit disparu, ainsi que mylord Yolk et M. O-Brien. On l'avoit placée sur son lit. Entendant

parler dans la chambre, elle avança la tête, et vit deux femmes assises auprès du feu, et qui avoient l'air de causer tranquillement. Quand elles s'apperçurent que Georgia avoit recouvré la connoissance, elles s'approchèrent de son lit. La plus âgée, qui avoit au moins cinquante ans, lui demanda comment elle se trouvoit. Avant de répondre, la jeune personne fixa ses deux compagnes. Celle qui n'avoit pas parlé répéta la question de l'autre. — Je ne me sens aucun mal physique, dit-elle, en portant la main sur son front. — Le cœur est seul malade, reprit la vieille, cela se passera, vous serez radicalement guérie dès que vous aurez épousé mylord Yolk. — Jamais. — Oh ! dit encore la moins âgée, vous changerez d'avis. Georgia fixa celle qui venoit de parler. — Etes-vous les amies de cet homme, et venez-vous de la part de ma mère? dans ces deux cas je dois vous dire, mesdames, que

je ne puis dans cette occasion suivre que les ordres de mon père. — Convenez, miss Primrose, qu'il y a du plaisir à être obéissante, quand ce que l'on nomme un devoir se concilie avec l'inclination; mais, ma belle enfant, malgré toutes vos excellentes raisons, il vous faudra céder; votre père est absent, et celle dont l'autorité n'est pas moindre, ne lâchera pas prise, je vous en avertis. — Vous me paroissez, madame, être parfaitement initiée dans tout ce qui me concerne; puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler? En disant ces mots elle étoit descendue de son lit, et s'étoit placée près de la cheminée. — Mon nom, je crois, miss, ne vous est pas connu; mais bientôt vous saurez comment et pourquoi cette dame, montrant la plus vieille, et moi, avons quelque rapport avec vous; en attendant, sachez que notre emploi à l'une et à l'autre est d'abord de chercher à vous faire consentir à

l'hymen proposé; et dans le cas où votre entêtement seroit plus fort que nos représentations, de vous tourmenter sans relâche; enfin, de vous rendre la vie si pénible, que vous vous trouviez trop heureuse de secouer notre joug en vous donnant à mylord Yolk. — Et vous vous êtes chargées d'un rôle si humiliant? — Il ne l'est nullement, car en vous rendant malheureuse, nous flattons agréablement notre animosité. — Vous m'étonnez. Comment pouvez-vous vouloir tant de mal à qui ne vous en a jamais fait? Je me trompe fort, ou je vous vois aujourd'hui pour la première fois. — Cela peut être vrai, mais il ne s'ensuit pas moins que nous avons toutes deux des motifs pour détester votre race. — De grace, expliquez-vous? — Cela sera bientôt fait. Le père de votre amant m'a indignement trahie. Sir Adolphe est la cause de tous mes maux, de tous mes écarts; son fils

vous aime à l'idolâtrie; en vous faisant souffrir, et sur-tout en vous séparant pour toujours d'Ethelbert, je fais en même temps le malheur du père, du fils, et sur-tout de la mère, à qui j'ai voué une haine immortelle. J'ai bien encore quelques petits sujets d'en vouloir à mistriss Primrose, mais ce ne sont que de légers accessoires à ajouter à la masse. — Quant à moi, dit la vieille, en saisissant sur-le-champ la parole, votre grand-père maternel m'a fait une offense qu'une femme de mon caractère n'oublie jamais. Le monstre m'a quittée et s'est marié à une fille capricieuse et peu jolie. Son infidélité m'a fait, de dépit, épouser un vieillard ruiné. Depuis vingt ans qu'il est mort, je végète dans la médiocrité et souvent dans le besoin, tandis que celle qui a pris ma place a passé sa vie dans l'abondance et la considération. M. Northward saura que j'ai ajouté aux maux de sa petite-fille

pour me venger de son ingratitude, et ce sera une jouissance pour mon cœur, qui depuis long-temps n'en connoît plus d'autre.

Georgia écoutoit, et regardoit ces deux mégères avec une surprise mêlée d'effroi. Tant de méchanceté et de noirceur ne pouvoit entrer dans son esprit. Les paroles qu'elle essaya de prononcer expiroient sur ses lèvres. Enfin, après les avoir fixées alternativement, elle leva les yeux au ciel, et lui adressa une prière fervente pour amollir les cœurs endurcis de ces deux redoutables femmes.

— Vainement, miss Primrose, dit Christina, car je pense que le lecteur a dû la reconnoître ainsi que milady Petersfield dans les cerbères auxquels la garde de Georgia étoit confiée; vainement vous tenteriez de nous attendrir, je suis Italienne, c'est-à-dire que je suis vindicative. La dame que vous voyez, sans être du même pays, a sucé les mêmes

principes. Croyez bien que si votre mère eût pu présumer que nous fussions capables de changer de caractère, d'autres que nous eussent été chargées de vos persécutions ; mais elle s'y connoît assez bien pour être sans défiance ; notre rôle sera rempli avec une fidélité scrupuleuse ; mais il se fait tard, vous devez avoir besoin. Elle tira alors le cordon de la sonnette, et la vieille fut ouvrir la porte pour laisser entrer un homme qui apportoit à souper. Il mit la table, la servit, et se retira. La porte fut refermée de nouveau, et Georgia fut invitée à manger quelque chose.

Tout ce qui avoit eu lieu dans cette journée paroissoit être un rêve à miss Primrose. L'atrocité de ses compagnes étoit pour elle un problême impossible à résoudre. Comment se persuader, en effet, que des femmes dont les inclinations devroient être douces, et chez qui l'indulgence et la bonté sembleroient

être innées, ne respirassent que haine et vengeance. Le long espace de temps qui s'étoit écoulé depuis les offenses dont elles se plaignoient, avoit encore accru le desir immodéré d'accabler leur victime par tout ce qui pouvoit intéresser leur cœur. Georgia essaya de prendre un peu de nourriture. Quand le repas fut fini, l'on sonna de nouveau. Le même homme parut; il dressa deux lits, l'un dans l'antichambre, l'autre dans le cabinet de miss Primrose. La pauvre enfant frémit de se voir sous l'entière autorité de ces deux abominables créatures; cependant, bien persuadée qu'on ne pouvoit exercer aucune violence envers elle, et comptant sur-tout sur le prompt retour de son père, elle se livra au sommeil sans autre inquiétude que la crainte d'apprendre la mort d'Humfrey; hélas! c'eût été pour Georgia le comble du malheur.

Quand miss Primrose se leva le lendemain matin, elles trouva ses deux gardiennes encore profondément endormies. Un coup-d'œil qu'elle jeta sur chacune d'elles lui causa un mouvement de frayeur. Leurs visages entièrement dépouillés de fraîcheur et de charmes, n'offroient plus qu'un teint hâve, des traits déformés, où la main de l'intempérance sembloit avoir imprimé le sceau de l'infamie. Telles parurent aux yeux de Georgia les dignes compagnes avec lesquelles sa mère avoit jugé à propos de l'enfermer.

Dès qu'elles furent levées, on apporta le déjeuner, et quand il fut desservi, Christina s'empara de la conversation. — Eh bien! miss Primrose, où en sommes-nous aujourd'hui? Avez vous fixé le jour de la noce? Georgia la regarda d'un air sérieux. — Vous n'êtes pas encore décidée, je vois cela, dit milady Petersfield. — Que vous n'aimiez pas mylord Yolk,

reprit l'Italienne, la chose est naturelle; il est vieux, et vous êtes jeune; il est pauvre, et vous êtes riche; il vous trouve assez à son gré, mais sans votre fortune il n'eût jamais songé à vous. — Certes, dit miss Primrose, voilà une singulière manière de faire l'éloge de quelqu'un. — Aussi n'ai-je point en vue de vous tromper sur son compte; il entre dans mes principes de dire la vérité. — Je pense comme mon amie, dit milady Petersfield; ainsi vous allez apprendre par moi les motifs qui font agir votre mère. Avant d'épouser M. Primrose elle eut une aventure publique avec sir Adolphe Lymington. — Arrêtez, dit Georgia, parlez librement de mylord Yolk, je ne m'y oppose pas, quoiqu'en général je n'aime point à entendre mal parler des absens; mais respectez ma mère: jamais je ne souffrirai qu'on la calomnie en ma présence; ses torts vis-à-vis de moi, si elle en a, ne donnent à personne le droit de l'avilir à

mes yeux. — Voilà, dit Christina avec un sourire ironique, un trait d'héroïsme à citer. A la bonne heure, miss, je passerai sous silence les petites erreurs de la maman ; mais comme vous me donnez carte-blanche sur votre vieux prétendu, je vous dirai tout franchement que ses vues sont purement mercénaires. Vos agrémens personnels ne gâtent rien au marché; mais eussiez-vous été aussi laide que vous êtes belle, vous n'en seriez pas moins devenue milady Yolk. Il est convenu qu'il vous épousera sous la seule condition qu'il vous rendra malheureuse; cela vous prouve que milady Petersfield et moi ne sommes pas uniques dans notre genre. La personne qui desire si ardemment vous voir le jouet infortuné des caprices du sort, n'a reçu de vous aucune offense; elle vous abhorre sans raison plausible, et cependant n'épargnera ni peine ni argent pour réussir. — Mon Dieu ! dit Georgia, que vous

me faites de mal par ces effroyables allusions ! — Tant mieux, c'est ainsi que je remplis mes engagemens. — Attendez-vous, miss, dit alors milady Petersfield, à tous les raffinemens de la plus intolérable méchanceté de notre part ; n'espérez pas inspirer de la pitié à deux femmes qui ont passé les deux tiers de leur vie dans l'état humiliant de la dépendance : d'ailleurs, comptez-vous pour rien le désespoir que nous devons ressentir en comparant votre figure aux nôtres? La fraîcheur respire dans tous vos traits, tandis que la main destructive du temps a flétri et déformé ceux de ma compagne et les miens. — Je trouve tout simple, milady, dit Christina, que vous fassiez les honneurs de votre personne, en rendant hommage à la vérité; mais je vous prierai une autre fois de ne confondre nos âges, ni nos charmes. — La différence des premiers, reprit milady Petersfield, n'est pas

assez considérable pour mériter l'importance que vous avez l'air d'y mettre. — Seulement une trentaine d'années. — La plaisanterie est excellente; c'est-à-dire, ma chère, que vous vous donnez à peine vingt ans, car je n'en ai pas encore cinquante. — Votre mémoire se trouve étrangement en défaut; vous oubliez, milady, que le père de mistress Primrose vous faisoit la cour avant son mariage avec la rivale qui, dites-vous, ne vous valoit sous aucun rapport. — Mistress Speckled, vos sarcasmes ne me blessent point. Rien n'affecte des êtres qu'on méprise. — En ce cas, je dois et je veux rire de vos injures; et Christina affecta les plus grands éclats de joie.

Pendant cette querelle, Georgia se livroit à la douleur d'être forcée d'habiter avec des créatures aussi profondément atroces. Une autre, peut-être, à sa place auroit joui de les voir aux prises l'une avec l'autre;

mais miss Primrose avoit tant de bonté, et sur-tout une manière de penser si délicate, qu'il lui eût été impossible de s'amuser de la dégradation de son semblable.

La scène se prolongea, et de moment en moment on pouvoit craindre que ces deux indignes mégères n'en vinssent aux voies de fait. La transition des épigrammes aux grossières apostrophes fut à peine sensible ; elles allèrent jusqu'à se retracer mutuellement les circonstances les plus honteuses et les plus secrètes de leur vie, qu'elles s'étoient sans doute communiquées dans des instans de confiance.

La pauvre Georgia se bouchoit les oreilles pour ne pas entendre les propos dont elle rougissoit. Le bruit devint si violent qu'il retentit dans tout le château. Diana et mylord Yolk furent envoyés par mistress Primrose pour savoir ce qui donnoit lieu à un pareil vacarme. En entrant dans la

chambre, Diana partit d'un éclat de rire. Dans la vérité, il eût été difficile de ne pas trouver plaisante l'attitude des trois personnes qui l'occupoient. Milady Petersfield se promenoit en long et en large, en se démenant avec tant de violence que son bonnet n'avoit pu demeurer en place; ses cheveux grisonnés par la main du temps, épars sur sa tête, laissoient voir plus d'une place absolument chauve, et son fichu suspendu montroit à découvert des ruines qu'aucune puissance humaine n'auroit pu réparer, eût-on, pour y réussir, employé les trois couleurs primitives de l'arc-en-ciel. Christina, adossée contre la cheminée, enluminée comme une furie, frappoit des pieds, menaçoit des poings, grinçoit les dents, et écumoit de rage. Georgia représentoit assez bien la déesse de la patience et de la résignation. Appuyée sur une table, ses deux mains supportant son front, les yeux fer-

més, pâle, et sans mouvement; tel fut le tableau qui s'offrit aux regards des arrivans. — Par le ciel, s'écria mylord Yolk, qu'est-ce que tout ceci? quel tapage infernal? êtes-vous folles l'une et l'autre? Milady Petersfield et Christina, encore remplies de ressentimens, voulurent expliquer ensemble le sujet de leur grief, et continuèrent à user de mots outrageans et malhonnêtes. — Et c'est en présence de cette jeune personne que vous vous livrez à d'aussi coupables excès? Permettez, miss Primrose, ajouta-t-il en présentant la main à cette dernière, que je vous retire d'une compagnie où vous n'auriez jamais dû vous trouver. Quant à vous, malheureuses, je vous inflige la punition de rester ensemble; tel grave que soit votre faute, elle sera bientôt expiée. Les deux mégères s'élancèrent spontanément pour arracher les yeux à mylord Yolk, mais il avoit déja fermé la porte sur lui. Il eut

soin d'en prendre la clef, et conduisit Georgia dans l'appartement de sa mère, à qui il raconta la scène indécente que venoient de faire les femmes qu'ils avoient données pour compagnes à miss Primrose.

Wilhelmina l'écouta avec un très-grand sang-froid, puis se tournant vers sa fille: — C'est votre ridicule entêtement, lui dit-elle, qui me cause ce désagrément; j'espère que vous avez senti vos torts, et que vous êtes disposée à les réparer? Georgia garda le silence. — Je vous comprends, fille obstinée; eh bien! mylord, il faut chasser ces misérables créatures, et enfermer Georgia seule. — Les chasser, dit précipitamment mylord Yolk, y pensez-vous?..... Avant d'en venir là, madame, nous aurons, si vous le trouvez bon, un entretien particulier. — Si maman veut me prescrire où je dois aller, je m'y rendrai sur-le-champ. — Passez avec Diana dans mon cabinet.

CHAPITRE XXXV.

M. PRIMROSE, sans s'être arrêté une minute, arriva à Falmouth : il se fit descendre à l'hôtel de *Golden-Star*. L'hôte, M. Peter King, se présenta pour le recevoir. — Je suis le père du jeune naufragé qui demeure chez vous, monsieur, faites-moi le plaisir de me conduire à sa chambre. — Bien volontiers, monsieur, veuillez me suivre. — Comment se trouve mon fils? a-t-on l'espoir de le sauver? — Vous allez en juger vous-même, monsieur, dit l'hôte d'un air triste. Après avoir traversé une petite cour, Peter King ouvrit une porte basse, et fit entrer Otho dans une salle où l'on voyoit un cercueil au milieu de la chambre. — Mon fils est mort, s'écria le malheureux père en se précipitant sur le cercueil, et perdant entièrement connoissance.

L'hôte se hâta de lui procurer des secours. On le porta sur un lit dans un des appartemens, et, aidé du domestique qui l'avoit accompagné, Peter King parvint à lui rendre le sentiment; mais la secousse avoit été trop forte. M. Primrose fut saisi d'une fièvre violente ; sa maladie dura un mois. Le chagrin dont il étoit dévoré rendit sa guérison plus lente; ses forces n'étoient pas revenues quand il voulut quitter Falmouth. Avant de partir, il desira voir le chirurgien qui avoit traité son fils, ainsi que Williams Volsey. On ne put le satisfaire sur aucun de ces deux points. Le chirurgien étoit parti pour le Bengale; Williams Volsey s'étoit retiré du commerce quelques jours avant l'arrivée d'Otho à Falmouth, et l'on ignoroit où il habitoit alors. Il ne restoit à M. Primrose d'autre desir que d'aller pleurer sur le tombeau d'Humfrey. Il se fit conduire au lieu de sa sépulture; il y resta deux

heures, et ne le quitta que pour monter en voiture.

Incertain si sa famille étoit encore à Londres; car sa maladie l'avoit empêché d'écrire à sa femme, conséquemment il n'en avoit point eu de nouvelle, à tout événement il se rendit à la capitale, où il apprit que mistress Primrose étoit partie avec sa fille une heure après qu'il s'étoit mis en route pour Falmouth. Il se décida à se rendre en Ecosse, et le desir de rejoindre Georgia, dont il paroissoit pressentir les peines, l'engagea à ne pas remettre son départ plus loin que le lendemain de bonne heure.

Son premier soin fut d'écrire à son père et à M. Northward pour leur apprendre la perte cruelle qu'ils avoient faite dans la personne de leur petit-fils. Ce pénible devoir rempli, il se rendit à pied chez son banquier pour y prendre de l'argent. En traversant une rue pour entrer en Pall-Mall, il se trouva face à face

avec sir Adolphe Lymington et son fils Ethelbert. Le baronnet accosta Otho, et s'informa des nouvelles de sa santé. — Je sors d'une grande maladie, répondit M. Primrose, causée par le plus affreux chagrin. — Mistress Primrose n'est pas incommodée, j'espère. — Je ne crois pas. — Et la charmante Georgia ? — Je pense qu'elle est aussi fort bien ; mais. — Avez-vous entendu parler de mon ami, demanda Ethelbert avec vivacité, en interrompant et fixant d'un air inquiet Otho ? Une larme trembla sur la paupière de l'infortuné père. — Seroit-il arrivé quelque chose de fâcheux à votre cher enfant, dit encore sir Adolphe ? — Hélas! — Humfrey est mort, s'écria Ethelbert ! Un soupir sorti de la poitrine de M. Primrose, confirma le soupçon du jeune Lymington. — Dieu tout-puissant, que je suis malheureux ! — Mon fils, mon fils, dit sir Adolphe en prenant les mains d'Ethelbert, calmez-vous ;

rentrons; allons trouver votre mère; sa vue allégera vos peines; vous êtes privé d'un ami, il est juste de vous en affliger; mais vos parens vous restent, et cette pensée consolatrice doit adoucir l'amertume de votre chagrin. Otho aida sir Adolphe à ramener son fils chez lui, et ils furent introduits près de milady Lymington. L'air de désespoir peint sur la figure du jeune homme lui fit jeter un cri; elle courut à lui, le prit dans ses bras, et s'informa avec anxiété du motif d'une aussi vive douleur. — C'est moi, Milady, qui ai causé tout le mal, dit Otho. — Ma tendre mère, dit Ethelbert en se jetant dans le sein de milady Lymington, je ne le reverrai plus, il a quitté cette terre de misère, et je suis destiné à y traîner ma pénible existence encore long-temps. — Que veut-il dire, demanda milady Lymington à son époux? — Son ami, le fils de M. Primrose est mort. — Je n'ai plus d'ami.

— Mon cher enfant, au nom de l'amour filial, conservez-vous pour faire le bonheur de ceux qui vous chérissent !

Otho, qui sentoit son cœur se déchirer en voyant ce douloureux spectacle, sortit précipitamment de l'hôtel de Lymington.

Il partit le jour suivant, comme il l'avoit projeté. Avant de monter en voiture, ses gens lui demandèrent ses ordres, disant que leur maîtresse les avoit renvoyés à lui pour savoir ceux qui devoient rester à Londres. — J'écrirai si-tôt que je serai arrivé, répondit-il, et prescrirai ce qu'il faudra faire.

En approchant d'Unpleasant-Place, Otho fut surpris de voir tous les volets fermés. Il entra dans la cour, et n'apperçut que le concierge qui se hâta de lui souhaiter la bien-venue. C'étoit la troisième fois qu'il venoit dans ce lieu sauvage. — Comment se portent mistress Primrose et Georgia?

— Je l'ignore, monsieur, répondit cet homme; je n'ai vu personne depuis plus de quatre ans qui m'en ait donné des nouvelles. Madame n'a pas même répondu à plusieurs lettres que je me suis fait l'honneur de lui écrire, pour des objets concernant mon administration. — Ma femme n'est pas ici, dit M. Primrose d'un air interdit? — Non, monsieur. — Grand Dieu! où donc a-t-elle conduit ma fille? Le concierge étoit un homme de bon sens; il engagea son maître à entrer pour éviter des explications désagréables devant le postillon qui avoit amené Otho, et la servante qui s'étoit avancée près de la voiture.

M. Primrose se laissa conduire par l'honnête concierge. Son état, on le conçoit facilement, étoit affreux. Il ne pénétroit que trop les raisons de la conduite, aussi tortueuse que fausse de Wilhelmina. Pauvre Georgia, pensoit-il, quel doit être ton sort! La violence de ta mère me fait

frémir pour toi. Puisse le serment que je t'ai, en quelque sorte, arraché, être un obstacle au projet abominable de ta marâtre ! il faut que je retourne à Londres. Si mylord Yolk ne l'a pas quitté, j'aurai un sujet de moins d'appréhender les violences de Wilhelmina. Otho ne s'arrêta à Unpleasant-Place que le temps de faire manger les chevaux, et il revint à la capitale sans s'être reposé. Il fit arrêter sa chaise de poste à l'hôtel de mylord Yolk ; on lui dit qu'il étoit absent depuis près de six semaines ; mais on ne put lui apprendre où il se trouvoit alors. Cette disparition datant précisément du même temps où sa femme étoit partie, ne laissa nulle espérance à M. Primrose de pouvoir sauver sa fille.

La douleur de ce tendre père étoit d'autant plus affreuse, qu'il ne savoit absolument quel parti prendre. Un bien léger espoir de trouver Wilhelmina et Georgia à Blazing-Castle, le

décida à en prendre sur-le-champ la route. Il ne resta que le temps de changer de vêtement, et avec de nouveaux chevaux, il s'achemina vers l'habitation de son beau-père. En quittant son hôtel, il recommanda d'envoyer toutes les nouvelles qui surviendroient pendant son absence à Green-House par un exprès.

M. Northward étoit à Warwick, quand son gendre arriva à Blazing-Castle. Il demande à être introduit auprès de sa belle-mère, ce qu'il obtint avec beaucoup de difficulté. Plus de dix années s'étoient écoulées depuis sa dernière visite aux parens de sa femme, et ce laps de temps produit de terribles changemens à l'âge qu'avoit alors mistress Northward. S'il l'eût vue ailleurs que chez elle, il ne l'eût certainement pas reconnue : elle avoit toutes les apparences de la caducité, quoiqu'elle ne fût pas très-vieille. Une grande partie de ses organes avoit perdu de leurs facultés ;

ses yeux, très-affoiblis, ne distinguoient qu'à peine, même à une légère distance. Pour en être entendu, il falloit crier à tue-tête. Quant à son esprit, il avoit toujours conservé la plus entière insouciance pour ce qui ne lui étoit pas personnel.

Lorsqu'Otho se fut mis à portée de sa vue, elle le reconnut, et lui fit l'accueil de l'indifférence. Cependant elle demanda des nouvelles de sa fille et de ses enfans. Une des femmes de Drussilla étant présente, M. Primrose répondit vaguement qu'il croyoit sa femme et sa fille en bonne santé. —Vous aviez aussi un fils, il me semble? Cette question par elle-même étoit bien propre à rouvrir les blessures d'Otho; et la manière froide avec laquelle elle fut faite, doubla encore son affliction. Il dit d'une voix émue, qu'Humfrey étoit mort. — Ah! tant pis, il eût mieux valu que ce fût la fille. Un garçon cause moins d'inquiétude à ses parens. M. Prim-

rose soupira, et ne releva pas une observation aussi déplacée. — J'ai ouï dire, continua mistress Northward, que votre frère n'avoit eu que des filles. — Du moins, pensa Otho, il ne les perdra pas d'une manière aussi cruelle que j'ai perdu mon fils.

M. Primrose demanda si M. Northward seroit bientôt de retour ? — Je l'ignore ; vous savez que nous vivons l'un et l'autre dans une entière liberté. Quand il part, il vient me dire adieu, sans me prévenir du temps que durera son absence ; et lorsqu'il arrive, il ne manque jamais de me faire une courte visite. Avez-vous vu votre père ? — Pas encore, madame. Je compte me rendre ce soir à Green-House, et reviendrai ici si-tôt que M. Northward y sera. Otho prit alors congé de sa belle-mère, qui s'en sépara comme si, l'ayant vu la veille, elle avoit eu la certitude de le retrouver près d'elle le lendemain.

Otho trouva le capitaine Primrose

extrêmement baissé. Ce brave marin approchoit de soixante et quinze ans; il avoit reçu la lettre de son fils, qui lui annonçoit la mort d'Humfrey. A l'approche d'Otho il voulut se lever pour aller au-devant de lui; mais ses forces encore affoiblies par le chagrin de la perte de son petit-fils, ne le lui permirent pas; il retomba dans son fauteuil en étendant les bras vers son fils. Ce dernier posa un genou à terre devant le vénérable vieillard, et se cachant le visage de ses mains, il tâcha de retenir des larmes qui vouloient se faire un passage. Le capitaine Primrose devina son intention, et le pria de ne point chercher à dissimuler une douleur bien légitime, et qu'il partageoit. Alors pressant Otho sur son sein: — Mon ami, lui dit-il, le destin a déployé toute sa rigueur sur ce vertueux jeune homme, il nous l'a ravi à la fleur des ans; mais nous devons respecter ses décrets et nous soumettre humble-

ment à ses volontés : il te reste une fille charmante qui fera le bonheur de ta vie. A ces mots le cœur de M. Primrose se serra au point de lui ôter la respiration ; à peine pût-il articuler l'exclamation hélas ! — Qu'est-ce à dire, demanda le capitaine, Georgia auroit-elle aussi cessé de vivre ? ce malheur seroit irréparable. — Je crois, mon père, que ma fille existe, mais.... et de suite il confia au vieillard l'objet de ses inquiétudes. — Ta femme est un monstre, s'écria le capitaine Primrose, après avoir écouté son fils ; plût à Dieu que tu ne l'eusses jamais vue ! Ton frère l'avoit mieux jugée que toi. — Il est vrai, mon père, mais elle étoit si belle ! — Une superbe enveloppe cache souvent un bien mauvais cœur. Au reste, il est difficile de ne se pas tromper dans le choix d'une femme. Il ajouta plus bas : Dunstan n'a pas non plus trouvé le bonheur ; mistress Prim-

rose, pour être l'opposé de la Wilhelmina, n'est pas une épouse desirable. Loin de rechercher les plaisirs, ma bru mène la vie la plus régulière, elle est de la plus scrupuleuse exactitude à remplir ses devoirs de chrétienne; elle ne manqueroit pas de se trouver à l'église à l'heure où les fidèles y sont appelés, quand il s'agiroit de sauver les jours de son mari ou de ses enfans; elle n'en a que deux de son sexe, et l'on peut dire qu'elles sont charmantes pour le caractère et la figure. Leur mère, qui ne fut jamais jolie, ne cesse de leur répéter que la beauté est le moindre agrément d'une fille; elle peut ne pas avoir tort sous un rapport, mais il faut convenir que c'est du moins un avantage quand il est accompagné d'un bon cœur, d'une ame sensible et d'un esprit juste. La femme de ton frère est sans contredit une excellente ménagère, qualité précieuse dans une mère de famille, si elle

n'outrepassoit les bornes posées par la raison; mais son économie dégénère en une parcimonie rebutante. Je l'ai vue fréquemment refuser à ses enfans des objets absolument nécessaires. — On peut, dit Otho, supporter tous ces légers défauts, surtout s'ils sont rachetés par un commerce doux et une égalité d'humeur. — Ma bru n'est pas une méchante femme, Dunstan ne s'en plaint jamais ; mais je sais qu'il n'a pas trouvé dans son ménage la félicité dont il se flattoit de jouir. Ainsi, ajouta le vieillard, un de mes fils est malheureux pour s'être trop hâté dans le choix d'une épouse, et l'autre pour avoir été trop long-temps à se décider; ce qui prouve l'extrême difficulté d'atteindre le bonheur. Ma femme étoit un ange. Le hasard seul nous unit, et le ciel a béni notre mariage.

Otho, après avoir écouté son père, convint que les bons ménages étoient

très - rares ; ensuite ils raisonnèrent sur ce qu'il convenoit de faire. Mais comment décider des démarches qui ne sont guidées par aucun indice ? Dunstan ayant appris l'arrivée de son frère à Green-House, s'empressa de l'aller joindre chez son père. Il lui fit infiniment d'amitié, et voulut le conduire tout de suite à sa femme et à ses filles.

Le père de Georgia trouva sa belle-sœur telle qu'il l'avoit vue. Le propre des femmes laides est de changer fort peu. Les deux jeunes personnes lui parurent fort agréables, et surtout très-bien élevées. Elles avoient pour leur grand-père ces soins, ces attentions qui flattent tant la vieillesse. Le pauvre Otho soupiroit en pensant que, si Wilhelmina ne s'y étoit pas toujours opposée, sa Georgia seroit la compagne de ses cousines, et partageroit avec elles le plaisir de charmer les dernières années du capitaine Primrose.

Il y avoit trois jours qu'Otho étoit à Green-House, quand M. Northward s'y rendit. A son retour à Blazing-Castle on lui avoit appris l'arrivée de son gendre, et il s'étoit hâté de venir le trouver. Ce fut en présence du capitaine Primrose et de Dunstan, qu'Otho fit à son beau-père le détail de ses peines. M. Northward déplora la perte d'Humfrey, qu'il avoit toujours aimé, d'après le bien que ne cessoit de lui en dire le capitaine. Quant à la conduite de Wilhelmina, elle ne l'étonna pas. Son titre de père ne l'avoit jamais aveuglé sur la multitude de ses défauts. Cependant il ne l'auroit jamais crue assez perverse pour vouloir sacrifier sa fille par un motif de haine, monstrueux sentiment dans une mère. Il fut de l'opinion d'Otho. Certainement Wilhelmina ne s'étoit absentée que pour n'être point traversée dans ses projets par son mari; le mal étoit évident, et aucun remède ne se pré-

sentoit à l'idée. Car comment découvrir où mistress Primrose s'étoit retirée avec sa fille? Si mylord Yolk eût eu quelques propriétés connues, il auroit été possible de suivre leurs traces; mais cet homme, totalement ruiné, n'avoit aucun bien connu. La voie des gazettes ne pouvoit être mise en usage: donner de la publicité à cette aventure n'aboutiroit qu'à couvrir la famille de ridicule, sans procurer le plus léger éclaircissement. Le temps seul devoit amener la connoissance de ce mystère d'iniquité.

Quinze jours s'écoulèrent sans apporter le moindre adoucissement aux anxiétés du malheureux Otho. Vainement son père, son frère et M. Northward cherchoient à faire passer dans son esprit quelque lueur d'espérance. — Je connois trop bien le caractère dur et impérieux de Wilhelmina, disoit-il, pour devoir me tranquilliser sur le sort de ma douce